COLLECTION COMPLETE DES OEUVRES DE J. J. ROUSSEAU, Citoyen de

Geneve Contenant la IIe & IIIe Parties de Julie ou de la Nouvelle Héloise. TOME QUATRIEME

Jean-Jacques Rousseau

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

COLLECTION COMPLETE DES OEUVRES DE J. J. ROUSSEAU, Citoyen de Geneve Contenant la IIe & IIIe Parties de Julie ou de la Nouvelle Héloise. TOME QUATRIEME

J'Ai pris & quitté cent fois la plume; j'héfite dès le premier mot ; je ne fais quel ton je dois prendre ; je ne fais par où commencer ; & c'eft à Julie que je veux écrire ! Ah malheureux ! que fuisje devenu ? II a'eft donc plus ce tems où mille fentimens délicieux couloient de

(I) Je n'ai gueres befmn , je crois , d'avertir que dans cette fécondé partie & dans la fuivante , les deux amans féparÉs ne font que déraifonner & battre la campagne ; leurs pauvres têtes n'y font pins.

% La Nouvelle

ma plume comme un intariffable tor-' rent ! Ces doux mo'-mens de confiance & d'épanchement font pâlies : Nous ne fômmes plus l'un à l'autre , nous ne fom- .mes plus les mêmes , & je ne fais plus à qui j'écris. Daignerez-vous recevoir mes lettres ? vos yeux daigneront -ils les parcourir ? les trouverez - vous alfez réfervées , affez circonfpeétes ? Oferois-je y garder encore une ancienne familiarité ?

Oferois - je y parler d'un amour éteint ou méprifé , & ne fuis-je pas plus reculé que le premier jour oh je vous écrivis ?

Quelle différence , ô Ciel ! de ces jours fi charmans & fi doux à mon effroyable mifere ! Hélas ! je commençois d'exifter & je fuis tombé dans l'anéantilfement ; l'efpoir de vivre animoit mon cœur ; je n'ai plus devant moi que l'image de la mort , & trois ans d'intervalle ont fermé lé cercle fortuné de mes jours. Ah! que ne les ai-je terminés avant de me furvivre à moi -même! Que n'ai -je fuivi mes preffentimens après ces rapides inftans de délices , où je ne voyois plus rien dans la vie qui fut digne de la prolonger ! Sans doute , il faloit la borner

Héloïse. Iï. Part. 3 à ces trois ans ou les ôter de fa durée ; il valoit mieux ne jamais goûter la félicité , que la goûter & la perdre. Si j'avois franchi ce fatal intervalle , fi j'avois évité ce premier regard qui me fit une autre ame ; je jouirois de ma raifon ; je remplirois les devoirs d'un homme , & fémerois peut - être de quelques vertus mon infipide carrière. Un moment d'erreur a tout changé. Mon œil ofa contempler ce qu'il ne faîoit point voir. Cette Vue a produit enfin fon effet inévitable.

Après m'être égaré par degrés , je ne fuis plus qu'un furieux dont le fens eft aliéné , un lâche efclave fans force & fans courage , qui va traînant dans l'ignominie fa chaîne & fon défefpoir.

Vains rêves d'un efprit qui s'égare l Defirs faux & trompeurs , défavoués à l'inflant par le cœur qui les a formés !

Que fert d'imaginer à des maux réels de chimériques remedes qu'on rejetteroit quand ils nous feroient offerts ? Ah ! qui jamais connoîtra l'amour , t'aura vue èc pourra le croire , qu'il y ait

quelque félicité poffible que je vouluffe acheter au prix de mes premiers feux ? Non,

4 La Nouvelle non, que le Ciel garde fes bienfaits & me laifl'e , avec ma mifere , le fouvqnir de mon bonheur paflé. J'aime mieux les plaifirs qui font dans ma mémoire & les regrets qui déchirent mon ame , que d'être à jamais heureux fans ma Julie. Viens image adorée , remplir un cœur qui ne vit que par toi : fuis - moi dans mon exil , confole - moi dans mes peines, ranime & foutiens mon efpérance éteinte. Toujours ce cœur infortuné fera ton fanéluaire inviolable , d'où le fort ni les hommes ne pourront jamais t'arracher. Si je fuis mort au bonheur > je ne le fuis point à l'amouq qui m'en rend digne. Cet amour eft invincible comme le charme qui l'a fait naître . Il eft fondé fur la bafe inébranlable du mérite des vertus; il ne peut périr dans une ame immortelle ; il n'a plus befoin de l'appui de l'efpérance, & le pafle lui dorme des forces pour un avenir éternel.

Mais toi , Julie , ô toi , qui fçus aimer une fois ! comment ton tendre cœur a-til oublié de vivre ? Comment ce feu façré s'eft-il éteint dans ton ame pure ?

H É l o i s e. II. Part. 5 Comment as -tu perdu le goût de ces plaifirs céleftes que toi feule étois capable de fentir & de rendre ? Tu me chaffes fans pitié ; tu me bannis avec opprobre ; tu me livres à mon défefpoir , & tu ne vois pas , dans l'erreur qui t'égare , qu'en me rendant miférable , tu t'ôtes le bonheur de tes jours. Ah ! Julie , croismoi ; tu chercheras vainement un autre cœur ami du tien î Mille t'adoreront , fans doute ; le mien feul te favoit aimer.

Réponds - moi , maintenant , amante abufée ou trompeufe; que font devenus ces projets formés avec tant de myftere ?

Où font ces vaines efpérances dont tu leurras fi fouvent ma crédule fimplicité?

Où eft cette union fainte & defirée , doux objet de tant d'ardens foupirs, & dont ta plume & ta bouche flattoient mes vœux î Hélas ! fur la foi de tes promettes j'ofois afpirer à ce nom facré d'époux , & me croyois déjà le plus heureux des hommes. Dis, cruelle! ne m'abufois-tu que pour rendre enfin ma douleur plus vive & mon humiliation plus profonde ? Ai-je attiré mes malheurs par ma faute?

Ai-je manqué d'obéiffance , de docilité,

6 La Nouvelle de difcrétion ? M'as - tu vu defirer aflez foiblement pour mériter d'être éconduit , ou préférer mes fougueux defirs à tes volontés fuprêmes ? J'ai tout fait pour te plaire & tu m'abandonnes ! Tu te chargeois de mon bonheur , & tu m'as perdu ! Ingrate , rends-moi compte du dépôt que je t'ai confié ; rends-moi compte de moi - mcn\e apres avoir égaré mon cœur dans cette fuprême félicité que tu m'as montrée & que tu m'enleves. Anges du Ciel ! j'eufle méprifé votre fort. J'eufle

été le plus heureux des êtres Hélas !

je ne fuis plus rien , un inflant m'a tout ôté. J'ai pafle fans intervalle du comble des pîaifirs aux regrets éternels : je touche encore au bonheur qui m'échappe j'y touche encore & le perds

pour jamais ! Ah ! fi je le pouvois

croire ! fi les reftes d'une efpérance vaine ne foutenoient ... O ! rochers de Meillerie que mon œil égaré mefura tant de fois, que ne fervîtes - vous mon défefpoir ! J'aurois moins regretté la vie , quand je n'en avois pas fenti le prix.

H é i o t s e. IL Part.

L E T T R E IL

be Milord Edouard a Claire.

O u s arrivons à Befançon , & mon premier foin eft de vous donner des nouvelles de notre voyage. Il s'eft fait finon paifiblement , du moins fans accident , & votre ami eft auffi fain de corps qu'on peut l'être avec un cœur aufti malade.

Il voudroit même affecter à l'extérietir une forte de, tranquillité. Il a honte de fon état, & fe contraint beaucoup devant moi ; mais tout décele fes fecretes agitations , & fi je feiris de m'y tromper , c'eft pour le laiffer aux prifes avec luimême , & occuper ainfi une partie des forces de fon ame à réprimer l'effet de l'autre. .

; Il fut fort abattu la première jouimée :

je la fis courte , voyant que la vîteffe de notre marche irritoit fa douleur. Il ne me parla point , ni moi à lui ; les confoîarions indifcretes re font qu'aigrir les vio-

8 La Nouvelle lentes affligions. L'indifférence & la froideur trouvent aifément des paroles ; mais la trifieffe & le filence font alors le vrai langage de l'amitié. Je commençai d'appercevoir hier les premières étincelles de là fureur qui va fuccéder infaillible-

ment à cette léthargie : à la dînée , à peine y avoit-il un quart d'heure que nous étions arrivés qu'il m'aborda d'un air d'impatience. Que tardons - nous à partir , me dit - il avec un fouris amer , pourquoi relions - nous un moment fi près d'elle ?

Le foir il affeéla de parler beaucoup , fans dire un mot de Julie. Il recommençoit des queftions auxquelles j'avois répondu dix fois. Il voulut favoir fi nous étions déjà fur terres de France , & puis il demanda fi nous arriverions bientôt à Vevai. La première chofe qu'il fait à chaque ftation , c'eft de commencer quelque lettre qu'il déchire ou chiffonne un moment après. J'ai fauvé du feu deux ou trois de ces brouillons fur lefquels vous pourrez entrevoir l'état de fon ame. Je crois pourtant qu'il efl parvenu à écrire une lettre entière.

L'emportement qu'annoncent ces pre-

miers fymptômes eft facile à prévoir ; mais je ne faurois dire quel en fera l'effet & le terme ; car cela dépend d'une combinaifon du cara&ere de l'homme , du genre de fa paflion , des circonftances qui peuvent naître , de mille chofes que nulle prudence humaine ne peut déterminer. Pour moi , je puis répondre de fes fureurs , mais non pas de fon défefpoir , & quoiqu'on faffe , tout homme eft toujours maître de fa vie.

Je me flatte , cependant , qu'il refpectera fa perfonne & mes foins ; & je compte moins pour cela fur le zele de l'amitié qui n'y fera pas épargné , que fur le cara&ere de fa paflion & fur celui de fa maîtreffe. L'ame ne peut gueres s'occuper fortement & long - tems d'un objet , fans contrarier des difpofitions qui 6*y rapportent. L'extrême douceur de Julie doit tempérer l'âcreté du feu

qu'elle infpire , & je ne doute pas non plus que l'amour d'un homme aufli vif ne lui donne à elle -même un peu plus d'aôivité qu'elle n'en auroit naturellement fans lui.

J'ofe compter aufli fur fon cœur ; il

ït> La Nouvelle eft fait pour combattre & vaincre. Urf amour pareil au fien n'eft pas tant une foiblefle qu'une force mal employée. Une flamme ardente & malheureufe eft capa- ' ble d'abforber pour un tems , pour toujours peut-être une partie de fes facultés ; mais elle eft elle - même une preuve de leur excellence , & du parti qu'il en pourroit tirer pour cultiver la fagefle ; car la fublime raifon ne fe foutient que par la même vigueur de l'ame qui fait les grandes pallions , & l'on ne fert dignement la philofophie qu'avec le même feu qu'on fent pour une maîtreffe.

Soyez-en fure , aimable Claire ; je ne rft'intéreffe pas moins que vous au fort de ce couple infortuné ; non par un fentiment de commifération qui peut n'être qu'une foiblefle ; mais par la confidération de la juftice & de l'ordre , qui veulent que chacun foit placé de la maniéré la plus avantageufe à lui - même & à la fociété. Ces deux belles âmes fortirent l ? une pour l'autre des mains de la nature; c'eft dans une douce union , c'eft dans le fein du bonheur que , libres de déployer leurs forces & d'exercer leurs vertus ,

H i l o i s i. II. Part; «v elles euffent éclairé la terre de leurs exemples. Pourquoi feut-il qu'un infenfé préjugé vienne changer les dire&ions éternelles , & bouleverfer l'harmonie des êtres penfans ? Pourquoi la vanité d'un pere barbare cache-t-elle ainfi la lumière fous le boiffeau , & fait-elle gémir dans les larmes des cœurs tendres & bienfàifans nés pour eiîuyer celles d'autrui. Le

lien conjugal n'eft - il pas le plus libre ainfi que le plus facré des engagemens ? Oui , toutes les loix qui le gênent font injuftes ; tous les- peres qui l'ofent former ou rompre font des tyrans. Ce chafle nœud de la nature n'eft fournis ni au pouvoir fouverain ni à l'autorité paternelle, mais à la feule autorité du pere commun qui fait commander aux cœurs , & qui leur ordonnant de s'unir , les peut contraindre à s'aimer (i).

(i) Il y a des pays où cette convenance des condi- ' tions & de la fortune eft tellement préférée à celle de

la nature & des cœurs , qu'il fuffit que la première ne s'y trouve pas pour empêcher ou rompre les plus heu. , reui mariages , fans égard pour l'honneur perdu des infortunées qui font tous les jours viélimes de ces odieux préjugés. J'ai vu plaider au Parlement de Paris une «wfe célébré, où l'honneur du rang attaquait utfolem.

ii La Nouvelle Que fignifie ce facrifice des convenances de la nature aux convenances de l'opinion ? La diverfité de fortune & d'état s'éclipfe & fe confond dans le mariage, elle ne fait rien au bonheur; mais celle d'humeur & de caraftere demeure , & c'eft par elle qu'on eft heureux ou malheureux. L'enfânt qui n'a de réglé que l'amour choifit mal , le pere qui n'a de réglé que l'opinion choifit plus mal encore. Qu'une fille manque de raifon , d'expérience , pour juger de la fagefle & des mœurs , un bon pere y doit fuppléer fans doute. Son droit , fon devoir môme eft de dire ; ma fille , c'eft un honnête homme , ou , c'eft un fripon ; c'eft un homme de fens , ou , c'eft un fou.

Voilà les convenances dont il doit connoitre , le jugement de toutes les autres appartient à la fille. En criant qu'on troubleroit

ainfi l'ordre de la lociété , ces

ment & publiquement l'honnêteté , le devoir , la foi conjugale , & où l'indigne pere qui gagna fon procès , ofa déshériter fon fils pour n'avoir pas voulu être un malhonnête homme. On ne fauroit dire ù quel point dans ce pays fi galant les femmes font tyrannifées par les loix. Faut - il s'étonner qu'elles s'en vengent fi cruelle, ment par leurs moeurs ? . .

Héloïse. IL Part. 13 tyrans le troublent eux - mêmes. Que le rang fe réglé par le mérite , & l'union des coeurs par leur choix , voilà le véritable ordre focial , ceux qui le règlent par la naiflance ou par les richeffes font les vrais perturbateurs de cet ordre ; ce font ceux-là qu'il faut décrier ou punir.

Il eft donc de la juftice univerfelle que ces abus foient redrefies ; il eft du devoir de l'homme de s'oppofer à la violence , de concourir à l'ordre , & s'il m'étoit poflible d'unir ces deux amans en dépit d'un vieillard fans raifon , ne doutez pas que je n'achevafie en cela l'ouvrage du Ciel , fans m'embarrafler de l'approbation des hommes.

Vous êtes plus heureufe , aimable Claire ; vous avez un pere qui ne prétend point favoir mieux que vous en quoi confifte votre bonheur. Ce n'eft , peutêtre , ni par de grandes vues de fagefie , ni par une tendrefte excefiive qu'il vous rend ainfi maîtreffe de votre fort; mais qu'importe la caufe , fi l'effet eft le mêjyie , & fi , dans la liberté qu'il vous laifie, l'indolence lui tient lieu de raifon ? Loin «fabuler de cette liberté , le choix que

vous avez fait à vingt ans auroit ^approbation du plus fage pere. Votre cœur , abforbé par une amitié qui n'eut jamais d'égale , a gardé peu de place au feu de l'amour. Vous leur fubftituez tout ce qui peut y fuppléer dans le mariage : moins amante qu'amie , fi vous n'êtes la plus tendre époufe , vous ferez la plus vertueufe , & cette union qu'a formé la fagefle doit croître avec l'âge & durer autant qu'elle. L'impulfion du cœur eft plus aveugle , mais elle eft plus invincible : c'eft le moyen de fe perdre que de fe mettre dans la néceflité de lui réfifter* Heureux ceux que l'amour affortit comme aurolf fait la raifon , & qui n'ont point d'obftacle à vaincre & de préjugés à combattre ! Tels feroient nos deux amans fans l'injufte réfiftance d'un pere entêté. Tels malgré lui pourroient-ils être encore, ü l'un des deux étoit bien confeillé.

L'exemple de Julie & le vôtre montrent également que c'eft aux époux feuls à juger s'ils fe conviennent. Si l'amour ne régné pas , la raifon choifira feule ; c'eft le cas où vous êtes ; fi l'amour régné , la nature a déjà choifi ; c'eft celui de Ju-

Héloïse.!!. Part. 15 lie. Telle efl la loi facrée de la nature qu'il n'eft pas permis à l'homme d'enfreindre , qu'il n'enfreint jamais impunément , & que la confidération des états & des rangs ne peut abroger qu'il n'en coûte des malheurs & des crimes.

Quoique l'hiver s'avance & que j'aie à me rendre à Rome , je ne quitterai , point l'ami que j'ai fous ma garde , que je ne voye fon ame dans un état de conliftance fur lequel je puifle compter. C'eft un dépôt qui m'eft cher par fon prix , & parce que vous me l'avez confié. Si je ne puis faire qu'il foit heureux , je tâcherai du moins qu'il foit fage , & qu'il porte en homme les maux de l'humanité.

J’ai réfolu de paffer ici une quinzaine de jours avec lui , durant lefquels j’efpere que nous recevrons des nouvelles de Julie & des vôtres , & que vous m’aiderez toutes deux à mettre quelque appareil fur les bleffures de ce cœur malade, qui ne peut encore écouter la raifon par l’organe du fentiment. Je joins ici une lettre pour votre amie : ne la confiez , je vous prie , à aucun commiffionnaire , liais remettez -la vous -même.

i <3 La Nouvelle

FRAGMENS

Joints a la Lettre précédente.

Ourquoi n’ai - je pu vous voir avant mon départ ? Vous avez craint que je n’expirafle en vous quittant ? cœur pitoyable ! raflurez - vous. Je me porte bien .... je ne fouffre pas .... je vis encore .... je penfe à vous .... je penfe au tems où je vous fus cher .... j’ai le cœur un peu ferré .... la voiture m’étourdit .... je ne pourrai long - tems vous écrire aujourd’hui. Demain , peutêtre , aurai - je plus de force .... ou n’en aurai-je plus befoin. . . .

Où m’entraînent ces chevaux avec tant de vîteffe ? Où me conduit avec tant de zele cet homme qui fe dit mon ami ?

Eft-ce loin de toi , Julie ? Eft-ce par ton ordre ? Eft-ce en des lieux où tu n’es pas ? ... Ah fille infenfée !... je mefure

des

 if des yeux le chemin que je parcours 11 rapidement. D’où viens - je ? oii vais-je ?

& pourquoi tant de diligence ? Avez-vous eu peur , cruels , que je ne coure pas allez tôt à ma perte ? O amitié ! ô amour î elï-ce là votre accord? font- ce là vos bienfaits ? . . . .

As-tu bien confultc ton cœur , en nie chaffant avec tant de violence ? As - tu pu , dis , Julie , as - tu pu renoncer pour jamais ?... Non , non , ce tendre cœur m'aime ; je le fais bien. Malgré le fort malgré lui - même , il m'aimera jufqu'au tombeau .... Je le vois , tu t'es laide fuggérer (i) .... quel repentir éternel tu te prépares !... hélas ! il fera trop tard . . . quoi ! tu pourrois oublier ....

quoi ! je t'aurois mal connue ! .... Ah !

fonge à toi , fonge à moi , fonge à . . . .

écoute , il en elt tems encore .... tu m'as chaüe avec barbarie. Je fuis plus vite que le vent .... Dis un mot , un feul mot ,>

(i) Ta fuite montre que ces foupqons tomboient fut Milord Edouard , & que Claire les a pris pour elle.

& je reviens plus prompt que l'éclair.

Dis un mot , & pour jamais nous fommes unis. Nous devons l'être ; . . nous le ferons . . Ah ! l'air emporte mes plaintes ! .... & cependant je fuis ; je vais vivre & mourir loin d'elle .... vivre loin d'elle ! . . . .

LETTRE III

de Milord Edouard a Julie.

Otre coufine vous dira des nouvelles de votre ami. Je crois d'ailleurs qu'il vous écrit par cet ordinaire. Commencez par fatisfaire lâ-deffus votre cmpreffement , pour lire enfuite pofcment cette lettre ; car je vous préviens que fon fujet demande toute votre attention.

Je ccnnois les hommes : j'ai vécu beaucoup en peu d'années ; j'ai acquis une grande expérience à mes dépens , & c'eft le chemin des pallions qui m'a conduit à la philofophie. Mais de tout ce q\ie j'ai obfervé jufqu'ici, je n'ai rien vu de fi

H6loise.II. Part. i 9 extraordinaire que vous & votre amant.

Ce n'eit pas que vous ayez ni l'un ni l'autre un caractère marqué , dont on puiffe au premier coup d'œil aiîigner les différences , & il fe pourroit bien que cet embarras de vous définir vous fit prendre pour des âmes communes par un obfervateur fuperficiçl. Mais c'eft par cela même qui vous diftingue, qu'il eft impofiible de vous diflinguer, & que les traits d'un modèle commun, dont quelqu'un manque toujours à chaque individu , brillent tous également dans les vôtres.

Ainfi chaque épreuve d'une eftampe a fes défauts particuliers qui lui fervent de caraftere , & s'il en vient une qui foit parfaite, quoiqu'on la trouve belle au premier coup d'œil , il faut la confdérer k>ng-tems pour la reconnoitre. La première fois que je vis votre amant , je fus frappé d'un fentiment nouveau, qui n'a fait qu'augmenter de jour en jour , à mefure que la raifon l'a juftifié. A votre égard , ce fut toute autre chofe encore , & ce fentiment

fvit fi vif, que je me trompai fur fa nature. Ce n'étoit pas tant la différence des fexes qui produifoit cetts

io La Nouvelle împreffion , qu'un cara&ere encore plus marqué de perfection que le cœur fent , même indépendamment de l'amour. Je vois bien ce que vous feriez fans votre ami ; je ne vois pas de même ce qu'il feroit fans vous ; beaucoup d'hommes peuvent lui reflembler , mais il n'y a qu'une Julie au monde. Après un tort que je ne me pardonnerai jamais, votre lettre vint m'écîairer fur mes vrais fentimens. Je connus que je n'étois point jaloux ni par conféquent amoureux ; je connus que vous étiez trop aimable pour moi ; il vous faut les prémices d'une ame , & la mienne ne feroit pas digne de vous.

Dès ce mcment je pris pour votre bonheur mutuel un tendre intérêt qui ne s'cteindra point. Croyant lever toutes les difficultés , je fis auprès de votre pere une démarche indifcrete dont le mauvais fuccès n'eft qu'une raifon de plus pour exciter mon zele. Daignez m'écouter & je puis réparer encore tout le mal que je vous ai fait.

Sondez bien votre cœur , ô Julie !

& voyez s'il vous eft poffible d etein-, dre le feu dont il eft dévoré ? Il fut

Héloïse. IL Part. iî iin te ms , peut-être , oii vous pouviez en arrêter le progrès ; mais fi Julie pure & charte a pourtant fuccombé , comment fe relevera-t-elle après fa chute ?

Comment réfiftera-t-elle à lamour vainqueur , & armé de la dangereufe image de tous les plaifirs partes ? Jeune amante ne

vous en impofez plus, & renoncez à la confiance qui vous a féduite : vous , êtes perdue, s'il faut combattre encore:

vous ferez avilie &c vaincue , Sc le fentiment de votre honte étouffera par degrés toutes vos vertus. L'amour s'eft infinité trop avant dans la fubftance de votre ame pour que vous puifliez jamais l'en charter ; il en renforce & pénétré tous les traits comme une eau forte & corrofive ; vous n'en effacerez jamais la profonde impreflion fans effacer à la fois * tous les fentimens exquis que vous reçûtes de la nature, & quand il ne vous reftera plus d'amour , il ne vous rertera plus rien d'eftimable. Qu'avez -vous donc maintenant à faire , ne pouvant plus changer l'état de votre cœur ? Une feule chofe , Julie , c'eft de le rendre légitime. Je vais vous propofer pour cela

îr La Nouvelle l'unique moyen qui vous refte ; profitez - en , tandis qu'il eft tems encore ; rendez à l'innocence & à la vertu cette fublime raifon dont le Ciel vous fit dépofitaire , ou craignez d'avilir à jamais le plus précieux de les dons.

J'ai dans le Duché d'York une terre affcz confidérable , qui fut long-tems le féjour de mes ancêtres. Le château efl ancien , mais bon & commode ; les environs font folitaires , mais agréables &:

variés. La riviere d'Oufe qui pafle au bout du parc offre à la fois une perfpective charmante à la vue & un débouché facile aux denrées ; le produit de la terre fuffit pour l'honnête entretien du maître & peut doubler fous fes yeux.

L'odieux préjugé n'a point d'accès dans cette heureufe contrée. L'habitant paifible y conferve encore les mœurs fimples des premiers tems , & l'on y trouve une image du Valais décrit avec des traits fi touchans par la plume de votre ami. Cette terre eft à vous

y Julie , fi vous daignez l'habiter avec lui , c'eft-là que vous pourrez accomplir enfemble tous les tendres fouhaits par où finit la lettre dont je parle.

Venez , modèle unique des vrais amans ; venez , couple aimable & fidele prendre poffeffion d'un lieu fait pour fervir d'afyle à l'amour & à l'innocence. Venez y ferrer , à la face du Ciel & des hommes , le doux nœud qui vous unit. Venez honorer de l'exemple de vos vertus un pays où elles feront adorées , & des gens {impies portés à les imiter. Puiffiez-vous en ce lieu tranquille goûter à jamais dans les fentimens qui vous uniffent le bonheur des âmes pures; puifle le Ciel y bénir vos chaltes feux d'une famille qui vous reffemble ; publiez-vous y prolonger vos jours dans une honorable vieilleffe , & les terminer enfin paifiblement dans les bras de vos enfans j puiffent vos neveux en parcourant avec un charme fecret ce monument de la félicité conjugale , dire un jour dans l'attendrifiement de leur cœur : Ce fut ici l'afyle de l'innocence , ce fut ici la demeure des deux amans.

Votre fort eft en vos mains , Julie ; pefez attentivement la propofitîon que je vous fais , & n'en examinez que le fond; car d'ailleurs, je me charge d'af*

jfurer d'avance & irrévocablement vo~ tre ami de l'engagement que je prends ; je me charge aulli de la fureté de votre départ , 6c de veiller avec lui à celle de votre perfonne jufqu'à votre arrivée.

Là vous pourrez auffi-tôt vous marier publiquement fans obftacle ; car parmi nous une fille nubile n'a nul befoin du çonfentement d'autrui pour difpofer d'elle-même. Nos -fages loix n'abrogent point celles de la nature , 6c s'il réfulte de cet heureux accord quelques inconveniens , ils font beaucoup moindres que ceux qu'il prévient. J'ai' laiffé à Vcvai mon valet - de - chambre , homme de confiance, brave, prudent 6c d'une fidélité à toute épreuve. Vous pourrez aifément vous concerter avec lui de bou-

t che ou par écrit à l'aide de Regianino , fans que ce dernier fâche de quoi il s'agit. Quand il fera tems , nous partirons pour vous aller joindre , 6c vous ne quitterez la maifon paternelle que fous la conduite de votre époux.

Je vous laiffe à vos réflexions ; mais, je vous le répété, craignez l'erreur des préjugés & la feduétion des fçrupules

 qui mènent fou vent 311 vice par le chemin de l'honneur. Je prévois ce qui vous arrivera fi vous rejettez mes offres. La tyrannie d'un pere intraitable vous entraînera dans l'abyme que vous ne connoîtrez qu'après la chute. Votre extrême douceur dégénéré quelquefois en timidité : vous ferez facrifiée à la chimere des conditions (1). Il faudra contra&er un engagement défavoué par le cœur.

L'approbation publique fera démentie inceffamment par le cri de la confcience; vous ferez honorée & méprifable. Il vaut mieux être oubliée & vertueufe.

P. S. Dans le doute de votre réfolution , je vous écris à l'infçu de notre ami , de peur qu'un refus de votre part ne vînt détruire en un inftant tout l'effet de mes foins.

(1) La chimere des conditions ! C'eft un pair d'Angleterre qui parle ainfi ! & tout ceci ne feroit pas une fiction ? Lecteur : qu'en dites-vous ?

LETTRE IV

de Julie a Claire.

O H , ma chère ! dans quel trouble tu m'as labiée hier au foir , & quelle nuit j'ai pafiée en rêvant à cette fatale lettre ! Non , jamais tentation plus dangereufe ne vint affaillir mon cœur ; jamais je n'éprouvai de pareilles agitations , & jamais je n'apperçus moins le moyen de les appnifer. Autrefois une certaine lumière de fageffe & de raifon dirigeoit ma volonté ; dans toutes les occafions embarraffantes , je difcernois d'abord le parti le plus honnête , & le prenois à l'infiant. Maintenant avilie & toujours vaincue , je ne fais que flotter entre des pafiions contraires : mon foible cœur n'a plus que le choix de fes fautes , & tel eft mon déplorable aveuglement , que fi je viens par hazard à prendre le meilleur parti , la vertu ne m'aura point guidée , & je n'en aurai pas moins de remords. Tu fais quel époux mon pere me deftine ;

tu fais quels liens l'amour m'a donnés :

veux- je être vertueufe ? L'obéifTance & la foi m'impofent des devoirs oppofés.

Veux-je fuivre le penchant de mon cœur?

qui préférer d'un amant ou d'un pere ?

Hélas ! en écoutant l'amour ou la nature , „ je ne puis éviter de mettre l'un ou l'autre au défefpoir ; en me facrifiant au devoir je ne puis éviter de commettre un crime , & quelque part xque je prenne , il faut que je meure à la fois malheureufe & coupable.

Ah ! chère & tendre amie , toi qui fus toujours mon unique reffource & qui m'as tant de fois fauvée de la mort & du défefpoir , confidere aujourd'hui l'horrible état de mon ame , & vois fi jamais tes fecourables foins me furent plus néceſſaires ! Tu fais fi tes avis font écoutés, tu fais fi tes confeils font fuivis , tu viens de voir au prix du bonheur de ma vie fi je fais déférer aux leçons de l'amitié.

Prends, donc pitié de l'accablement où tu m'as réduite ; açheve , puifque tu as commencé ; fupplée à mon courage abattu, penfe pour celle qui ne penfe plus que par toi. Enfin ; tu lis dans ce cœur qui

t'aime ; tu le connois mieux que mol. Apprends - moi donc ce que je veux & choilis à ma place , quand je n'ai plus la force de vouloir , ni la raifon de choifir.

Relis la lettre de ce généreux Anglois ; relis-la mille fois , mon ange. Ah ! laifletoi toucher au tableau charmant du bonheur que l'amour , la paix , la vertu peuvent me promettre encore ! Douce & ravivante union des âmes ! délices inexprimables , même au fein des remords !

Dieux ! que feriez- vous pour mon cœur au fein de la foi conjugale ? Quoi ! le bonheur & l'innocence feroient encore en mon pouvoir ? Quoi ! je pourrois expirer d'amour & de joie entre un

époux 1 adoré , & les chers gages de fa tendrefTe !... & j'hcfite un feul moment , & je ne vole pas réparer ma faute dans les bras de celui qui me la ht commettre ? & je ne fuis pas déjà femme vertueufe , & chatte mere de famille ?...

Oh que les auteurs de mes jours ne peuvent-ils me voir fortir de mon aviliflement ! Que ne peuvent -ils être témoins de la maniéré dont je faurai remplir à mon tour les devoirs facrés qu'ils ont

 remplis envers moi ! .... & les tiens ?

Fille ingrate & dénaturée , qui les remplira près d'eux , tandis que tu les oublies ? Eft - ce en plongeant le poignard dans le fein d'une mere que tu te prépares à le devenir ? Celle qui déshonore fa famille apprendra - 1 - elle à fes enfans à l'honorer ? Digne objet de l'aveugle tendreffe d'un pere & d'une mere idolâtres , abandonne- les au regret de t'avoir fait naître ; couvre leurs vieux jours de douleur & d'opprobre ... & jouis fi tu peux , d'un bonheur acquis à ce prix.

Mon Dieu ! que d'horreurs m'environnent ! quitter furtivement fon pays ; déshonorer fa famille , abandonner à la fois pere , mere , amie , parens &£ toi-même !

& toi , ma douce amie ! & toi , la bienaimée de mon cœur ! toi dont à peine dès mon enfance , je puis refier éloignée un feul jour ; te fuir , te quitter , te perdre , ne te plus voir !... ah non ! que jamais .... que de tourmens déchirent ta malheureufe amie ! elle font à la fois tous les maux dont elle a le choix , fans qu'aucim des biens qui lui reflèt ent la confole.

Hélas ! je m'égare. Tant de combats paf-

30 La Nouvelle fent ma force & troublent ma raifon ; je perds à la fois le courage & le fens. Je n'ai plus d'efpoir qu'en toi feule. Ou choifis , ou laiffe -moi mourir.

LETTRE V

Réponse.

T Es perplexités ne font que trop bien fondées , ma chère Julie ; je les ai prévues & n'ai pu les prévenir ; je les fens & ne les puis appaifer ; & ce que je vois de pire dans ton état , c'eil que perfonne ne t'en peut tirer que toi-même. Quand il s'agit de prudence , l'amitié vient au fecours d'une ame agitée ; s'il faut choifir le bien ou le mal , la paflion qui les méconnoit peut fe taire devant un confeil délintéreffé. Mais ici quelque parti que tu prennes , la nature l'autorife & le condamne , la raifon le blâme & l'approuve , le devoir fe tait ou s'oppofe à lui-même ; les fuites font également à craindre de part & d'autre ; tu ne peux ni relier indécife ni bien choiûr ; tu n'as que des

Ne fois pas injufte envers moi , ma douce amie , & ne me juge point avant le tems. Je fais qu'il eft des amitiés cir- ■confpe&es qui , craignant de fe compromettre , refùfent des confeils dans les occafions difficiles , & dont la réferve augmente avec le péril des amis. Ah ! tu vas connoître fi ce cœur qui t'aime connoit ces timides précautions ! fouffre qu'au lieu de te parler de tes affaires , je te parle un inftant des miennes.

3* Là Nouvelle N'as-tu jamais remarque , mon ange + à quel point tout ce qui t'approche s'attache à toi ? Qu'un pere & une mere chériffent une fille unique , il n'y a pas , je le fais , de quoi s'en fort étonner ; qu'un jeune homme ardent s'enflamme pour un objet aimable , cela n'eft pas plus extraordinaire ; mais qu'à l'âge mûr un hQmme aufli froid que M. de Wolmar s'attendrifle en te voyant , pour la première fois de fa vie ; que toute une famille t'idolâtre unanimement ; que tu fois chère à mon pere , cet homme fi peu fenfible , autant & plus , peut-être , que fes propres enfans ; que les amis , les connoiffances , les domeftiques , les voifins & toute une ville enticre , t'adorent de concert & prennent à toi le plus tendre intérêt. Voilà , ma chère , un concours moins vraifemblable, & qui n'auroit point lieu s'il n'avoit en ta perfonne quelque caufe particulière. Sais-tu bien quelle eft cette caufe ? Ce n'eft ni ta beauté , ni ton efprit , ni ta grâce , ni rien de tout ce qu'on entend par le don de plaire :

mais c'eft cette ame tendre & cette douceur d'attachement qui n'a point d'égale ;

c'eft

c’eft le don d’aimer , mon enfant , qui té fait aimer. On peut réfifter à tout , hors à la bienveillance , & il n’y a point de moyen plus fûr d’acquérir l’affeéHon des autres que de leur donner la Tienne. Mille femmes font plus belles que toi ; plusieurs ont autant de grâces ; toi feule as iavec les grâces , je ne fais quoi de plus féduifant qui ne plait pas feulement, mais qui touche , & qui fait voler tous les cœurs au-devant du tien. On fent que ce tendre cœur ne demande qu’à fe donner , & le doux fentiment qu’il cherche le va chercher à fon tour.

Tu vois , par exemple , avec furprife l’incroyable affeftion de Milord Edouard pour ton.ami i tu vois fon zele pour ton bonheur ; tu reçois avec admiration fes offres généreufes ; tu les attribues à la feule vertu , & ma Julie de s’attendrir !

Erreur , abus , charmante coufine ! A Dieu ne plaife que j’exténue les bienfaits de Milord Edouard , & que je déprife fa grande ame. Mais crois -moi , ce zele tout pur qu’il eft , feroit moins ardent fi dans là même circonftance il s’adreffoit à d’autres perfonnès. C’eft ton afcendant invin-

cible & celui de ton ami , qui , fans même qu’il s’en apperçoive le déterminent avec tant de force , & lui font faire par attachement ce qu’il croit ne faire que par honnêteté.

Voilà ce qui doit arriver à toutes les âmes d’une certaine trempe ; elles transforment pour ainfi dire les autres en elles-mêmes ; elles ont une fphere d’aflivité dans laquelle rien ne leur

réfifle ; on ne peut les connoitre fans les vouloir imiter , & de leur fublime élévation elles attirent à elles tout ce qui les environne.

C'eft pour cela , ma chère , que ni toi ni ton ami ne connoîtrez peut - être jamais les hommes ; car vous les verrez bien plus comme vous les ferez , que comme ils feront d'eux -mêmes. Vous donnerez le ton à tous ceux qui vivront avec vous :

ils vous fuiront ou vous deviendront fembîables , & tout ce que vous aurez vu n'aura peut-être rien de pareil dans le refte du monde.

Venons maintenant à moi , couline ; à moi qu'un même fang , un même âge , & fur - tout une parfaite conformité de goûts & d'humeurs avec des tempérament contraires unit à. toi dès l'enfance.

H É l o i s e. II. Part*

Congîunti eran gf alberghi ,

Mu piu congîunti i cori :

Conforme era l'etate t

Mal penjier più conforme (a).

Que penfes - tu qu'ait produit fur celle qui a paffé fa vie avec toi , cette charmante influence qui fe fait fentir à tout ce qui t'approche ? crois - tu qu'il puiiîe ne régner entre nôus qu'une union commune ? Mes yeux ne te rendent - ils pas la douce joie que je prends chaque jour dans les tiens en nous abordant ? Ne listu pas dans mon cœur attendri le plaifir de partager tes peines & de pleurer avec toi ? Puis - je oublier que dans les premiers tranfpôrts d'un amour naifTant , l'amitié ne te fut point importune , &

que les murmures de ton amant ne purent t'engager à m'élôigner de toi , & à me dérober le fpe&acle de ta foiblefle } Ce moment fat critique , ma Julie ; je fais ce que vaut dans ton cœur modefie

(*} Nos âmes étoient jointes ainfi que nos demeures , nous avions la même conformité de goûts que d'âges,

Tajf. Amin.

36 La Nouvelle le facrifice d'une honte qui n'eft pas réciproque. Jamais je n'euffe été ta confidente fi j'eufife été ton amie à demi , & nos âmes fe font trop bien fenties en s'unifiant , pour que rien les puifife déformais féparer.

Qu'eft-ce qui rend les amitiés fi tiedes & fi peu durables entre les femmes , je dis entre celles qui fauroient aimer ?

Ce font les intérêts de l'amour ; c'eft l'empire de la beauté ; c'eft la jaloufie des conquêtes. Or fi rien de tout cela nous eût pu divifer , cette divifion feroit déjà faite ; mais quand mon cœur feroit moins inepte à l'amour , quand j'ignorerois que vos feux font de nature à ne s'éteindre qu'avec la vie , ton amant eft mon ami , c'efit-à-dire , mon frere ; & qui vit jamais finir par l'amour une véritable amitié ?

Pour M. d'Orbe , aflurément il aura longtems à fe louer de tes fentimens , avant que je fonge à m'en plaindre , & je ne fuis pas plus tentée de le retenir par force que toi de me l'arracher. Eh ! mon enfant ! plût au Ciel qu'au prix de fon attachement je te pufle guérir du tien ; je le garde avecplaifir, je le céderois avec joie.

A l'égard des prétentions fur la figure j'en puis avoir tant qu'il me plaira , tu n'es pas fille à me les difputer , & je fuis bien {Tire qu'il ne t'entra de tes jours dans l'efprit de favoir qui de nous deux eft la plus jolie. Je n'ai pas été tout-;\fait fi indifférente ; je fois là-deflus à quoi m'en tenir , fans en avoir • le moindre chagrin. Il me femble môme que j'en fuis plus fiere que jaloufe ; car enfin les charmes de ton vifage n'étant pas ceux qu'il fiau droit au mien , ne m'ôtent rien de ce que j'ai , & je me trouve encore belle de ta beauté , aimable de tes grâces , ornée de tes talens ; je me pare de toutes tes.

perfections , & c'eft en toi que je place mon amour-propre le mieux entendu. Je n'aimerois pourtant gueres à faire peur pour mon compte % mais je fuis affez jolie peur le befoin que j'ai de l'être.

Tout le refte m'eft inutile , & je n'ai pas befoin d'être humble pour te céder.

Tu t'impatientes de favoir à quoi j'en veux venir. Le voici. Je ne puis te donner le eonfeil que tu me demandes , je t'en ai dit la raifon : mais le parti que tu prendras pour toi , tu le prendras en mç,-

Cj

38 La Nouvelle me tems pour ton amie , & quelque (bit ton deftin , je fuis déterminée à le partager. Si tu pars , je te fuis ; fi tu reftes $ je refte : j'en ai formé l'inébranlable réfolution , je le dois , rien ne m'en peut détourner. Ma fatale indulgence a caufé ta perte ; ton fort doit être le mien , ÔC puifque nous fumes inféparabtles dès l'en-»

fance , ma Julie , il faut l'être jufqu'au tombeau.

Tu trouveras , je le prévois , beaucoup d'étourderie dans ce projet ; mais au fond il eft plus fenfé qu'il ne fcmble , & je n'ai pas les mêmes motifs d'irréfolution que toi. Premièrement , quant à ma famille , fi je quitte un pere fccile , je quitte un pere affez indifférent, qui laiffe faire à fes enfans tout ce qui leur plait , plus par négligence que par tendreffe : car tu fais que les affaires de l'Europe l'occupent beaucoup plus que les fiennes , êc que fa fille lui eft bien moins chère que la pragmatique. D'ailleurs , je ne fuis pas comme toi fille unique , &c avec les enfans qui lui refleront_, à peine faura-t-il s'il lui en manque un.

J'abandonne un mariage prêt à oon-

 dure ? Manco male , ma chère ; c'eft à M. {l'Orbe , s'il m'aime , à s'en confoler.

Pour moi , quoique j'eftime fon caractère , que je ne fois pas fans attachement pour fa perfonne , & que je regrette en lui un fort honnête homme , il ne m'eft rien auprès de, ma Julie. Dis - moi, mon enfant , l'ame a-t-elle un fexe ? En vérité je ne le fens gueres à la mienne. Je puis avoir des fantaifies , mais fort peu d'amour. Un mari peut m'être utile , mais il ne fera jamais pour moi qu'un mari , & de ceux - là , libre encore & paflable comme je fuis : j'en puis trouver un par tout le monde.

Prends bien garde , coufine , que quoi, que je n'héfite point , ce n'eft pas à dire que tu ne doives point héfiter ,* ni que je veuille t'infmuer de prendre le parti que je prendrai fi tu pars. La différence eft grande entre nous , & tes devoirs font beaucoup plus rigoureux que les miens. Tu fais encore qu'une affe&ion prefque unique remplit mon cœur , & abforbe fi bien tous les

autres fèntimens qu'ils y font comme anéantis. Une invincible & douce habitude m'attache à toi

40 La Nouvelle çlès mon enfance ; je n'aime parfaitement que toi feule , & fi j'ai quelque lien ^ rompre en te fuivant , je m'encourage-:

rai par ton exemple. Je me dirai , j'imite Julie , & me croirai juftifiée.

BILLET

de Julie a Claire.

J E t'entends , amie incomparable , & je te remercie. Au moins une fois j'aurai fait mon devoir , & ne ferai pas en tout indigne de toi.

LETTRE VI

de Julie a Milord Edouard.

V Otre lettre , Milord , rpe pénétré d'attendriffement & d'admiration. L'ami que vous daignez protéger n'y fera pas moins fenlible quand il faura tout ce que vous avez voulu faire pour nous.

Hélas ! il n'y a que les infortunés qui

 fentent le prix des âmes bienfàifkntes.

Nous ne favons déjà qu'à trop de titres tout ce que vaut la vôtre , & vos vertus héroïques nous toucheront toujours , mais

elles ne nous furprendront plus.

Qu'il me feroit doux d'être heureufe fous les aufpices d'un ami fi généreux , & de tenir de fes bienfaits le bonheur que la fortune m'a refüfé ! Mais , Milord , je le vois avec déiefpoir , elle trompe vos bons deffeins ; mon fort cruel l'emporte fur votre zele ôc la douce ima* ge des biens que vous m'offrez ne fert qu'à m'en rendre la privation plus fenfible. Vous donnez une retraite agréable & frire à deux amans perfécutés ; vous y rendez leurs feux légitimes , leur union folemnelle , & je fais que fous votre garde j'échapperois aifément aux pourfuites d'une famille irritée. C'eft beaucoup pour l'amour , eft-ce afiez pour la félicité ? Non, fi vous voulez que je fois paifible & contente , donnez - moi quelque afyle plus fûr encore , où l'on puiffe échapper à la honte & au repentir. Vous allez au - devant de nos be- %

foins, & par une générofité fans exemple ,

vous vous privez pour notre entretien d'une partie des biens defiinés au vôtre.

Plus riche % plus honorée de vos bien-' faits que de mon patrimoine , je puis tout recouvrer près de vous , & vous daignerez me tenir lieu de pere. Ah ! Milord ! ferai - je digne d'en trouver un , après avoir abandonné celui que m'a donné la nature ?

Voilà la fource des reproches d*une confcience épouvantée , & des murmures fecrets qui déchirent mon cœur. Il ne s'agit pas de fa voir fi j'ai droit de difpofer de moi contre le gré des auteurs de mes jours , mais fi j'en puis difpofer fans les affliger mortellement , fi je puis les fuir fans les mettre au défefpoir } Hélas ! il

vaudroit autant con* fulter fi j'ai droit de leur ôter la vie. Depuis quand la vertu pefe-t-elle ainfi les droits du fàng & de la nature ? Depuis quand un cœur fenfihle marque - t - il avec tant de foin les bornes de la reconnoiffance ? N'eft - ce pas être déjà coupable que de vouloir aller jufqu'au point où l'on commence à le devenir , & cher* che - 1 - on fi fcrupuleufement le terme

H i. l o i s e. IL Part. 43 de fes devoir s , quand on n'eft point tenté de le palier ? Qui , moi ? j'abandonnerois impitoyablement ceux par qui je refpire , ceux qui ms confervent la vie qu'ils m'ont donnée , & me la rendent chère ; ceux qui n'ont d'autre efpoir , d'autre plaifir qu'en moi feule ? Un pere prefque fexagénaire ! une mere toujours languiffante. ! Mqi leur unique enfant , je les laiffe rois fans aiïiftance dans la folitude les ennuis de la vieillotte , quand il eft tems de leur rendre les tendres foins qu'ils m'ont prodigués ? Je livrerais leurs derniers jours à la honte , aux re* grets , aux pleurs ? La terreur , le cri de ma confeience agitée me peindraient fans cette mon pere & ma mere expk rans fans confolation & maudiffant la fille ingrate qui les délaiffe & les dés* honore ? Non , Milord , la vertu qua j'abandonnai , m'abandonne à fon tour & ne dit plus rien à mon cœur ; mais cette idée horrible me parle à fa place , elle me fuivroit pour mon tourment à chaque inttant de mes jours , & me rendrait miférabîe au fein du bonheur.

Enfin , fi tel cil mon deftin , qu'il faille

livrer le refte de ma vie aux remords , celui - là fcul eft trop affreux pour le fupporter ; j'aime mieux braver tous les autres.

Je ne puis répondre à vos raifons , je l'avoue , je n'ai que trop de penchant à les trouver bonnes : mais , Milord , vous n'êtes pas marié. Ne fentez-vous point qu'il faut être pere pour avoir droit de confeiller les enfans d'autrui } Quant à moi , mon parti eft pris ; mes parens me rendront malheureufe , je le fais bien ; mais il me fera moins cruel de gémir dans mon infortune , que d'avoir caufé la leur , & je ne déferterai jamais la maifon paternelle. Va donc, douce chimere d'une ame fenfible , félicité fi charmante & fi defirée , va te perdre dans la nuit des fonges , tu n'auras plus de réalité pour moi. Et vous , ami trop généreux , oubliez vos aimables projets , & qu'il n'en refte de trace qu'au fond d'un cœur trop reconnoiffant pour en perdre le fou venir. Si l'excès de nos maux ne décourage point votre grande ame , ii vos généreufes bontés ne font point épuifées , il vous

 tefte de quoi les exercer avec gloire , & celui que vous honorez du titre de vo j tre ami , peut par vos foins mériter de le devenir. Ne jugez pas de lui par l'état oîi vous le voyez : fon égarement ne Vient point de lâcheté , mais d'un génie ardent & fier qui fe roidit contre la fortune. Il y a fouvent plus de ftupidité que de courage dans une confiance apparente ; le vulgaire ne connoit point de violentes douleurs , & les grandes pallions ne germent gueres chez les hommes foibles. Hélas ! il a mis dans la fienne cette énergie de fentimens qui caraftérifent les âmes nobles , & c'eft ce qui fait aujourd'hui ma honte & mon défefpoir. Milord , daignez le croire , s'il n'étoit qu'un homme ordinaire , Julie n'eût point péri.

Non , non ; cette affeCtion fecrete qui prévint en vous une eftime éclairée ne vous a point trompé. Il eft digne de tout ce que vous avez fait pour lui lans le bien connoître ; vous ferez plus en-

core s'il eft poflible , après l'avoir connu. Oui , foyez fon confolateur , fon protecteur , fon ami , fon pere , c'eft

4 6 La Nouvelle t à la fois pour vous & pour lui que je vous en conjure ; il juftifiera votre confiance , il honorera vos bienfaits , il pratiquera vos leçons , il imitera Vos vertus , il apprendra de vous la fageffe» Ah * Milord ! s'il devient entre vos mains tout ce qu'il peut être , que vous ferez fier un jour de votre ouvrage !

xr- ^— ===»

LETTRE VII

de Julie.

T toi auffi , mon doux ami ! & toi Tunique efpoir de mon cœur , tu viens le percer encore quand il fe meurt de trifteffe ! j'étois préparée aux coups dê la fortune , de longs preffentimenS me les avoient annoncés ; je les aurois fupportés avec patience : mais toi pour qui je les fouffre ! ah ! ceux qui me viennent de toi me font feuls infupportables , & il m'eft affreux de voir aggraver mes peines par celui qui devoit me les rendre chères ! Que de douces confolations je m'étois promifes qui s'évanouiftent

fevec ton courage î Combien de fois je me flattai que ta force animeroit ma langueur , que ton mérite effaceroit ma faute , que tes vertus releveroient mon ame abattue 1 Combien de fois j'effuyai mes larmes ameres en me difant , je fouffre pour lui i mais il en eft digne ; je fuis coupable , mais il eft vertueux ; mille en-

nuis m'afliégent , mais fa conf tance me foutient , & je trouve au fond de fon cœur le dédommagement de toutes mes pertes ? Vain cfpoir que la première épreuve a détruit ! Où eft maintenant cet amour fublime qui fait élever tous les fentimens & foire éclater la vertu ? Où font ces fieres maximes ?

Qu'eft devenue cette imitation des grands hommes ? Où eft ce philofophe que le malheur ne peut ébranler , & qui fuccombe au premier accident qui le fépare de fa maîtrefle ? Quel prétexte excufera déformais rta honte à mes propres yeux , quand je ne vois plus dans celui qui m'a féduite qu'un homme fans courage , amolli par les plaifirs , qu'un cœur lâche abattu par le premier revers , qu'un infenfé qui renonce à la

48 LA Nouvelle raifon fitôt qu'il a befoin d'elle ? ô Dieu 1 dans ce comble d'humiliation devois-je me voir réduite à rougir de mon choix autant que de ma foibleffe ?

Regarde à quel point tu t'oublies ; ton ame égarée & rampante s'abaifle jufqu'à la cruauté ? tu m'ûfes faire des reproches ? tu t'ofes plaindre de moi ?.. * de ta Julie ?... barbare !... comment tes remords n'ont * ils pas retenu ta main ?

Comment les plus doux témoignages du plus tendre amour qui fut jamais , t'ontils laiffé le courage de m'outrager ? Ah 1 fi tu pouvais douter de mon cœur , que le tien feroit méprifable !... mais non * tu n'en doutes pas , tu n'en peux douter , j'en puis défier ta fureur ; & dans cet inftant meme où jé hais ton injtiftice , tu vois trop bien la fource du pre-' mier mouvement de colere que j'éprouvai de ma vie.

Peux -tu t'en prendre à moi, fi je me fuis perdue par une aveugle confiance , & fi mes deffeins n'ont point réufli ?

Que tu rougirois de tes duretés fi tit connoiffois quel efpoir m'avoit féduite , quels projets j'ofai former pour ton bonheur

HÉ L O t S E. II. Pàrï 49 heur & le mien , & comment ils fe font évanouis avec toutes mes efpérances I Quelque jour, j'ofem'en flatter encore »

tu pourras en favoir davantage , & tes regrets me vengeront alors de tes reproches. Tu fais la défenfe de mon pere ; tu n'ignores pas les difcours publics ; j'en ' prévis les conféquences , je te les fis expofer , tu les fentis comme nous , & pout nous conferver l'un à l'autre il falut nous foumettre au fort qui nous féparoit.

Je t'ai donc chaflfé , comme tu l'ofeS dire? Mais pour qui l'ai - je fait» amant fans délicateffe ? Ingrat ! c'efl: pour un cœur bien plus honnête qu'il ne croit l'être, & qui mourroit mille fois plutôt que de me voir avilie. Dis-moi, que deviendras*^ quand je ferai livrée à l'opprobre ? Efperes - tu pouvoir fupporter le fpeftacle de mon déshonneur? Viens cruel»

• ■ fi tu le crois, viens recevoir le facrifice de ma réputation avec autant de courage que je puis te l'offrir. Viens, ne crains pas d'être défavoué de celle à qui tu fus cher. Je fuis prête à déclarer à la face chi Ciel & des hommes tout ce que nous üvons fenti l'un pour l'autre ; je fuis prête Nouv.HéloïJe. Tome II. D

ço La Nouvelle à te nommer hautement mon amant, à mourir dans tes bras d'amour & de honte :

j'aime mieux que- le monde entier connoifle ma tendrefle que de t'en voir dou* ter un moment , & tes reproches me font phis amers que l'ignominie.

FinifTons pour jamais ces plaintes mutuelles , je t'en conjure ; elles me font in" fupportables. O Dieu ! comment peut-on fe quereller quand on s'aime , & perdre à fe tourmenter l'un l'autre des momens où l'on a fi grand befoin de confolation ?

Non, mon ami, que fert de' feindre un mécontentement qui n'efl pas ? Plaignonsr.ous du fort & non de l'amour. Jamais il ne forma d'union fi parfaite ; jamais il n'en forma de plus durable. Nos âmes trop bien confondues ne fauroient plus fe féparer, & nous ne pouvons plus vivre éloignés l'un de l'autre , que comme deux parties d'un même tout. Comment peux-* tu donc ne fentir que tes peines? Comment ne fens-tu point celles de ton amie?

Comment n'entends-tu point dans ton fein fes tendres gémiffemens ? Combien ils font plus douloureux que tes cris emportés î Combien fi tu partageois mes maux ils te

 ferolcnt plus cruels que les tiens mêmes !

Tu trouves ton fort déplorable ! Confidere celui de ta Julie , & ne pleure que fur elle. Confidere dans nos communes infortunes l'état de mon fexe & du tien, & juge qui de nous eft le plus à plaindre.

Dans la force des pallions affe&er d'être infenfible; en proie à mille peines paroître joyeufe & contente ; avoir l'air ferein & l'ame agitée ; dire toujours autrement qu'on ne penfe ; déguifer tout ce qu'on fent; être fauffe par devoir, & mentir par modefiie : voilà l'état habituel de toute fille de mon âge. On paffe ainfi fes beaux jours fous la tyrannie des bienféances qu'aggrave enfin celle des parens dans un lien mal afforti. Mais on gêne en vain nos inclinations; le cœur ne reçoit de loix que de lui - même ; il

échappe à l'efclavage ; il fe donne à fon gré. Sous un joug de fer que le Ciel n'impofe pas on n'affervit qu'un corps fans ame : la perfonne &: la foi refient féparément engagées , & l'on force au crime une malheureufe vi&ime , en la forçant de manquer de part ou d'autre

La Nouvelle au devoir facré de la fidélité. Il en eft de plus fages ? ah , je le fais î Elles n'ont point aimé? Qu'elles font heureufes! Elles réfiftent ? J'ai voulu réfifier. Elles font plus vertueufes ? Aiment-elles mieux la vertu ? Sans toi , fans toi feul je l'aurois toujours aimée. Il eft donc vrai que je ne l'aime plus ? .... tu m'as perdue , &

c'eft moi qui te confole ! mais moi

que vais - je devenir ? . . . . que les confolations de l'amitié font foibles où manquent celles de l'amour ! qui me confolera donc dans mes peines? Quel fort affreux j'envifage , moi qui pour avoir vécu dans le crime ne vois plus qu'un nouveau crime dans des noeuds abhorrés & peut - être inévitables ! Où trouverai - je affez de larmes pour pleurer ma faute & mon amant, fi je cede? Où trouverai -je affez de force pour réfifter , dans l'abattement où je fuis ? Je crois déjà voir les fureurs d'un pere irrité. Je crois déjà fentir le cri de la nature émouvoir mes entrailles , ou l'amour gémiffant déchirer mon cœur ! privée de toi, je refte fans reffource, fans appui, fans efpoir ; le paffé m'avilit , le préfent m'afflige, l'avenir m'épouvante. J'ai cru

 tout faire pour notre bonheur, je n'a rien fait que nous rendre plus miférables en nous préparant une féparation plus cruelle. Les vains plaifirs ne font plus, les remords demeurent , & la honte qui m'humilie eft fans dédommagement.

C’eft à moi , c’ell à moi d’être foible & malheureufe. Laiffe-moi pleurer & fouffrir ; mes pleurs ne peuvent non plus tarir que mes fautes fe réparer , & le tems même qui guérit tout ne m’offre que de nou" veaux fujets de larmes : Mais toi qui n’as nulle violence à craindre, que la honte n’avilit point, que rien ne force à déguifer baffement tes fentimens ; toi qui ne fens que l’atteinte du malheur & jouis au moins de tes premières vertus , comment t’ofes-tu dégrader au point de foupirer & gémir comme une femme, & de t’emporter comme un furieux? N’eft-ce pas affez du mépris que j’ai mérité pour toi , fans l’augmenter en te rendant mépri fable toi-même , & fans m’accabler à la fois de mon opprobre & du tien ? Rappelle donc ta fermeté , fâche fupporter l’infortune & fois homme. Sois encore , fi j’ofe le dire, l’amant que Julie a choifi. Ah! li

'54 La Nouvelle je ne fuis plus digne d’animer ton courage, fouviens-toi , du moins , de ce que je lits lin jour ; mérite que pour toi j’aye ceflé de l’être ; ne me déshonore pas deux fois.

Non, mon refpeéiable ami, ce n’eft point toi que je reconnois dans cette lettre efféminée que je veux à jamais oublier & que je tiens déjà défavouée par toi-même. J’efpere, toute avilie, toute confufe que je fuis, j’ofe efpérer que mon fouvenir n’infpire point des fentimens fi bas, que mon image régné encore avec puis de gloire dans un cœur que je pus enflammer, 6c que je n’aurai point à me reprocher, avec ma foibldTe , la lâcheté de celui qui l’a caufée.

Heureux dans ta difgrace , tu trouves le plus précieux dédommagement qui foit connu des âmes fenfibles. Le Ciel, dans ton malheur te donne un ami , 6c te laifl'e à douter fi ce qu’il te rend ne vaut pas mieux que ce qu’il t’ôte. Admire 6c chéris cet homme

trop généreux qui daigne aux dépens de fon repos prendre foin de tes jours 6c de ta raifon.

Que tu ferois ému fi tu favois tout ce qu'il a voulu faire pour toi ! Mais que

H é l o i s e. H. Part. 55 fert d'animer ta reconnoiffance en aigrit fant tes douleurs ? Tu n'as pas befoin de favoir à quel point il t'aime pour connoître tout ce qu'il vaut, &c tu ne peux l'eftimer comme il le mérite, fans l'aimer comme tu le dois.

LETTRE VIII

de Claire. '

V O us avez plus d'amour que de délicatefle, & favez mieux faire des facrifices que les faire valoir. Y penfez-vous d'écrire à Julie for un ton de reproches dans l'état où elle efl: ? & parce que vous fouffrez, faut-il vous en prendre à elle qui fouffre encore plus ? Je vous l'ai dit mille fois , je ne vis de ma vie un amant fi grondeur que vous ; toujours prêt à difputer fur tout, l'amour n'eft pour vous qu'un état de guerre , ou fi quelquefois vous êtes docile , c'eft pour vous plaindre enfuite de l'avoir été. Oh ! que de pareils amans font à craindre, & que je m'efiime heureufe de n'en avoir jamais

56 La Nouvelle voulu que de ceux qu'on peut congédier quand on veut , fans qu'il en coûte une ïarme à perfonne !

Croyez-moi, changez de langage avec Julie fi vous voulez qu'elle vive; c'en eft trop pour elle de fupporter à la fois fa peine

& vos mécontentemens. Apprenez une fois à ménager ce cœur trop fenfible ; vous lui devez les plus tendres çonfolations ; craignez d'augmenter vos maux à force de vous en plaindre, ou du moins ne vous en plaignez qu'à moi qui fuis l'unique auteur de votre éloignement. Oui, mon ami, vous avez deviné jufte ; je lui ai fuggéré le parti qu'exigeoit fon honneur en péril, ou plutôt je l'ai forcée à le prendre en exagérant le danger ; je vous ai déterminé vous-même, & chacun a rempli fon devoir. J'ai plus fait encore; je l'ai détourné d'accepter les offres de Milord Edouard; je vous ai empêché d'être heureux, mais le bonheur de Julie m'eft plus cher que le vôtre ; je favois qu'elle ne pouvoit être heureufe après avoir livré fes parens à la honte & au défefpoir, & j'ai peine à comprendre par rapport à vous-même quel bonheur

H e l o i s e. II. Part. 57 Vous pourriez goûter aux dépens du Tien.

Quoi qu'il en foit, voilà ma conduite & mes torts , & puifque vous vous plairez à quereller ceux qui vous aiment , voilà de quoi vous en prendre à moi feule; fi ce n'efl pas cefler d'être ingrat, c'eft au moins cefler d'être injufte. Pour moi, de quelque maniéré que vous en ufiez, je ferai toujours la même envers vous ; vous me ferez cher tant que Julie vous aimera, & je dirois davantage s'il étoit poflible. Je ne me repens d'avoir ni favorifé ni combattu votre amour. Le pur zele de l'amitié qui m'a toujours guidée me juftifie également dans ce que j'ai fait pour & contre vous, & fi quelquefois je m'intéreflfai pour vos feux; plus peut-être qu'il ne fembloit me convenir, le témoignage de mon cœur fuf> fit à mon repos ; je ne rougirai jamais des fervices que j'ai pu rendre à mon amie, & ne me reproche que leur inutilité.

Je n'ai pas oublié ce que vous m'avez appris autrefois de la confiance du fage dans les difgraces, & je pourrois ce me femble vous en rappeller à propos quelques maximes ; mais l'exemple de

58 La Nouvelle Julie m'apprend qu'une fille de mon âge eft pour un philofophe du vôtre un aufli mauvais précepteur qu'un dangereux difciple, & il ne me conviendroit pas de donner des leçons à mon maître.

LETTRE IX

de Milord Edouard a Julie.

J^Ous l'emportons , charmante Julie, une erreur de notre ami l'a ramené à la raifon. La honte de s'être mis un moment dans fon tort a diflipé toute fa fureur , & l'a rendu fi docile que nous en ferons déformais tout ce qu'il nous plaira. Je vois avec plaifir que la foute qu'il fe reproche lui laiffe plus de regret que de dépit, & je connois qu'il m'aime, en ce qu'il eft humble & confus en ma préfence, mais non pas embarraffé ni contraint. Il fent trop bien fon injuftice pour que je m'en fouvienne, & des torts ainfi reconnus font plus d'honneur à celui qui les répare qu'à celui qui les pardonne.

H é l o i S e. IL Part. 59 J'ai profité de cette révolution & de l'effet qu'elle a produit pour prendre avec lui quelques arrangemens néceffaires, avant de nous féparer; car je ne puis différer mon départ plus long-tems.

Comme je compte revenir l'été prochain , nous fommes convenus qu'il iroit m'attendre à Paris , &c qu'cnfuite nous irions en-

femble en Angleterre. Londres eft le feul théâtre digne des grands talons, & oit leur carrière eft la plus étendue (î). Les fiere font (iipérieurs à bien des égards , & je ne défcfpere pas de lui voir faire en peu de tems , à l'aide de 'quelques amis , un> chemin digne de fbn mérite. Je vous expliquerai mes wes

(I) CVft avoir une étrange prévention pour fon pays; car je n'entends pas dire qu'il. y en ait au monde où , généralement parlant, les étrangers foient moins bien reçus, & trouvent plus d'obftacies â s'avancer qu'en Angleterre. Par le goût de la nation ils n'v font favorifés* en rien ? par la forme du gouvernement ils n'y fauroicut parvenir à rien. Mais convenons que l'Anglois ne va gneres demander aux autres l'hofpitalité qu'il leur refufe chez lui. Dans quelle Cour hors celle de Londres voit-on ramper lâchement ces fiers infulaires? Dans quel pays hors le leur vl..:- ; 1s chercher à s'enrichir? Ils font durs , il eft 'V: 1 ; cette duriré ne me déplait pas quand elle marche av\c la jullice. Je trouve beau qu'ils ne foient qu'Anglois , puifqu'ils n'ont pas befoin d'être hommes.

6o La Nouvelle plus en détail à mon partage auprès de vous. En attendant vous fentez qu'à force de fuccès on peut lever bien des difficultés, & qu'il y a des degrés de confidération qui peuvent compenfer la naiflance, môme dans l'efprit de votre pere. C'eft , ce me femble , le feul expédient qui refte à tenter pour votre bonheur & le fien, puifque le fort & les préjugés vous ont ôté tous les autres.

J'ai écrit à Regianino de veqir me joindre en porte, pour profiter de lui pendant huit ou dix jours que je parte encore avec notre ami. Sa trifterte eft trop profonde pour laiflef place à beaucoup d'entretien. La mufique remplira les vuides du fxlence , le lairtfera rêver , & changera par degrés fa douleur en mélancolie. J'at-

tends cet état pour le livrer à lui-même : je n'oferois m'y fier auparavant. Pour Regianino , je vous le rendrai en repartant & ne le reprendrai qu'à mon retour d'Italie, tems où, fur les progrès que vous avez déjà faits toutes deux, je juge qu'il ne vous fera plus néceflaire. Quant à préfent, furement il vous eft inutile, & je ne vous

 prive de rien en vous l'ôtant pour quelques jours.

LETTRE X

A Claire.

JL Ourquoi faut-il que j'ouvre enfin les yeux fur moi? Que ne les ai -je fermés pour toujours, plutôt que de voir l'avilifiement oîi .je fuis tombé ; plutôt que de me trouver le dernier des hommes, après en avoir été le plus fortuné ! Aimable & généreufe amie , qui fûtes li fouvent mon refuge , j'ofe encore verfer ma honte & mes peines dans votre cœur compatiflant : j'ofe ' encore implorer vos confolations contre lé fentiment de ma propre indignité ; j'ofe recourir à vous quand je fuis abandonné de moi-même. Ciel ! comment un homme aufli méprifable a - 1 - il pu jamais être aimé d'elle , ou comment un feu fi divin n'a -t- il point épuré mon ame ? Qu'elle doit maintenant rougir de fon choix, celle que je ne fuis pas

La Rouveile

digne de nctfnmer ! Qu'elle doit gc'mlr de voir profaner fon image dans un cœur fi rampant de fi bas ! Qu'elle doit de dédains èc de haine à celui qui put l'aimer & n'être qu'un lâche ! Connoif*

fez toutes mes erreurs, charmante coufine (i); connoiffez mon crime & mon repentir; foyez mon Juge & que je meure ; ou foyez mon intercefieur , & que l'objet qui fait mon fort daigne encore en être l'arbitre. 1

Je ne vous parlerai point de l'effet que produifit fur moi cette féparation imprévue ; je ne vous dirai rien de ma douleur ftupide & de mon infenfé défefpoir : vous n'en jugerez que trop par l'égarement inconcevable où l'un & l'autre m'ont entraîné. Plus je fentois l'horreur de mon état, moins j'imaginois qu'il fut poflible de renoncer volontairement à Julie ; & l'amertume de ce fentiment jointe à l'étonnante générofité de Milord Edouard me . fit naître des foupçons que je ne me rappellerai jamais fans horreur , & que je ne puis

(I) A l'imitation de Julie , il Tappelloit , ma Couline» ic à. l'imitation de Julie , Claire l'appelloit , mon ami.

 oublier fans ingratitude envers l'ami qui me les pardonne.

En rapprochant dans mon déliré toutes les circonftances de mon départ , j'y crus reconnoître un deflein prémédité , & j'ofai l'attribuer au plus vertueux des hommes. A peine ce doute affreux me fut-il entré dans l'efprit , que tout me fembla le confirmer. La converfation de , Milord avec le Baron d'Etange ; le ton peu infinuant que je l'accufois d'y avoir affeélé; la querelle qui en dériva ; la défenfe de me voir ; la réfblution prife de me faire partir ; la diligençe & le fecret des préparatifs ; l'entretien qu'il eut avec moi la veille ; enfin la rapidité avec laquelle je fus plutôt enlevé qu'emmené ; tout me fembloit prouver de la part de Milord un projet formé de m'écarter de Julie , & le retour que je favois

qu'il devoit faire auprès d'elle achevoit félon moi de me déceler le but de fes foins. Je réfolus pourtant de m'éclaircir encore mieux avant d'éclater , & dans ce deffein je me bornai à examiner les chofes avec plus d'attention. Mais tout redoubloit mes ridicules foupçons , & le zele de l'humanité

ne lui înfpiroit rien d'honnête en rrtâ faveur , dont mon aveugle jaloufie ne tirât quelque indice de trahifon. A Befançon je fçus qu'il avoit écrit à Julie , fans me communiquer fa lettre , fans m'en parler. Je me tins alors fuffifamment convaincu , & je n'attendis que la * réponfe , dont j'efpérois bien le trouver mécontent , pour avoir avec lui l'éclairciffement que je méditois.

Hier au foir nous rentrâmes afïez tard, & je fçus qu'il y avoit un paquet venu de Suiffe , dont il ne me parla point en nous féparant. Je lui laifiai le tems de l'ouvrir ; je l'entendis de ma chambre murmurer , en lifant , quelques mots. Je prêtai l'oreille attentivement. Ah Julie !

difoit - il en phrafes interrompues , j'ai voulu vous rendre heureufe .... je ref-

pette votre vertu mais je plains

Votre erreur .... A ces mots & d'autres femblabîes que je diflinguai parfaitement, je ne fus plus maître de moi ; je pris mon épée fous mon bras ; j'ouvris , ou plutôt j'enfonçai la porte ; j'entrai comme tm furieux. Non , je ne fouillerai point ce papier ni vos regards des injures que

me

Héloïse. II. Part. 6$ me diéla la rage pour le porter à fe battre avec moi fur le champ.

O ma coufine ! c'eft - là fur - tout que je pus reconnoître l'empire de la véritable fageffe , même fur les hommes les plus fenfibles ; quand ils veulent écouter fa voix. D'abord il ne put rien comprendre à mes difcours , & il les prit pour un vrai délire : mais la trahifon dont je l'accufois , les de ffeins fecrets que je lui reprochois , cette lettre de Julie qu'il tenoit encore , & dont je lui parfois fans ceffe , lui firent connoître enfin le fujet de ma fureur. Il fourit ; puis il me dit froidement : vous avez perdu la raifon , & je ne me bats point contre un infenfé.

Ouvrez les yeux, aveugle que vous êtes, ajouta- 1- il d'un ton plus doux, eft-ce bien moi que vous accufez de vous trahir ?

Je fentis dans l'accent de ce difcours je ne fais quoi qui n'étoit pas d'un perfide ; le fon de fa voix me remua le cœur ; je n'eus pas jetté les yeux fur les- fiens que tous mes foupçons fe diflipérent , & je commençai de voir avec effroi mon extravagance.

Il s'apperçut à l'inftant de ce change-

ment; il me tendit la main. Venez , me dit-il, fi votre retour n'eîit précédé ma juftification , je ne vous aurois vu de ma vie. A préfent que vous ôtes raifonnable , lifez cette lettre , & connoiflez une fois vos amis. 3e voulus refufer de la lire ; mais l'afcendant que tant d'avantages lui donnoient fur moi le lui fit exiger d'un ton d'autorité que , malgré mes ombrages diflipés , mon defir fecret n'appuyoit que trop.

Imaginez en quel état je me trouvai après cette le&ure , qui m'apprit les bienfaits inouis de celui que j'ofois calomnier avec tant d'indignité. Je me précipitai à fes pieds , & le cœur chargé d'admiration , de regrets & de honte , je ferrois fes genoux de toute ma force , fans pouvoir proférer un feul mot. Il reçut mon repentir comme il avoit reçu mes outrages , & n'exigea de moi pour prix du pardon qu'il daigna m'accorder que de ne m'oppofer jamais au bien qu'il voudroit me faire. Ah ! qu'il fafiè déformais ce qu'il lui plaira ! fon ame fublime eft au-deffus de celles des hommes , & il n'eft pas plus permis de réfifler à fes bienfaits qu'à ceux de la Divinité.

Heloise. II. Part. 67 Ënfuite il me remit les deux lettres qui s'adreflbient à moi , lefquelles il n'a- Voit pas voulu me donner avant d'avoir lu la Sienne , & d'être inftruit de la réfolution de votre coufine. Je vis en les lifant quelle amante & quelle amie le Ciel m'a données ; je vis combien il a raffemblé de fentimens & de vertus autour de moi pour rendre mes remords plus amers & ma baflefle plus méprisable. Dites , quelle eft donc cette mortelle unique dont le moindre empire eû dans fa beauté , & qui , Semblable aux puiffances éternelles Se fait également adorer & par les biens & par les maux qu'elle fait ? Hélas ! elle m'a tout ravi , là cruelle , & je l'en aime davantage.

Plus elle me rend malheureux , plus je la trouve parfaite. Il Semble que tous les tourmens qu'elle me caufe Soient pour elle un nouveau mérite auprès de moi.

Le Sacrifice qu'elle vient de faire aux fentimens de la nature me défole & m'enchante ; il augmente à mes yeux le prix de celui qu'elle a fait à l'amour. Non , Son coeur ne Sait rien refufer qui ne faffe Valoir ce qu'il accorde.

Et vous , digne & charmante coud ne ; vous unique & parfait modèle d'amitié , qu'on citera feule entre toutes les femmes , & que les cœurs qui ne redemblcnt pas au vôtre oferont traiter de chimère : ah ! ne me parlez plus de philol'onhie ! je méprife ce trompeur étalage qui ne confite qu'en vains difcours ; ce fantôme qui n'eft qu'une ombre , qui nous excite à menacer de loin les paflions & nous laide comme un faux-brave à leur approche. Daignez ne pas m'abandonner à mes égaremens ; daignez rendre vos anciennes bontés à cet infortuné qui ne les mérite plus , mais qui les defre plus ardemment & en a plus befoin que jamais ; daignez me rappeller à moi -meme , & que votre douce voix fupplée en ce cœur malade à celle de la raifon.

Non , je l'ofe efpérer , je ne fuis point tombé dans un abaidement éternel. Je fens ranimer en moi ce feu pur &C faint dont j'ai bridé ; l'exemple de tant de vertus ne fera point perdu pour celui , qui en fut l'objet , qui les aime , tes admire , & veut les imiter fans cede. O chère amante dont je dois honorer le

 choix ! O mes amis dont je veux recouvrer l'eflime ! mon ame fe réveille &; reprend dans les vôtres fa force & fa vie. Le chafte amour & l'amitié fublime.

me rendront le courage qu'un lâche défefpoir fut prêt à m'ôter : les purs fentimens de mon cœur me tiendront lieu de fageffe ; je ferai par vous tout ce que je dois être , & je vous forcerai d'oublier ma chute , fi je puis m'en relever un inftant. Je ne fais , ni ne veux favoir quel fort le Ciel me réferve ; quel qu'il puiffe être, je veux me rendre digne de celui dont j'ai joui. Cette immortelle image que je porte en moi me fervira d'égide , & rendra mon ame invul-

nérable aux coups de la fortune. N'ai-je pas affez vécu pour mon bonheur ? C'eft maintenant pour fa gloire que je dois vivre. Ah ! que, ne puis-je étonner le monde de mes vertus afin qu'on pût dire un jour en les admirant ; pouvoit-il moins faire i II fut aimé

de Julie î

P. S. Des nœuds abhorrés & peut-être ' inévitables ! Que fignifient ces mots ?

Ils font dans fa lettre* Claire , je

La Nouvelle

m'attends à tout ; je fuis réfigné ; prêt à fupporter mon fort. Mais ces mots .... jamais , quoi qu'il arrive »

je ne partirai d'ici que je n'aye eu l'explication de ces mots -là.

t ey - 1 . ■ •) ■ » g *

LETTRE XL

de Julie,

I L eft donc vrai que mon ame n'eft pas fermée au plaifir , & qu'un fentiment de joie y peut pénétrer encore ? Hélas ! je croyois depuis ton départ n'être plus fenfible qu'à la douleur ; je croyois ne favoir que fouffrir loin de toi , & je n'imaginois pas même des confolations à ton abfence. Ta charmante lettre à ma coufine eft venue me défabufer ; je l'ai lue & baifée avec des larmes d'attendrifl'ement ; elle a répandu la fraîcheur d'une douce rofée fur mon cœur féché d'ennuis & flétri de trifteffe , &

j'ai fenti par la férénité qui m'en eft reftée , que tu n'as pas moins d'afeendant de loin que de près fur les affections de ta Julie»

Héloïse. IL Part. 71 ' Mon ami ! quel charme pour moi de te voir reprendre cette vigueur de fentiment qui convient au courage d'un homme ! Je t'en e (limerai davantage , & m'en mépriferai moins de n'avoir pas en tout avili' la dignité d'un amour honnête , ni corrompu deux cœurs à la fois. Je te dirai plus , à préfent que nous pouvons parler librement de nos affaires ; ce qui aggravoit mon défefpoir étoit de voir que le tien nous ôtoit la feule reffource qui pouvoit nous refter , dans l'ufage de tes talens. Tu connois maintenant le digne ami que le Ciel t'a donné : ce ne feroit pas trop de ta vie entière pour mériter fes bienfaits ; ce ne fera jamais affez pour réparer l'offenfe que tu viens de lui faire , & j'efpere que tu n'auras plus befoin d'autre leçon pour contenir ton imagination fougueufe. C'eft fous les aufpices de cet homme refpeâable que tu vas entrer dans le monde ; c'eft à l'appui de fon crédit, c'eft guidé par fon expérience que tu vas tenter de venger le mérite oublié des rigueurs de la fortune. Fais pour lui ce que tu ne ferois pas pour toi , tâche au moins d'honorer fes bontés en ne les

jz La Nouvelle rendant pas inutiles. Vois quelle riante perfpeâive s'offre encore à toi ; vois quel fuccès tu dois efpérer dans une carrière oii tout concourt à favorifer ton zele.

Le Ciel t'a prodigué fes dons ; ton heureux naturel cidtivé par ton goût t'a doué de tous les talens ; à moins de vingtquatre ans tu joins les grâces de ton âge à la maturité qui dédommage phis tard du progrès des arts ;

Frutto fenile in fu 7 giovenil fiore

L'étude n'a point émouffé ta vivacité , ni appefanti ta perfonne : la fade galanterie n'a point rétréci ton efprit, ni hébété ta raifon. L'ardent amour en t'infpirant tous les fentimens fublimes dont il eft le pere , t'a donné cette élévation d'idée &t cette jufteffe de fens (i) qui en font inféparables, A la, douce chaleur , j'ai vu ton ame déployer fes brillantes facultés , comme une fleur s'ouvre aux rayons du foleil : tu as à la fois tout ce qui mene à la fortune & tout ce qui la

(i) Juftefle de fens inféparable de l'amour ? Bonn* Julie , elle ne brilla pas ici dans le vôtre.

 fait méprifer. Il ne te manquoit pour obtenir les honneurs du monde que d'y daigner prétendre , &c j'efpere qu'un objet plus cher à ton cœur te donnera pour eux le zele dont ils ne font pas dignes.

O mon doux ami ! tu vas t'éloigner de moi ?... O mon bien - aimé ! tu vas fuir ta Julie ?... Il le faut ; il faut nous féparer fi nous voulons nous revoir heureux un jour , & l'effet des foins que tu vas prendre eft notre dernier efpoir.

PuifTe une fi chère idée t'animer , te confoler durant cette amere & longue fé*> paration ! puiffe - 1 - elle te donner cette ardeur qui furmonte les obflacles & dompte la fortune ! Hélas ! le monde les affaires feront pour toi des diffractions continuelles , & feront une utile diverfion aux peines de l'abfence. Mais je vais relier abandonnée à moi feule ou livrée aux perfécutions , & tout me forcera de te regretter fans ceffe. Heureufe au moins fi de vaines allarmes n'ag»

gravoient mes tourmens réels , & fi avec mes propres maux je ne fentois encore en moi tous ceux auxquels tu vas t'expofer !

Je frémis en fongeant aux dangers dtf mille efpeces que vont courir ta vie & tes mœurs. Je prends en toi toute la confiance qu'un homme peut infpirer ; mais puifque le fort nous iépare , ah ! mon ami, pourquoi n'es -tu qu'un homme?

Que de confeils te feroient nécefl'aires dans ce monde inconnu où tu vas t'engager ! Ce n'eft pas à moi , jeune , fans expérience , & qui ai moins d'étude &C de réflexion que toi , qu'il appartient de te donner là - deflùs des avis ; c'eft un foin que je laiflé à Milord Edouard. Je me borne à te recommander deux chofes , parce qu'elles tiennent plus au fentiment qu'à l'expérience , &c que fi je connois peu le monde , je crois bien connoître ton cœur ; n'abandonne jamais la vertu , & n'oublie jamais ta Julie.

Je ne te rappellerai point tous ces argumens fubtils que tu m'as toi - même appris à méprifer , qui rempliflent tant de livres & n'ont jamais fait un honnête homme. Ah ! ces triftes raifonneurs 1 quels doux raviflëmens leurs cœurs n'ont jamais fentis ni donnés ! Laifle,mon ami, ees vains moraliftes , & rentre au fond

 de ton ame ; c'eft - là que tu trouveras toujours la fource de ce feu facré qui nous embrafa tant de fois de l'amour des fublimes vertus ; c'eft - là que tu verras ce fimulacre éternel du vrai beau dont la contemplation nous anime d'un faint enthoufiafme , & que nos pallions fouillent fans ceflé fans pouvoir jamais l'effacer (2). Souviens - toi des larmes délicieufes qui couloient de nos yeux , des palpitations qui fuffoquoient nos cœurs agités , des tranfports qui nous éle voient au - deflus de nous - mêmes , au récit de ces vies héroïques qui rendent le vice inexcufable 9 6c font l'honneur de l'humanité. Veux -tu favoir la-

quelle eft vraiment defirable , de la fortune ou de la vertu ? Songe à celle que le cœur préféré quand fon choix eft impartial. Songe ou l'intérêt nous porte en lifant l'hiftoire. T'avifas-tu jamais de defirer les tréfors de Créfus , ni la gloire de Céfar , ni le pouvoir de Néron , ni les

(z) La véritable philofophie des amans eft eelle d* Platon ; durant le charme ils n'en ont jamais d'autre. Un homme ému ne peut quitter ce plrilofophe i WJ îïfteu* froid ne peut le foutfrln

plaifirs d'Héliogabale ? Pourquoi, s'il* étoient heureux , tes defirs ne te mettoient-ils pas à leur place ? C'eft qu'ils ne l'étoient point & tu le fentois bien 5 c'eft qu'ils étoient vils & méprifables , &c qu'un méchant heureux ne fait envie à perfonne. Quels hommes contemploistu donc avec le plus de plailir ? Defquels adorois - tu les exemples ? Auxquels aurois-tu mieux aimé reflembler ?

Charme inconcevable de la beauté qui ne périt point ! c'étoit l'Athénien buvant la ciguë , c'étoit Brutus mourant pour fon pays , c'étoit Régulus au milieu des tourmens , c'étoit Caton déchirant fes entrailles , c'étoient tous ces vertueux infortunés qui te faifoient envie , & tu fentois au fond de ton cœur la félicité réelle que couvroient leurs maux apparens. Ne crois pas que ce fentiment fût particulier à toi feul ; il efl celui de tous les hommes , & fouvent même en dépit d'eux. Ce divin modèle que chacun de nous porte avec lui nous enchante malgré que nous en ayons ; fitôt que la paftion nous permet de le voir , nous lui voulons reffembler , & fi le plus mé-

 chant des hommes pouvoit être un autre que lui- même , il voudroit être un homme de bien.

Pardonne - moi ces tranfports , mon aimable ami ; tu fais qu'ils me viennent de toi , & c'eft à l'amour dont je les tiens à te les rendre. Je ne veux point t'enfeigner ici tes propres maximes , mais t'en faire un moment l'application , pour voir ce qu'elles ont à ton ufage : car voici le tems de pratiquer tes propres leçons , & de montrer comment on exécute ce que tu fais dire. S'il n'eft pas queftion d'être un Caton ni un Régulus , chacun pourtant doit aimer fon pays , être intégré & courageux , tenir fa foi , même aux dépens de fa vie. Les vertus privées font fouvent d'autant plus fublimes qu'elles n'afpirent point à l'approbation d'autrui , mais feulement au bon témoignage de foi - même , & la confcience du jufie lui tient lieu des louanges de l'univers. Tu fentiras donc que la grandeur de l'homme appartient à tous les états , & que nul ne peut être heureux s'il ne jouit de fa propre eftime ; (par fi la véritable jouiflance de l'ame

78 La Nouvelle eft dans la contemplation du beau , comment le méchant peut -il l'aimer dans au* trui fans être forcé de fe haïr lui - même ?

Je ne crains pas que les fens & les plaifirs greffiers te corrompent. Ils font des pièges peu dangereux pour un cœur fenfible , & il lui en faut de plus délicats: mais je crains les maximes & les leçons du monde ; je crains cette force terrible que doit avoir l'exemple univerfel & continuel du vice ; je crains les fophifmeS adroits dont il fe colore : je crains , enfin, que ton cœur même ne t'en impofe , & ne te rende moins difficile fur les moyens d'acquérir une confidération que tu faurois dédaigner fi notre union n'en pouvoit être le fruit.

Je t'avertis , mon ami , de ces dangers »

ta fageflfe fera le refte ; car c'eft beaucoup pour s'en garantir que d'avoir fçu les prévoir. Je n'ajouterai qu'une réflexion qui l'emporte à mon avis fur la faufle raifon du vice , fur les fieres erreurs des infenfés , & qui doit fuffire pour diriger au bien la vie de l'homme fage. C'eft que la fource du bonheur n'eft toute entière

 ni dans l'objet déliré ni dans le cœur qui le poffede , mais dans le rapport de l'un & de l'autre , & que , comme tous les objets de nos defirs ne font pas propres à produire la félicité , tous les états du cœur ne font pas propres à la fentir. Si 4'ame la plus pure ne fuffit pas feule à fon propre bonheur , il efl plus fur encore que toutes les délices de la terre ne fauroient faire celui d'un cœur dépravé, car il y a des deux côtés une préparation néceflaire , un certain concours dont réfulte ce précieux fentiment recherché de tout être fenfible , & toujours ignoré du faux fage qui s'arrête au plaifir du moment , faute de connoître un bonheur durable. Que ferviroit donc d'acquérir un de ces avantages aux dépens de l'autre , de gagner au-dehors pour perdre encore plus au - dedans , & de fe procurer les moyens d'être heureux en perdant l'art de les employer ? Ne vaut -il pas mieux encore , fi l'on ne peut avoir qu'un des deux , facrifier celui que lç fprt peut nous rendre à celui qu'on ne recouvre point quand on l'a perdu ? Qui le doit mieux lavoir que moi , qui n'ai fait qu'empoi^

former les douceurs de ma vie en penfant y mettre le comble ? Lailfe donc dire les méchans qui montrent leur fortune & cachent leur cœur , & fois fur que s'il eft un feul exemple du bonheur fur

la terre , il fe trouve dans un homme de bien. Tu reçus du Ciel cet heureux penchant à tout ce qui eft bon & honnête ; n'écoute que tes propres defirs , ne fuis que tes inclinations naturelles ; fonge furtout à nos premières amours. Tant que ces momens purs & délicieux reviendront à ta mémoire , il n'e(l pas poflible que tu celles d'aimer ce qui te les rendit fi doux , que le charme du beau moral s'efface dans ton ame , ni que tu veuilles jamais obtenir ta Julie par des moyens indignes de toi. Comment jouir d'un bien, dont on auroit perdu le goût ? Non , pour pouvoir polféder ce qu'on aime , il faut garder le même cœur qui l'a aimé.

Me voici à mon fécond point , car comme tu vois je n'ai pas oublié mon métier. Mon, ami, l'on peut fans amour avoir les fentimens fublimes d'une ame forte : mais un amour tel que le nôtre l'anime & la foutient tant qu'il brûle r

fitôt

M é l ô i s e. IÎ.Pàrï» 8 i fitôt qu'il s'éteint elle tombe en langueur* & im cœur ufé n'eft plus propre à rien»

Dis-moi * que ferions - nous fi nous n'aimions plus ? Eh ! ne vaudroit - il pas mieux ceffer d'être que d'exifter fans rien fentir , & poürrois-tu te réfoudre à traîner fur la terre l'infipide vie d'un homme ordinaire , après avoir goûté tous les tranfports qui peuvent ravir une ame humaine ? Tu va/ habiter de grandes villes , où ta figure & ton âge encore plus que ton mérite , tendront mille embûches à ta fidélité. L'infinuante coquetterie affec* tera le langage de la tendreffe , & te plaira fans t'abufer ; tu ne chercheras point l'amour > mais les plaifirs : tu les goûteras féparés de lui & ne les pourras reconnoître. Je ne fais fi tu trouveras ailleurs le cœur de Julie , mais je te défie de jamais retrouver au-

près d'une autre ce que tü fentis auprès d'elle. L'épuifement de ton ame t'annoncera le fort que je t'ai prédit; la trifleffe & l'ennui t'accableront au fein des amufemeiis frivoles» Le fouvenir de nos premières amours te pourfuivra malgré toi» Mon image cent fois plus belle que* je ne fus jamais viendra Nouvt Hèloïfe. Tom. Il» F

tout-à-coup te furprendre. A Pinftant le voile du dégoût couvrira tous tes plaifirs , 6c mille regrets amers naîtront dans ton cœur. Mon bien - aimé , mon doux ami ! ah , fi jamais tu m'oublies ....

Hélas ! je ne ferai qu'en mourir ; mais toi tu vivras vil 6c malheureux y 6c je mourrai trop vengée.

Ne l'oublie donc jamais cette Julie qui fut à toi-, 6c dont* le cœur ne fera point à d'autres. Je ne puis rien te dire de plus dans la dépendance ch le Ciel m'a placée : Mais après t'avoir recommandé la fidélité , il efl jufie de te laiffer de la mienne le fcul gage qui foit en mon pouvoir. J'ai confulté , non mes devoirs , mon efprit égaré ne les connoit plus y mais mon cœur , derniere réglé de qui n'en fauroit plus fuivre ; 6c voici le réfultat de fes infpirations. Je ne t'çpouferai jamais fans le confentement de mon pere ; mais je n'en épouferai jamais un autre fans ton confentement. Je t'en donne ma parole , elle me fera facrée quoiqu'il arrive , 6c il n'y a point de force humaine qui puifTe m'y faire manquer. Sois donc fans inquiétude fur ce que je puis ,

 devenir en ton abfence. Va , mon aimable ami , chercher fous les aufpices du tendre amour un fort digne- de le couronner.

Ma defiinée eft dans tes mains autant qu'il a dépendu de înoi de l'y mettre , &C ja-* mais elle ne changera que de ton aveu.

LETTRE XIL

o jz:

Scorrer fento per tutte le vene ,

- Alma grande parlando con te ! (æ)

Julie , laiffe - moi refpiren Tu fais bouillonner mon fang : tu me fais treffaillir * tu me fais palpiter . 1 Ta lettre brûle comme ton cœur du fainf amour de la vertu i & tu portes au fond du mien fon ardeur célefle. Mais pourquoi tant d'exhortations où il ne faloit que' des ordres ? Crois que fi je m'oublie au

(n) O dô quelle flamme d'honneur & de gloire je fens embrafer tout mon fang, arae grande , en parlant aveo

84 La Nouvelle point d'avoir beloin de raifons pour biea faire, au moins ce n'elt pas de ta part, ta feule volonté me fuffit. Ignores - tu que je ferai toujours ce qu'il te plaira , & que je ferois le mal meme avant de pouvoir te défobéir. Oui , j'aurois brûlé le Capitole fi tu me l'avois commandé , parce que je t'aime plus que toutes choies; mais fais -tu bien pourquoi je t'aime ainfi ? Ah ! fille incomparable I c'efi: parce que tu ne peux rien vouloir que d'honnête , & que l'amour de la vertu rend plus invincible celui que j'ai pour tes charmes.

Je pars , encouragé par l'engagement que tu viens de prendre & dont tu pouvois t'épargner le détour ; car promettre de n'être à perfonne fans mon confentement , rfelt - ce pas promettre de n'être qu'à moi ? Pour moi , je le dis plus librement , & je t'en

donne aujourd'hui ma foi d'homme de bien qui ne fera point violée : j'ignore dans la carrière oit je vais m'effayer pour te complaire à quel fort la fortune m'appelle ; mais jamais les nœuds de l'amour ni de l'hymen ne m'uniront à d'autres qu'à Julie d'Etange ; je ne vis , je n'exifte que pour elle , &c

Héloïse. IL Part. 85 mourrai libre ou fon époux. Adieu , l'heure prefie & je pars à i'inftant.

» eg=L-„ , : — ■=»

LETTRE XIII

A Julie.

J'Arrivai hier au foir à Paris, & celui qui ne pouvoit vivre féparc de toi par deux rues en eft maintenant à plus de cent lieues. O Julie ! plains -moi , plains ton malheureux afni. Quand mon fang en longs ru i fie aux auroit tracé cette route immenfe , elle m'eut paru moins longue , & je n'aurois pas fenti défaillir mon ame avec plus de langueur. Ah !

fi du moins je connoifiois le moment qui doit nous rejoindre ainfi que l'efpace qui nous fépare , je compenferois l'éloignement des lieux par le progrès du tems , je compterois dans chaque jour ôté de ma vie les pas qui m'auroient rapproché de toi ! Mais cette carrière de douleurs efi: couverte des ténèbres de l'avenir : Le terme qui doit la borner fe dérobe à mes foibles yeux, O doute ! ô fupplice !

Mon cœur inquiet te cherche & ne trouve rien. Le foleil fe leve & ne me rend plus l'efpoir de te voir ; il fe couche & je ne t'ai point vue ; mes jours vuides de plailîr & de joie s'écoulent dans une longue nuit. J'ai beau vouloir ranimer en moi l'efpérance éteinte ; elle ne m'o£ fre qu'une reffoprce incertaine & des con* Cotations fufpe&es. Chère & tendre amie de mon cœur , hclas ! à quels maux faut -il m attendre , s'ils doivent égaler mon bonheur paffé ?

Que cette trifteffe ne t'allarme pas , je t'en conjure , elle eft l'effet paffager de 1a Colitude & des réflexions du voya-j ge. Ne crains point le retour de mes premières foibleffes ; mon cœur eft dans ta main , ma Julie , &: puifque tu le fou-; tiens , il ne fe laiffera plus abattre. Une des confolantes idées qui font le fruit de ta derniere lettre eft que je me trouve à préfent porté par une double force , & quand l'amour auroit anéanti 1a mienne je ne laifferois pas d'y gagner encore ; car le courage qui me vient de toi me foutient beaucoup mieux que je n'aurois pii pie foutenir pioi-même. Je fuis çoji=

 vaincu qu'il n'eft pas bon que l'homme foit fèuL Les âmes humaines veulent être accouplées pour valoir tout leur prix , & la force unie des amis , comme celle des lames d'un aimant artificiel , efl incomparablement plus grande que la fomme de leurs forces particulières. Divine amitié , c'eft - là ton triomphe i Mais qu'eft-ce que la feule amitié auprès de cette union parfaite qui joint à toute l'énergie de l'amitié des liens cent fois plus facrés ? Où font -ils ces hommes groffiers qui ne prennent les tranfports de l'amour que pour une fievre des fens , pour un defir de la nature avilie ? Qu'ils viennent , qu'ils obfervent , qu'ils fentent ce qui fe paffe au fond de mon cœur; qü'ils

voyent un amant malheureux éloigné de ce qu'il aime , incertain de le revoir jamais , fans efpoir de recouvrer fa félicité perdue ; mais pourtant animé de ces feux immortels qu'il prit dans tes yeux & qu'ont nourri tes fentimens fublimes , prêt à braver la fortune , à fouf* frir fes revers , à fe voir même privé de toi , & à faire des vertus que tu lui as infpirées le digne ornement de cette

empreinte adorable qui ne s'effacera jamais dç fon ame, Julie , eh ! qu'auroisje été fans toi ! La froide raifon m'eût éclairé peut -être ; tiede admirateur du bien , je l'aurois du moins aimé dans autrui, Je ferai plus ; je faurai le pratiquer avec zele » & pénétré de tes fages leçons , je ferai dire un jour à ceux qui nous auront connus ; ô quels hommes nous ferions tous , fi le monde étoit plein de Julies & de coeurs qui les fçuffent aimer !

En méditant en route fur ta derniere lettre , j'ai réfolu de raffembler en un recueil toutes celles que tu m'as écrites , maintenant que je ne puis plus recevoir tes avis de bouche. Quoi qu'il n'y en ait pas une que je ne fçache par cœur , &; bien par cœur , tu peux m'en croire ; j'aime pourtant à les relire fans ceffe ne fut -ce que pour revoir les traits de cette main chérie qui feule peut faire mon bonheur. Mais infenfiblement le papier s'ufe , & avant qu'elles foient déchirées je veux les copier toutes dans un livre blanc que je viens de choifir exprès pour çela. Il eft affçz gros. , mais

je fonge à l'avenir, & j'efpere ne pas mourir affez jeune pour me borner à ce volume. Je defline les foirées à cette occupation charmante , & j'avancerai lentement pour la prolonger. Ce précieux recueil ne me quittera de mes jours ; il fera mon manuel

dans le monde oh je vais entrer ; il fera pour moi le contrepoifon des maximes qu'on y refpire ; il me confolera dans mes maux ; il préviendra ou corrigera mes fautes ; il m'infi truira durant ma jeuneffe , il m'édifiera dans tous les tems , & ce feront à mon avis les premières lettres d'amour dont on aura tiré cet ufage.

Quant à la derniere que j'ai préfentement fous les yeux ; toute belle qu'elle me paroît , j'y trouve pourtant un article à retrancher. Jugement déjà fort étrange ; mais ce qui doit l'être encore plus , c'eft que cet article eft précifément celui qui te regarde , & je te reproche d'avoir même fongé à l'écrire.

Que me parles -tu de fidélité , de confiance ? Autrefois tu connoiflois mieux mon amour & ton pouvoir. Ah ! Julie I infpires - tu des fentimens périflà-

ço La Nouvelle blés , & quand je ne t'aurois rien promis j pourrois - je cefler jamais d'être à toi } Non , non , c'ëft du premier regard de tes yeux , du premier mot de ta bouche , du premier tranl'port de mon cœur que s'alluma dans lui cette flamme éternelle que rien ne peut plus éteindre. Ne t'èuflai - je vue que ce premier inftant , c'en étoit déjà fait , il étoit trop tard t pour pouvoir jamais t'oublier. Et je t'®ublierois maintenant ? Maintenant qu'enivré de mon bonheur pafie , fon feul fouvenir fuffit pour me le rendre encore ?

Maintenant qu'opprefle du poids de tes charmes , je ne refpire qu'en eux ? Maintenant que ma première ame eft difparue , & cpie je fuis animé de celle que tu m'as donnée ? Maintenant , ô Julie !

que je me dépite contre moi , de t'exprimer fi mal tout ce que je fens ? Ah î que toutes les beautés de l'univers tentent de me fé-

duire 1 en eft - il d'autres que la tienne à mes yeux ? Que tout confpire à l'arracher de mon cœur ; qu'on le perce , qu'on le déchire , qu'on brife ce fidele miroir de Julie , fa pure image ne çeffera de briller jufques dans

Héloïse. H. Part. 91 le dernier fragment ; rien n*eft capable de l'y détruire. Non , la fuprême puiffance elle -même ne fauroit aller jufques* là ; elle peut anéantir mon ame , mais non pas faire qu'elle exifte 6ç ceffe de t'adorer.

Milord Edouard s'efl: chargé de te rendre compte à fon paflàge de ce qui me regarde 6c de fes projets en ma faveur :

mais* je crains qu'il ne s'acquitte mal de cette promeffe par rapport à fes arrangemens préfens. Apprends qu'il ofe abufer du droit que .lui donnent fur moi fes bienfaits , pour les étendre au-delà même de la bienféance. Je me vois , par une penfion qu'il n'a pas tenu à lui de rendre irrévocable, en état de faire une figure fort au-deffus de ma naiffance , & c'eft peut - çtre ce que je ferai forcé de faire à Londres pour fuivre fes vues.

Pour ici oit nulle affaire ne m'attache , je continuerai de vivre à ma maniéré , 6c ne ferai point tenté d'employer en vaines dépenfes l'excédent de mon entretien. Tu me l'as appris , ' Julie , les premiers befoins ou du moins les plus ^enfibles font çeu* d'un cœur bienfai-

çi La Nouvelle Lant , & tant que quelqu'un manque dtfc néceflaire , quel honnête homme a du fuperflu ?

h, , ,üa »

LETTRE XIV

(i) J'Entre avec une fecrete horreur dans ce vafte défert du monde. Ce cahos ne m'offre qu'une folitude affreufe , où régné un morne filence. Mon ame à la preffe cherche à s'y répandre ,

(i) Sans prévenir le jugement du Leéteur & celui de Julie fur ces relations , je crois pouvoir dire que li j'avois à les faire & que je ne les fiffe pas meilleures , j« les ferois du moins fort différentes. J'ai été phifieurs fois fur le point de les ôter & d'en fubftitufr de ma façon ; enfin je les laiffe , & je me vante de ce courage. Je m« dis qu'un jeune homme de vingt -quatre ans entrant dans 'le monde ne doit pas le voir comme un homme de cinquante à qui l'expérience n'a que trop appris à le connoitre. Je me dis encore que fans y avoir fait un fort grand rôle , je ne fuis pourtant plus dans le cas d'en pouvoir parler avec impartialité. Laiffons donc ces lettres comme elles font ; que les lieux communs uKs restent, que les obfervations triviales relient; c'elt un petit mal que tout cela. Mais , il importe à l'ami de la vérité que jufqu'à la fin de fa vie fes pallions ne fouillent point fes écrits.

Héloïse. II. Part. 9$ & fe trouve par -tout refferrée. Je ne fuis jamais moins feul que quand je fuis feul , difoit un ancien ; moi , je ne fuis feul que dans la foule , où je ne puis être ni à toi ni aux autres. Mon cœur voudroit parler , il fent qu'il n'eft point écouté : il voudroit répondre ; on ne lui dit rien qui puiffe aller jufqu'à lui.

Je n'entends point la langue du pays , & perfonne n'entend ici la mienne.

Ce n'eft pas qu'on ne me fàffe beaucoup d'accueil , d'amitiés , de prévenance , &L que mille foins officieux n'y femblent voler

au- devant de moi. Mais c'eft précifément de quoi je me plains. Le moyen d'être auffi-tôt l'ami de quelqu'un qu'on n'a jamais vu ? L'honnête intérêt de l'humanité , l'épanchement fimple &C touchant d'une ame franche , ont un langage bien différent des fauffes démonftrations de la politeffe , & des dehors trompeurs que l'ufage du monde exige.

J'ai grand peur que celui qui dès la première vue me traite comme un ami de vingt ans , ne me traitât au bout de vingt ans comme un inconnu fi j'avois quelque important fervice à lui demander j

94 La Nouvelle & quand je vois des hommes fi diffipés prendre un intérêt fi tendre à tant de gens , je préfumerois volontiers qu'ils n'en prennent à perfonne.

Il y a pourtant de la réalité à tout cela ; car le François eft naturellement bon , ouvert , hofpitalier , bienfaifant ; mais il y a aufli mille maniérés de parler qu'il ne faut pas prendre à la lettre , mille offres apparentes , qui ne font faites que pour être refufces , mille efpeces de pièges que la politeffe tend à la bonne foi ruftique. Je n'entendis jamais tant dire :

comptez fur moi dans l'occafion ; difpofez de mon crédit, de ma bourfe , de ma maifon , de mon équipage. Si tout cela étoit fincere & pris au mot , il n'y auroit pas de peuple moins attaché à la propriété , la communauté des biens feroit ici prefque établie , le plus riche offrant fans ccffe , & le plus pauvre acceptant toujours , tout fe mettroit naturellement de niveau , & Sparte même eût eu des partages moins égaux qu'ils ne feroient à Paris. Au lieu de cela , c'eft peut-être la ville du monde où les fortunes font les plus inégales , & où régnent

Héloïse. II. Part. 95 à la fois la plus fomptueufe opulence & la plus déplorable mifere. Il n'en faut pas davantage pour comprendre ce que fignifient cette apparente commifération qui femble toujours aller au-devant des befoins d'autrui , & cette facile tendreffe de cœur qui contrarie en un moment des amitiés éternelles.

Au lieu de tous ces fentimens fufpe&s & de cette confiance trompeufe , veux-je chercher des lumiere% & de l'infirû&ion } C'en efl ici l'aimable fource , & l'on efl d'abord enchanté du favoir & de la raifon qu'on trouve dans les entretiens , non feulement des Savans & des gens de Lettres , mais des hommes de tous les états & même des femmes : le ton de la converfation y efl coulant & naturel ; il n'efl ni pefant ni frivole ; il efl favant fans pédanterie , gai fans tumulte , poli fans affectation , galant fans fadeur , badin fans équivoques. Ce ne font ni des differtations ni des épigrammes ; on y railonne fans argumenter ; on y plaifante fans jeux de mots ; on y affocie avec art l'efprit & la raifon , les maximes & les faillies v la fatyre aiguë , l'adroite flatterie & la

morale auftere. On y parle de tout poitt que chacun ait quelque cliofe à dire ; on n'approfondit point les queftions de peur d'ennuyer , on les propofe comme en paffant , on les traite avec rapidité , la précifion mene à l'élégance ; chacun dit fon avis & •l'appuyè en peu de mots ; nul n'attaque avec chaleur celui d'autrui, nul ne défend opiniâtrement le lien ; on difcute pour s'éclairer , on s'arrête avant la difpute , chacun s'inftruit , chacun * s'amufe , tous s'en vont contens , le fage même peut rapporter de ces entretiens des fujets dignes d'être médités en filence.

Mais au fond que penfes-tu qu'on apprenne dans ces converfations fi charmantes ? A juger fainement des chofes > du monde ? à bien ufer de la fociété ? à connoître au moins les gens avec qui l'on vit ? Rien de tout cela , ma Julie* v . I

On y apprend à plaider avec art la caufe du menfonge , à ébranler à force de philofophie tous les principes de la vertu , à colorer de fophifmes fubtils fes pallions &: fes préjugés , & à donner à l'erreur un certain tour à la mode félon les maximes

MitoisE.lt. Part. 97 kî me s du jour. Il n'eft point néceffaire de connoître le cara&ere des gens , mais feulement leurs intérêts , pour deviner à peu près ce qu'ils diront de chaque chofe.

Quand un homme parle , c'eft pour ainlt dire , fon habit & non pas lui qui a un fentiment , & il en changera fans façon tout aufli fouvent que d'état. Donnezlui tour -à -tour une longue perruque, un habit d'ordonnance & une croix pectorale > vous l'entendrez fucceffiVement prêcher avec le même zele les loix , le defpotifme , & l'inquifition. Il y a une raifon commune pour la robe, une autre pour la finance , une autre pour l'épée.

Chacune prouve très -bien que les deux autres font mauvaifes , conféquence facile à tirer pour les trois (1). Ainfi nul

(I) On doit pafler ee raifonnement à un Suide qui voit foti pays fort bien gouverné , fans qu'aucune des (rois profeflions y foit établie. Quoi ! l'Etat peut-il futv lifter fane défenlèurs ? non , il faut des défenlèurs à l'Etat ; mais tous les Citoyens doivent être fotdats par devoir , aucun par métier. Les mêmes hommes chez les Romains & chez les Grecs étoient Officiers au Camp , Magiftrats à la ville , & Jamais ces deux fondions ne furent mieux rem-

plies que quand on ne counoiiToit pas ces bizarres préjugés d'Etat qui les fcpareut & les dés 11 honorent.

98 LA NOVVELtK ne dit jamais ce qu'il penfe , mais ce qu il lui convient de faire penfer a autrui , & le zele apparent de la vérité n'eft jamais en eux que le mafque de 1 interet.

Vous croiriez que les gens ifolés qui vivent dans l'independance ont au moins un efprit à eux ; point du tout ; autres machines qui ne penfent point , & qu'on fait penfer par refforts. On n'a qu'à s'informer de leurs fociétés , de leurs coteries , de leurs amis , des femmes qu'ils voyent , des auteurs qu ils çonnoiflent .

là - defliis on peut d'avance établir leur fentiment futur fur un livre prêt à paroître & qu'ils n'ont point lu , fur une piece prête à jouer & qu'ils n'ont point vue , fur tel ou tel auteur qu'ils ne connoiffent point , fur tel ou tel fyftême dont ils n'ont aucune idée. Et comme la pendule ne fe monte ordinairement que pour vingt-quatre heures , tous ces genslà s'en vont chaque foir apprendre dans leurs fociétés ce qu'ils penferont le lendemain.

Il y a ainfi un petit nombre d hommes & de femmes qui penfent pour tous les autres , & pour lefquels tous les autres

parlent & agiflent , & comme chacuri fonge à fon intérêt , perfonne au bien commun , & que les intérêts particuliers font toujours oppofés entr'eux , c'eft un choc perpétuel de brigues & de cabales ^ un flux & reflux de préjugés , d'opinions contraires , où les plus échauffés , animés par les autres , ne favent prefque jamais de quoi il eft queftion. Chaque coterie a fes réglés , fes juge-

mens , fes principes qui ne font point admis ailleurs. L'honnête homme d'une maifon eft un fripon dans la maifon voifine. Le bon , le mauvais , le beau , le laid , la vérité , la vertu n'ont qu'une exiftence locale & circonfcrite. Quiconque aime à fe répandre & fréquente plufieurs fociétés doit être plus flexible qu'Alcibiade , changer de principes comme d'affemblées , modifier fon efprit , pour ainfi dire à chaque pas , &C mefurer fes maximes à la toife. Il faut qu'à chaque vifite il quitté en entrant fon ame * s'il en a une ; qu'il en prenne une .autre aux couleurs de la maifon , comme un laquais prend un habit de livrée ; qu'il la pofe de même en fortant & reprenne s'il veut la ftenne jufqu'à nouvel échange*

100 La Nouvelle Il y a plus ; c'eft que chacun fe met fans cefTe en contradiction avec lui -même , fans qu'on s'avife de le trouver mauvais. On a des principes pour la converfation & d'autres pour la pratique leur oppofition ne fcandalife perfonne y & l'on eft convenu qu'ils ne fe reffembleroient point entr'eux. On n'exige pas meme d'un auteur , fur - tout d'un moralise , qu'il parle comme fes livres , ni qu'il agiffe comme il parle. Ses écrits P lès difeours , fa conduite font trois choies toutes différentes , qu'il n'eft point obligé de concilier. En un mot , tout effc abfurde & rien ne choque , parce qu'ofr y eft accoutumé , & il y a même à cette inconféquence une forte de bon air dont bien des gens fe font honneur. En effet »

quoique tous prêchent avec zele les maximes de leur profeiîion , tous fe piquent d'avoir le ton d'une autre. Le Robin prend l'air cavalier; le Financier fait le feigneur; l'Evêque a le propos galant ; l'homme de Cour parle de philofophie ; l'homme d'Etat de bel -

efprit ; il n*y a pas jufqu'au fimple artifan qui ne pouvant prendre un autre ton que le fien , fe met en noir les

Héloïse. ÏÏ.Part. ioi dimanches , pour avoir l'air d'un homme de Palais. Les militaires feuîs , dédaignant tous les autres états , gardent fans façon le ton du leur & font infupportables de bonne foi. Ce n'eft pas que M. de Murait n'eut raifon quand il donnoit la préférence à leur fociété ; mais ce qui étoit vrai de fon tems ne l'eû plus aujourd'hui. Le progrès de la littérature a changé en mieux le ton général ; les militaires feuls n'en ont point voulu changer , & le leur , qui étoit le meilleur auparavant , eft enfin devenu le pire (i).

Ainfi les hommes à qui Ton parle ne font point ceux avec qui l'on converfe ; leurs fentimens ne partent point de leur cœur , leurs lumières ne font point dans leur efprit , leurs difcours ne repréfentent point leurs penfées , on n'apperçoit d'eux que leur figure , & l'on eft dans

{ 2) Ce jugement , vrai ou faux , ne peut s'entendre que des fubalternes, & de ceux qui ne vivent pas à Paris : car tout ce qu'il y a d'illuftre dans le Royaume eft au fervice , & la Cour même eft toute militaire. Mais il y a une grande différence , pour les maniérés que l'on contraâe , entre faire campagne en teins de guerre , k paflèr fa vie daps des garnirons.

joi LA Nouvelle

*ine affemblée à peu près comme devant un tableau mouvant , où le fpefrateur paifible eft le feul être mû par lui-même.

Telle eft l'idée que je me fuis formée de la grande fociété fur celle que j'ai vue à Paris. Cette idée eft peut-être plus relative à

ma fituation particulière qu'au véritable état des chofes , & fe réformera fans doute fur de nouvelles lumières.

D'ailleurs je ne fréquente que les fociétés où les amis de Milord Edouard m'ont introduit , & je fuis convaincu qu'il faut defcendre dans d'autres états pour connoître les véritables mœurs d'un pays , par celles des riches font prefqtie partout les mêmes. Je tâcherai de m'éclaircir mieux dans la fuite. En attendant f juge fx j'ai raifon d'appeller cette foule un défert , & de m'effrayer d'une folitude où je ne trouve qu'une vaine apparence de fentimens & de vérité qui change à chaque inflant & fe détruit elle - même , où je n'apperçois que larves & fantômes qui frappent l'œil un moment , & difparoiffent aufli - tôt qu'on les veut faifir } Jufques ici j'ai vu beaucoup de mafques; quand verrai-je des vifages d'hommes }

LETTRE XV

de Julie.

O U I , mon ami , nous ferons unis malgré notre éloignement ; nous ferons heureux en dépit du fort. C'eft l'union des cœurs qui fait leur véritable félicité ; leur attraftion ne connoit point la loi des dirtances , & les nôtres fe toucheroient aux deux bouts du monde. Je trouve , comme toi, que les amans ont mille moyens d'adoucir le fentiment de l'abfence , & de fe rapprocher en un moment.

Quelquefois même on fe voit plus fouvent encore que quand on fe voyoit tous les jours ; car fxtôt qu'un des deux eft feul , à l'inftant tous deux font enfemble.

Si tu goûtes ce plaifir tous les foirs , je le goûte cent fois le jour ; je vis plus folitaire ; je fuis environnée de tes vertiges , & je ne faurois fixer les yeux fur les objets qui m'entourent , fans te voir tout autour de moi.

Qui canto dolcenunu , t qui s'ajpfe :

Qui Jl rivolfc , t qui ritinne il pajfo ; Qui co' begli occhi mi trafifc il con :

Qui dijfc una parola , e qui forrifc. (a)

Mais toi , fais -tu t'arrêter à ces fitua* tions paifibles ? fais -tu goûter un amour tranquille & tendre qui parle au cœur fans émouvoir les fens , & tes regrets font- ils aujourd'hui plus fages que tes defirs l'étoient autrefois ? Le ton de ta première lettre me fait trembler- Je re* doute çes emportemens trompeurs , d'autant plus dangereux que l'imaginatioit qui les excite n'a point de bornes , & je crains que tu n'outrages ta Julie à force de l'aimer. Ab ! tu ne fens pas , non , ton cœur peu délicat ne fent pas com«* bien l'amour s'ofiènfe d'un vain homma* ge ; tu ne fonges ni que ta vie eft à moi , ni qu'on court fouvent à la mort en croyant fervir la nature. Homme fen*

fit) C'eft ici q»'il chanta d'un ton fi doux, voilà le fiége où il s'afBt, ici il marchoit & là il s'arrêta, ici d'un regard tendre il me perça le cceur , ici il me dit un B|Ot & là je lp vis fourirç. PcUttr-c.

H fe l o i s e. IL Part. 105 fuel , ne fauras - tu jamais aimer ? Rappe lie-toi, rappelle-toi ce fentiment fi calme & fi doux que tu connus une fois & que tu décrivis d'un ton fi touchant & fi tendre. S'il eft le plus délicieux qu'ait jamais fâvoure l'amour heureux , il eft le feul permis aux amans féparés , & quand on l'a pu goûte r un moment , on n'en doit plus regretter d'autre. Je me fouviens des réflexions que nous faifions en lifiint ton Plutarque , fur un goût dépravé qui outrage la nature. Quand ces triftes plaifirs n'aur oient que de n'ctre pas partagés , c'en feroit afièz , difions* nous , pour les rendre infipides & méprifables, Appliquons la même idée aux erreurs d'une imagination trop aéfive , elle ne leur conviendra pas moins. Malheureux ! de quoi jouis- tu quand tu es feul à jouir ?

Ces voluptés folitaires font des voluptés fnortes. O amour 1 les tiennes font vives , c'eft l'union des âmes qui les ani-»

me , & le plaifir qu'on donne à ce qu'on aime fait valoir celui qu'il nous rend.

Dis- moi, je te prie, mon cher ami, en quelle langue ou plutôt en quel jargon eft la relation de ta derniere lettre ?

Ne feroit-ce point là par hazard du belefprit ? Si tu as deflein de t'en fervir fouvent avec moi , tu devrois bien m'en envoyer le dictionnaire. Qu'eft - ce , je te prie , que le fentiment de l'habit d'un homme ? Qu'une ame qu'on prend comme un habit de livrée ? Que des maximes qu'il faut mefurer à la toife ? Que veux - tu qu'une pauvre Suifleffe entende à ces fublimes figures ? Au lieu de prendre comme les autres des âmes aux couleurs des maifons , ne voudrois-tu point déjà donner à ton efprit la teinte de celui

du pays ? Prends garde , mon bon ami , j'ai peur qu'elle n'aille pas bien fur ce fond -là. A ton avis les trajlati du Cavalier Marin dont tu t'es fi fouvent moqué , approcherent-ils jamais de ces métaphores , & fi l'on peut faire opiner l'habit d'un homme dans une lettre , pourquoi' ne feroit-on pas fuer le feu (2) dans un fonnet ?

Obferver en trois femaines toutes les fociétés d'une grande ville ; affigner le

(2) SudiUi , o fochi , a preparar metalli.

Vers d'un fonnet du Cavalier Marin.

cara&ere des propos qu'on y tient , y diftinguer exattement le vrai du faux , le réel de l'apparent , & ce qu'on y dit de ce qu'on y penfe ; voilà ce qu'on accule les François de faire quelquefois chez les autres peuples , mais ce qu'un étranger ne doit point faire chez eux ; car ils valent bien la peine d'être étudiés pofément. Je n'approuve pas non plus qu'on dife du mal du pays où l'on vit & où l'on eft bien traité : j'aimerois mieux qu'on fe laiflat tromper par les apparences , que de moralifer aux dépens de fes hôtes. Enfin je tiens pour fufpeft tout obfervateur qui fe pique d'efprit : je crains toujours que fans y fonger il ne facrifie la vérité des chofes à l'éclat des penfées & ne fafle jouer fa phrafe aux dépens de la juftice.

Tu ne l'ignores pas , mon ami , l'efprit , dit notre Murait , eft la manie des François ; je te trouve du penchant à la même manie , avec cette différence qu'elle a chez eux de la grâce , & que de tous les peuples du monde c'eft à nous qu'elle fied le moins. Il y a de la recherche & du jeu dans plufieurs de tes

roS Là Nouvelle lettres. Je ne parle point de ce tour vif & de ces expreflions animées qu'infpire la force du fentiment ; je parle de cette gentilleffe de ftyle qui n'étant point naturelle ne vient d'elle-même à perfonne , & marque la prétention de celui qui s'en fert. Eh Dieu ! des prétentions avec ce qu'on aime , n'eft-ce pas plutôt dans l'objet aimé qu'on les doit placer , & n'eft-on pas glorieux foi -même de tout le mérite qu'il a de plus que nous? Non , fi l'on anime. les converfations indifférentes de quelques faillies qui paffent comme des traits , ce n'eft point entre deux amans que ce langage eft de faifon , & le jargon fleuri de la galanterie eft beaucoup plus éloigné du fentiment que le ton le plus Ample qu'on puifle prendre.

J'en appelle à toi -même. L'efprit eutil jamais le tems de fe montrer dans nos tête-à-têtes , & fi le charme d'un entretien paflionné l'écarte & l'empêche dé paroître , comment des lettres que l'ablence remplit toujours d'un peu d'amertume & oh le cœur parle avec plus d'attendriflement le pourroient- elles fiippor-?

ter ? Quoique toute grande paflion foit

 férieufe & que I'exceflive joie elle -même arrache des pleurs plutôt que des ris je ne veux pas pour cela que l'amour foit toujours trifte ; mais je veux que fa gaieté foit fimple , fans ornement , fans art , nue comme lui ; en un mot , qu'elle brille de fes propres grâces & non de la parure du beïefprit.

L'Inféparable , dans la chambre de laquelle je t'écris cette lettre , prétend que j'étois en la commençant dans cet état d'enjouement que l'amour infpire ou toléré ; mais je ne fais ce qu'il eft devenu.

A mefure que j'avançois , une certaine langueur s'emparoit de mon ame , & me laiffoit à peine la force de t'écrire les injures que la mauvaife a voulu t'adrefler :

car il eft bon de t'avertir que la critique de ta critique eft bien plus de fa façon que de la mienne ; elle m'en a difté furtout le premier article en riant comme une folle , & fans me permettre d'y rien changer. Elle dit que c'eft pour t'apprendre à manquer de refpeft au Marini qu'elle protège & que tu plaifantes.

Mais fais -tu bien ce qui nous met toutes deux de fi bonne humeur ? G'eft fon

Ho La Nouvellè prochain mariage. Le contrat fut paffé hier au foir , &: le jour eft pris de lundi en huit. Si jamais amour fut gai , c'eft apurement le fien ; on ne vit de la vie une fille fi bouffonnement amoureufe. Ce bon M. d'Orbe , à qui de fon côté la tête en tourne , eft enchanté d'un accueil fi folâtre. Moins difficile que tu n'étois autrefois , il fe prête avec plaifir à la plaifanterie , & prend pour un chef-d'œuvre de l'amour l'art d'égayer fa maîtreffe.

Pour elle , on a beau la prêcher , lui repréfenter la bienfcance , lui dire que fi près du terme elle doit prendre un maintien plus férieux, plus grave, & faire un peu mieux les honneurs de l'état qu'elle eft prête à quitter ; elle traite tout cela de Cottes fimagrées , elle foutient en face à M. d'Orbe que le jour de la cérémonie elle fera de la meilleure humeur du monde , & qu'on ne fauroit aller trop gaiement à la noce. Mais la petite diffimulce ne dit pas tout ; je lui ai trouvé ce matin les yeux rouges ; & je parie bien que les pleurs de la nuit payent les ris de la journée. Elle va former de nou^ .velles chaînes qui relâcheront les doux

H i l o i s *. II.Part. iii liens de l'amitié ; elle va commencer Une maniéré de vivre différente de celle qui lui fut chère ; elle étoit contente & tranquille , elle va courir les hazards auxquels le meilleur mariage expofe , & quoi qu'elle en dife, comme une eau pure & calme commence à fe troubler aux approches de l'orage , fon cœur timide & chafte ne voit point fans quelque allarme le prochain changement de fon fort.

O mon ami , qu'ils font heureux ! Ils s'aiment ; ils vont s'épou-fer ; ils jouiront de leur amour fans obflacles , fans craintes , fans remords ! Adieu , adieu , je n'en puis dire davantage.

P. S.'Nous n'avons vu Milord Edouard qu'un moment , tant il étoit prefle de continuer fa route. Le cœur plein de ce que nous lui devons , je vouiois lui montrer mes fentimens & les tiens ; mais j'en ai eu une efpece de honte. En vérité , c'eft faire injure à un homme comme lui de le remercier de rien.

iiz La Nouvelle

^ gfrg . ar -

LETTRE XVI

A Julie.

U E les paffions impétueufes rendent les hommes enfans î Qu'un amour forcené fe nourrit aifément de chimères , & qu'il eft aifé de donner le change à des defirs extrêmes par les plus fri-voles objets ! J'ai reçu ta lettre avec les mêmes tranfports que m'auroit eau {es ta préfence , & dans l'emportement de ma joie

un vain papier me tenoit lieu de toi. Un des plus grands maux de l'abfence , & le feul auquel la raifon ne peut rien, c'efl: l'inquiétude fur l'état aétuel de ce qu'on aime. Sa fanté , fa vie , fon repos , fon amour , tout échappe à qui craint de tout perdre ; on n'eft pas plus fur du préfent que de l'avenir, & tous les accidens pofiibles fe réalifent far.s ceffe dans l'efprit d'un amant qui les redoute. Enfin je refpire , je vis , tu te portes bien , tu m'aimes , ou plutôt il y a dix jours que tout cela étoit vrai -, mais qui me répondra

d'aujour-

HÉ l o i s e. II. Part. ïî$ 'd'aujourd'hui ? O abfence ! ô tourment !

ô bizarre & funefte état , oit l'on ne peut jouir que du moment paffé , & oit le préfent n'eff point encore !

Quand tu ne m'aurois pas parlé de l'ïn»

féparable , j'aurois reconnu fa malice dans la critique de ma relation , & fa rancune dans l'apologie du Marini ; mais s'il m'é~ toit permis de faire la mienne , je ne refi* terois pas fans répliqué.

. Premièrement , ma coufirte ; (car c'eft à elle qu'il faut répondre ,) quant au ftyle , j'ai pris celui de la chofe ; j'ai tâché de vous donner à la fois l'idée & l'exemple du ton des converfations à la mode , & fuivant un ancien précepte , je vous ai écrit à peu près comme on parle en certaines fociétés. D'ailleurs , ce n'eft pas l'ufage des figures , mais leur choix que je blâme dans le Cavalier Marin.

Pour peu qu'on ait de chaleur dans l'efi* prit , on a befoin de métaphores & d'expreflions figurées pour fe faire entendre.

Vos lettres mêmes en font pleines fans que vous y fongiez , & je foutiens qu'il n'y a qu'un géomètre & un fot qui piaffent parler fans figures. En effet , un mê- Nouv. Hèloïfe . Tom. II. H

me jugement n'eft - il pas fufceptible de cent degrés de force ? Et comment déterminer celui de ces degrés qu'il doit avoir , finon par le tour qu'on lui donne?

Mes propres phrafes me font rire , je l'avoue, & je les trouve abfurdes , grâces au foin que vous avez pris de les ifoler; mais laiflez-les oii je les ai mifes , vous les trouverez claires & même énergiques.

Si ces yeux éveillés , que vous favez û bien faire parler, étoient féparés l'un de l'autre , & de votre vifage ; coufine , que penfez-vous qu'ils diroient avec tout leur feu ? Ma foi , rien du tout ; pas même à M. d'Orbe.

La première chofe qui fe préfente à obferver dans un pays où l'on arrive , n'eft-ce pas le ton général de la fociété?

Hé bien , c'eft aufli la première obfervation que j'ai faite dans celui-ci , & je vous ai parlé de ce qu'on dit à Paris & non pas de ce qu'on y fait. Si j'ai remarqué du contrafte entre les difcours , les fentimens , & les aftions des honnêtes gens , c'eft que ce contrafte faute aux yeux au premier inftant. Quand je vois les mêmes hommes changer de maximes

félon les coteries , moliniftes dans l'une, janféniftes dans l'autre , vils courtifans chez itn Miniftre , frondeurs mutins chez

un mécontent ; quand je vois un homme doré décrier le luxe , un financier les impôts , un prélat le déréglement ; quand j'entends une femme de la Cour parler de modeftie , un grand Seigneur de vertu , un auteur de fimplicité , un abbé de religion , & que ces abfurdités ne choquent perfonne , ne dois-je pas conclure à l'inftant qu'on ne fe foucie pas plus ici d'entendre la vérité que de la dire , & que loin de vouloir perfuader les autres quand on leur parle , on ne cherche pas même à leur faire penfer qu'on croit ce que l'on leur dit ?

Mais c'eft afTez plaifanter avec la coufine. Je laifle un ton qui nous eft étranger à tous trois, & j'efpère que tu ne me verras pas plus prendre le goût de la fatyre que celui du bel-efprit. C'eft à toi , Julie , qu'il faut à préfent répondre ; car je fais diftinguer la critique badine des reproches férieux.

Je ne conçois pas comment vous avez pu prendre toutes deux le change fur mon

1 1 6 La Nouvelle objet. Ce ne font point les François que je me fuis propofé d'obferver : car fi le cara&ere des nations ne peut fe déterminer que par leurs différences , comment moi qui n'en connois encore aucune autre , entreprendrois- je de peindre celleci ? Je ne ferois pas , non plus , fi maladroit que de choifir la capitale pour le lieu de mes obfervations. Je n'ignore pas que les capitales different moins entre elles que les peuples , & que les caractères nationaux s'y effacent & confondent en grande partie , tant à caufe de l'influence commune des Cours qui fe rcffemblent toutes, que par l'effet commun d'une fociété nombreufe & refferrée, qui eft le même à peu près fur tous les hommes , & l'emporte à la fin fur le caractère originel.

Si je voulois étudier un peuple , c'efi:

dans les provinces reculées où les habitans ont encore leurs inclinations naturelles que j'irois les obferver. Je parcourrais lentement & avec foin plufieurs de ces provinces , les plus éloignées les unes des autres ; toutes les différences que j'obferverois entre elles me donne-

Héloïse. II. Part. 117 roient le génie particulier de chacune*; tout ce qu'elles auroient de commun , & que n'auroient pas les autres peuples , formeroit le génie national , & ce qui fe trouveroit par - tout , appartiendroit en général à l'homme. Mais je n'ai ni ce vafte projet , ni l'expérience néceffaire pour le fuivre. Mon objet eft de connoître l'homme , & ma méthode de l'étudier dans fes diverfes relations. Je ne l'ai vu jufqu'ici qu'en petites fociétés , épars & presque ifolé fur la terre. Je vais maintenant le confidérer entaffé par multitudes dans les mêmes lieux , & je commencerai à juger par -là des vrais effets de la fociété ; car s'il eft confiant qu'elle rende les hommes meilleurs , plus elle eft nombreufe & rapprochée , mieux ils doivent valoir ; & les moeurs , par exemple , feront beaucoup plus pures à Paris que dans le Valais ; que fi l'on trouvoit le contraire , il faudroit tirer une conféquence oppofée.

Cette méthode pourroit, j'en conviens, me mener encore à la connoiffance des peuples , mais par une voie fi longue & fi détournée que je ne ferois peut-être de

ïi8 La Nouvelle' u*a vie en état de prononcer fur aucun d'eux. U faut que je commence par tout obferver dans le premier où je me trouve ; que j'afligne enfuite les différences , à mefure que je parcourrai les autres pays ; que je compare la France à chacun

d’eux , comme on décrit l’olivier fur un faule ou le palmier fur ufi fapin , & que j’attende à juger du premier peuple obfervc que j’aie obfervé tous les autres.

Veuille donc , ma charmante prêcheufe , diftinguer ici l’obfervation philofophique de la fatyre nationale. Ce 'ne font point les Parifiens que j’étudie, mais les ha* bitans d’une grande ville, & je ne fais fi ce que j’en vois ne convient pas à Rome & à Londres tout aufii bien qu’à Paris. Les réglés de la morale ne dépendent point des ulàges des peuples ; ainfi malgré les préjugés dominans , je fens fort bien ce qui eft mal en foi ; mais ce mal , j’ignore s’il faut l’attribuer au François ou à l’homme, & s’il eft l’ouvrage de la coutume ou de la nature. Le tableau du vice offenfe en tous lieux un œil impartial , & l’on n’eft pas plus blâmable de le reprendre dans un

 pays, oh il régné, quoiqu’on y foit, que de relever les défauts de l’humanité , quoiqu’on vive avec les hommes. Ne fuis-je pas à préfent moi-même un habitant de Paris ? Peut-être fans le favoir aije déjà contribué pour ma part au défordre que j’y remarque ; peut-être un trop long féjour y corromproit - il ma volonté même; peut-être au bout d’un an ne ferois-je plus qu’un bourgeois, fi pour être digne de toi je ne gardois l’ame d’im homme libre & les mœurs d’un Citoyen. Laiffe - moi donc te peindre fans contrainte des objets auxquels je rougifle de reffembler, & m’animer au pur zele de la vérité par le tableau de la flatterie & du menfonge.

Si j’étois le maître de mes occupations & de mon fort , je faurois , n’en doute pas , choifir d’autres fujets de lettres , & tu n’étois pas mécontente de celles que je t’écrivois de Meillerie & du Valais : mais , chère amie, pour avoir la force de fupporter le

fracas du monde oîi je fuis contraint de vivre , il faut bien au moins que je me confole à te le décrire , & que l'idée de te préparer des relations m'excite à

no La Nouvelle en chercher les fujets. Autrement le docouragement va m'atteindre à chaque pas, & il faudra que j'abandonne tout fi tu ne veux rien voir avec moi. Penfe que pour vivre d'une maniéré fi peu conforme à mon goût je fais un effort qui n'eft pas indigne de fa caufe , & pour juger quels foins me peuvent mener à toi , fouffre que je te parle quelquefois des maximes qu'il faut connoître & des obfiacles qu'il faut furmonter.

Malgré ma lenteur , malgré mes diftra&ions inévitables , mon recueil étoit fini quand ta lettre efl arrivée heureufement pour le prolonger, & j'admire eij le voyant fi court, combien de chofes ton cœur m'a fçu dire en fi peu d'efpace.

Non, je foutiens qu'il n'y a point de leôure aufii délicieufe, même pour qui ne te connoîtroit pas , s'il avoit une ame femblable aux nôtres : mais comment ne te pas connoître en lifant tes lettres ?

Comment prêter un ton fi touchant & des fentimens fi tendres à une autre figure que la tienne ? A chaque phrafe ne voit-on pas le doux regard de tes yeux ?

A chaque mot n'entend -on pas ta voix

Héloïse. II. Part. i*> charmante? Quelle autre que Julie a ja> mais aimé , penfé, parlé, agi , écrit comme elle ? Ne fois donc pas furprife fi tes lettres qui te peignent fi bien font quelquefois fur ton idolâtre amant le même effet que ta préfence. En les relifant je perds la raifon, ma tête s'égare dans un délire continuel , un

feu dévorant me confume , mon fang s'allume & pétillé, une fureur me fait treflaillir. Je crois te voir, te toucher, te preffer contre mon fein...

objet adoré , fille enchantereffe , fource de délice & de volupté, comment en te voyant ne pas voir les houris faites pour les bienheureux ?.. ah ! viens !.. je la fens....elle m'échappe, & je n'embraffe qu'une ombre ... Il eft vrai , chère amie, tu es trop belle & tu fus trop tendre pour mon foible cœur; il ne peut oublier ni ta beauté, ni tes careffes : tes charmes triomphent de l'abfence , iis me pourfuivent par-tout , ils me font crain- • dre la folitude , & c'eft le comble de ma mifere de n'ofer m'occuper toujours de toi.

Ils feront donc unis malgré les obftacles , ou plutôt ils le font au moment

in La Nouvelle que j'écris. Aimables & dignes époux \ Puiffe le Ciel les combler du bonheur que méritent leur fage & paifible amour , l'innocence de leurs mœurs, l'honnêteté de leurs âmes ! Puiffe-t-il leur donner ce , bonheur précieux dont il eft fi avare en«?

vers les cœurs faits pour le goûter ! Qu'ils feront heureux , s'il leur accorde , hélas , tout ce qu'il nous ôte ! mais pourtant ne fens-tu pas quelque forte de confolation dans nos maux ? Ne fens-tu pas que l'excès de notre mifere n'efi: point non plus fans dédommagement , & que s'ils ont des plaifirs dont nous fommes privés , nous en avons aufii qu'ils ne peuvent connoître? Oui, ma douce amie, malgré l'abfence , les privations , les allarmes , malgré le défefpoir même , les puiffans élancemens de deux cœurs l'un vers l'autre ont toujours une volupté fecrete ignorée des âmes tranquilles. C'eft un des miracles de l'amour de nous faire

trouver du plaifir à fouffrir ; & nous rengagerions comme le pire des malheurs un état d'indifférence & d'oubli qui nous ôteroit tout le fentiment de nos peines.

Plaignons donc notre fort, ô Julie i mais

Héloïse. IL Part. 113 n'envions celui de perfonne. Il n'y a point , peut-être , à tout prendre , d'exif»

tence préférable à la nôtre , & comme la Divinité tire tout Ion bonheur d'ellemême, les coeurs qu'échauffe un feu célefte, trouvent dans leurs propres fentimens une forte de jouiffance pure 8z délicieufe , indépendante de la fortune & du refte de l'univers.

— A Jj y. '.. * — — — ~^»

LETTRE XVII

A Julie.

Tj N f i n me voilà tout-à-fait dans le torrent. Mon recueil fini, j'ai commencé de fréquenter les fpe&acles & de fouper en ville. Je paffe ma journée entière dans le monde , je prête mes oreilles & mes yeux à tout ce qui les frappe, ôc n'appercevant rien qui te reffemble, je me recueille au milieu du bruit & con-.

verfe en fecret avec toi. Ce n'eft pas que cette vie bruyante & tumultueufe n'ait auffi quelque forte d'attraits , &: que la prodigieufe diverfité d'objets n'offre de

certains agrémens à de nouveaux débarqués ; mais pour les fentir il faut avoir lé cœur vuide & l'efprit frivole ; l'amour &C la raifon femblent s'unir pour m'en dégoûter : comme tout n'eft qu'une vaine apparence & que tout change à chaque inflant , je n'ai le tems d'être ému de rien, ni celui de rien examiner.

Ainfi je commence à voir les difficultés de l'étude du monëe , & je ne fais pas même quelle place il faut occuper pour le bien connoître. Le philofophe en efl trop loin , l'homme du monde en efl trop près. L'un voit trop pour pouvoir réfléchir, l'autre trop peu pour juger du tableau total. Chaque objet qui frappe le philofophe, il le confidere à part, &C.

n'en pouvant difcerner ni les liaifons ni les rapports avec d'autres objets qui font hors de fa portée, il ne le voit jamais à fa place & n'en fent ni la raifon ni les vrais effets. L'homme du monde voit tout & n'a le tems de penfer à rien. La mobilité des objets ne lui permet que de les appercevoir & non de les obferver; ils s'effacent mutuellement avec rapidité, & il ne lui relie du tout que des impref-

fions confufes qui reflemblent au cahos.

On ne peut pas , non plus , voir & méditer alternativement, parce que le fpectacle exige une continuité d'attention, qui interrompt la réflexion. Un homme qui voudroit divifer fon tems par intervalles entre le monde & la folitude , toujours agité dans fa retraite & toujours étranger dans le monde ne feroit bien nulle part. Il n'y auroit d'autre moyen que de partager fa vie entière en deux grands efpaces ; l'un pour voir, l'autre pour réfléchir : mais cela même eft prefque impoflible ; car la raifon n'eft pas un meuble qu on pofe & qp'on reprenne à fon gre, & quiconque a pu

vivre dix ans fans penfer, ne penfera de fa yiei Je trouve auflî que c'eft une folie de vouloir étudier le monde en Ample fpectateur. Celui qui ne prétend qu'obferver n obferve rien , parce qu'étant inutile dans les affaires & importun dans les pîaifirs , il n'efl: admis mille part. On ne voit agir les autres qu'autant qu'on agit foi-même ; dans l'école du monde comme dans celle de l'amour, il faut commencer par pratiquer ce qu'on veut apprendre.

tt6 La Nouveile Q uel parti prendrai-je donc, moi étran* ger, qui ne puis avoir aucune affaire en ce pays , & que la différence de religion empêcheroit feule d'y pouvoir afpireç à rien ? Je fuis réduit à m'abaiffer pour m'inftruire, & ne pouvant jamais être un homme utile , à tâcher de me rendre un homme amufant. Je m'exerce autant qu'il efl pofiible à devenir poli fans faut fêté , complaifant fans baffeffe , & à prendre fi bien ce qu'il y a de bon dans la fociété que j'y puiffe être fouffert fans en adopter les vices. Tout homme oifif qui veut voir le monde doit au moins en prendre les manières jufqu'à certain point ; car de quel droit exigeroit-on d'être admis parmi des gens à qui l'on n'eft bon à rien , & à qui l'on n'auroit pas l'art de plaire ? Mais aufii quand il a trouvé cet art , on ne lui en demande pas davantage , fur -tout s'il eft étranger* Il peut fe difpenfer de prendre part aux cabales , aux intrigues , aux démêlés ; s'il-fe comporte honnêtement envers cha* cun , s'il ne donne à certaines femmes ni exclufion ni préférence , s'il garde le fecret de chaque fociété où il eft reçu.

 s'il n'étale point les ridicules d'une maifon dans une autre , s'il évite les confidences , s'il fe refufe aux tracafferies , s'il garde par -tout une certaine dignité, il pourra voir paifiblement le monde , conferver Tes moeurs , fa probité , fa franchife même , pourvu qu'elle vienne d'un efprit de liberté

& non d'un efprit de parti. Voilà ce que j'ai tâché de faire par l'avis de quelques gens éclairés que j'ai choifis pour guides parmi les connoiffances que m'a donné Milord Edouard.

J'ai donc commencé d'être admis dans les fociétés moins nombreufes & plus choifies. Je ne m'étois trouvé jufqu'ü préfent qu'à des dîners réglés oh l'on ne voit de femme que la maîtreffe de la maifon , oh tous les défœuvrés de Paris font reçus pour peu qu'on les connoiffe , oh chacun paye comme il peut fon dîner en efprit Ou en flatterie , & dont le ton bruyant & confus ne différé pas beaucoup de celui des tables d'auberges.

Je fuis maintenant initié à des myfteres plus fecrets. J'aflifte à des foupers priés oh la porte eft fermée à tout furvenant , & oh l'on eft fur de ne trouver que des

n8 La Nouvelle gens qui conviennent tous , finon les uns aux autres , au moins à ceux qui les reçoivent. C'eft-là que les femmes s'obfervent moins , & qu'on peut commencer à les étudier ; c'eft - là que régnent plus paifiblement des propos plus fins & plus fatyriques ; c'eft-là qu'au lieu des nouvelles publiques , des fpedacles , des promotions , des morts , des mariages dont on a parlé le matin , on paffe difcretement en revue les anecdotes de Paris , qu'on dévoile tous les événemens fecrets de la chronique fcandaleufe , qu'on rend le bien & le mal également plaifans &c ridicules , & que peignant avec art & félon l'intérêt particulier les caraderes des perfonnages , chaque interlocuteur fans y penfer peint encore beaucoup mieux le iien ; c'eft-là qu'un refte de circonfpedion fait inventer devant les laquais un certain langage entortillé , fous lequel feignant de rendre la fatyre plus obfcure on la rend feulement plus amere ; c'eft-là en un mot, qu'on affile avec foin le poi-

gnard , fous prétexte de faire moins de mal , mais en effet pour l'enfoncer plus avant.

Cependant à confidérer ces propos félon

H i L o i s E. IL Part. 129 lôn nos idées , on auroit tort de les ap:

peller fatyriques ; car ils font bien plus railleurs que mordans , & tombent moins fur le vice que fur le ridicule. En général la fatyre a peu de cours dans les grandes villes 9 où ce qui n'eft que mal eft fi (impie que ce n'eft pas la peine d'en parler. Que refte-t-il à blâmer où la vertu n'eft plus eflimée 1 & de quoi médiroit-on quand on ne trouve plus de mal à rien ? À Paris fur- tout où l'on ne faifit les chofes que par le côté plaifant y: tout ce qui doit allumer la colere 6c l'indignation eft toujours mal reçu s'il n'eft mis en chanfon ou en épigramme. Les - jolies femmes n'aiment point à fe fâcher ; au (Ti ne fe fâchent- elles de rien ; elles aiment à rire ; & comme il n'y a pas le mot pour rire au crime , les fripons font d'honnêtes gens comme tout le monde ; mais malheur à qui prête le flanc au ridicule , fa cauflique empreinte eft ineffaçable ; il ne déchire pas feulement les mœurs , la vertu , il marque jufqu'au vice même ; il fait calomnier les médians. Mais* revenons à nos foupers.

Ce qui m'a le plus frappé dans ces fl> Nom . Héloïft, Tom, II. I

130 La Nouvelle ciétés d'élite , c'eft de voir fix perfonnes choifies exprès pour s'entretenir agréablement enfemble , & parmi lefquelles régnent même le plus fouvent des liaifons fecretes , ne pouvoir relier une heure entre elles fix , fans y faire intervenir la moitié de Paris , comme fi leurs coeurs n'avoient rien à fe dire , & qu'il n'y eût là perfonne qui méritât de les intéreffer.

Te fouvient-il , ma Julie , comment en foupant chez ta coufme ou chez toi , nous favions en dépit de la contrainte & du myftere , faire tomber l'entretien fur des fujets qui euffent du rapport à nous , & comment à chaque réflexion touchante , à chaque allufion fubtile , un regard plu? vif qu'un éclair , un foupir plutôt deviné qu'apperçu , en portoit le doux fentiment d'un cœur à l'autre ?

Si la converfation fe tourne par hazard fur les convives , c'eft communément dans un certain jargon de fociété dont il faut avoir la clef pour l'entendre. A l'aide de ce chiffre , on fe fait réciproquement & félon le goût du tems mille mauvaifes plaifanteries , durant lefquelles le

 plus fbt n'eft pas celui qui brille le moins t tandis qu'un tiers mal inftruit eft réduit à l'ennui & au lilence , ou à rire de ce qu'il n'entend point. Voilà hors le têteà-tête qui m'eft & me fera toujours inconnu , tout ce qu'il y a de tendre & d'affeftueux dans les liaifons de ce pays;

Au milieu de tout cela , qu'un homme de poids avance un propos grave oit agite une queftion férieufe , aulü-tôt l'attention commune fe fixe à ce nouvel objet ; hommes , femmes , vieillards , jeunes gens , tout fe prête à le confidérer par toutes fes faces , & l'on eft étonné du fens & de la raifon qui fortent comme à l'envi de toutes ces têtes folâtres (1); Un point de morale ne feroit pas mieux difcuté dans une fociété de philofophes que dans celle d'une jolie femme de Pa-

fi) Pourvu, toutefois, qu'une plaifanterie imprévue ne vienne pas déranger cette gravité ; car alors chacun renchérit ; tout part à l'inftant , & il n'y a plus moyeit de reprendre le ton férieux. Je

me rappelle un certaine paquet de gimblettes qui troubla fi plaifamment une rê. préfentation de la foire. Les Afieurs dérangés n'étoient que des animaux ; mais que de chofes font gimblettes pour beaucoup d'hemmes ! On fait qui Fontenelle a voulût peindre dans l'hiftoire des Tyrintiens.

131 La Nouvelle ris ; les conclufions y feroient même fouvent moins féveres ; car le philofophe qui veut agir comme il parle , y regarde à deux lois ; mais ici oii toute la morale efl un pur verbiage , on peut être auflere fans conféquence , & l'on ne feroit pas fâché pour rabattre un peu l'orgueil philofophique , de mettre la vertu fi haut que le fage même n'y pût atteindre. Au refte hommes & femmes y tous , inflruits par l'expérience du monde &: fur - tout par leur confcience , fe réuniffent pour penfer de lcurefpece aufii mal qu'il efl poffibîe , toujours philo fophant tri fie ment , toujours dégradant par vanité la nature humaine , toujours cherchant dans quelque vice la caufe de tout ce qui fe fait de bien , toujours d'après leur propre cœur médifant du cœur de l'homme.

Malgré cette aviliffante doélrîne , un des fujets favoris de ces paifibles entretiens c'efl le fentiment ; mot par lequel il ne faut pas entendre un épanchement affectueux dans le fein de l'amour ou de l'amitié ; cela feroit d'une fadeur à mourir. C'efl le fentiment mis en grandes ma-

ximes générales & quinteffencié par tout ce que la métaphyfique a de plus fubtil.

Je puis dire n'avoir de ma vie ouï tant parler du fentiment , ni fi peu compris ce qu'on en difoit. Ce font des rafinemens inconce-

vables. O Julie! nos cœurs greffiers n'ont jamais rien fçu de toutes ces belles maximes, & j'ai peur qu'il n'en foit du fentiment chez les gens du monde comme d'Homere chez les Pédans , qui lui forgent mille bearités chimériques , faute d'appercevoir les véritables.

Ils dépenfent ainfi tout leur fentiment en efprit , & il s'en exhale tant dans le discours qu'il n'en relie plus pour la pratique. Heureufement , la bienféance y fupplée , & l'on fiiit par ufage à peu près les mêmes chofes qu'on feroit par fenfibilité ; du moins tant qu'il n'en coûte que des formules & quelques gênes paffageres , qu'on s'impofe pour faire bien parler de foi ; car quand les facrifices vont jufqu'à gêner trop long-tems ou à coûter trop cher , adieu le fentiment ; la bienféance n'en exige pas jufques-îà. A cela près , on ne fauroit croire à quel point tout efl compaffé , mefuré , pefé , dans

çe qu'ils appellent des procédés ; tout ce qui n'efl plus dans les fentimens , ils l'ont mis en réglé tout efl réglé parmi eux.

Ce peuple imitateur feroit plein d'originaux qu'il feroit impoffible d'en rien favoir; car nul homme n'ofeêtre lui-même.

Il faut faire comme les autres ; c'efl la première maxime de la fageffe du pays. Cela fe fait , cela ne fe fait pas. Voilà la déçifion fuprême.

Cette apparente régularité donne aux ufoges communs l'air du monde le plus comique , même dans les chofes les plus férieufes. On fait à point nommé quand il faut envoyer favoir des nouvelles ; quand il faut fe faire écrire , c'eft-à-dire , faire une vifite qu'on

ne fait pas; quand il faut la faire foi - même ; quand il eft permis d'être chéz foi ; quand on doit n'y pas être quoiqu'on y foit ; quelles offres l'un doit foire ; quelles offres l'autre doit rejetter ; quel degré de trifteffe pn doit prendre à telle ou telle mort (i);

{ 2) S'affliger à la mort de quelqu'un eft un fentiment d'humanité & un témoignage de Ion naturel , mais non pas un devoir de vertu, ce, quelqu'un fut* il même notre

 combien de teins on doit pleurer à la campagne ; le jour où l'on peut revenir fe confoler à la ville ; l'heure & la minute où l'affli&ion permet de donner le bal ou d'aller au fpeCtacle. Tout le monde y fait à la fois la même chofe dans la même circonftance : tout va par tems comme les mouvemens d'un régiment en bataille : vous diriez que ce font autant de marionnettes clouées fur la même planche , ou tirées par le même fil.

Or comme il n'eft pas poflible que tous ces gens qui font exactement la même chofe foient exactement affeCtés de même, il eft clair qu'il faut les pénétrer par d'autres moyens pour les connoitre ; il eft clair que tout ce jargon n'eft qu'un vain formulaire & fert moins à juger des mœurs , que du ton qui régné à Paris.

On apprend ainfi les propos qu'on y tient , mais rien de ce qui peut fervir à les apprécier. J'en dis autant de la plupart des

per». Quiconque en pareil cas n'a point d'affliction dans le coeur , n'en doit point montrer au - dehors ; car il eft beaucoup plus eflentiel de fuir la fauiïeté , que de s'aÇfcrvir aux bienféances.

écrits nouveaux ; j'en dis autant de la Scene même qui depuis Moliere eil bien plus un lieu où fe débitent de jolies converfations , que la repréfentation de la vie civile. Il y a ici trois théâtres , fur deux defauels on repréfente des Etres chimériques , favoir fur l'un des Arlequins , des Pantalons , des Scaramouches ; fur l'autre des Dieux , des Diables , des Sorciers. Sur le troifieme on reprçfente ces pièces immortelles dont la leélure nous faifoit tant de plaifir , & d'autres plus nouvelles qui paroiffent de tems en tems fur la fcene. Plufieurs de ces pièces font tragiques mais peu touchantes , & ft l'on y trouve quelques fentimens naturels & quelque vrai rapport au cœur humain , elles n'offrent aucune forte d'inflruétion fur les moeurs particulières du peuple qu'elles amufent.

L'inflitution de la tragédie avoit chez fes inventeurs un fondement de religion qui fuffifoit pour l'autorifer. D'ailleurs »

elle offroit aux Grecs un fpe&ade in£ truftif & agréable dans les malheurs des Perfes leurs ennemis , dans les crimes & les folies des Rois dont ce peuple s'étoit

 délivré. Qu'on repréfente à Berne , à Zurich , à la Haye l'ancienne tyrannie de la maifon d'Autriche , l'amour de la patrie &: de la liberté nous rendra ces pièces intéreffantes ; mais qu'on me dife de quel ufage font ici les tragédies de Corneille 9 ce qu'importe au peuple de Paris Pompée ou Sertorius ? Les tragédies grecques rouloient fur des événemens réels ou réputés tels par les fpeclateurs > &: fondés fur des traditions hiftoriques. Mais que fait une flamme héroïque &: pure dans Pâme des Grands ? Ne diroit-on pas que

les combats de Famour & de la vertu

leur donnent fouvent de mauvaifes nuits, & que le cœur a beaucoup à faire dans les mariages des Rois ? juge de la vraifemblance- & de l'utilité de tant de pièces , qui roulent toutes fur ce chimérique fujet !

Quant à la comédie , il eft certain qu'elle' doit repréfenter au naturel les mœurs du peuple' pour lequel elle eft faite , afin qu'il s'y* corrige de fes vices & de fes défauts , comme on ôte devant un miroir les taches de fon vifage. Térence &ç Plaute fe trompèrent dans leur

138 La Nouvelle objet ; mais avant eux Ariftophane & Menar.dre avoient expofé aux Athéniens les mccurs Athéniennes , & depuis , le feul Molicre peignit plus naïvement encore celies des François du fiecle dernier â leurs propres yeux. Le tableau a changé; mais il n'eft plus revenu de peintre.

Maintenant on copie au théâtre les converfations d'une centaine de maifons de Paris. Hors de cela, on n'y apprend rien des mœurs des François. Il y a dans cette grande ville cinq ou lix cent mille âmes dont il n'eft jamais queftion fur la Scene.

Moliere ofa peindre des bourgeois & des artifans auffi bien que des Marquis ; Socrate faifoit parler des cochers , menuifiers , cordonniers , maçons. Mais les Auteurs d'aujourd'hui qui font des gens d'un autre air , fe croiroient déshonorés s'ils favoient ce qui fe palfe au comptoir d'un marchand ou dans la boutique d'un ouvrier ; il ne leur faut que des interlocuteurs illuftres , & ils cherchent dans le rang de leurs perfonnages l'élévation qu'ils ne peuvent tirer de leur génie. Les fpectateurs eux-mêmes font devenus fi délicats , qu'ils craindroient de fe compro-

Héloïse. II. Part. 139 mettre à la Comédie comme en vifite , & ne daigneroient pas aller voir en repréfentation des gens de moindre condition qu'eux. Ils font comme les feuls habitans de la terre ; tout le refte n'eft rien à leurs yeux. Avoir un carrofle , un fuifle , un maître-d'hôtel , c'eft être comme tout le monde. Pour être comme tout le monde il faut être comme très - peu de gens.

Ceux qui vont à pied ne font pas du monde ; ce font des bourgeois , des hommes du peuple , des gens de l'autre monde , & l'on diroit qu'un carrofle n'eft pas tant néceflaire pour fe conduire que pour exifter. Il y a comme cela une poignée d'impertinens qui ne comptent qu'eux:

dans tout l'univers & ne valent gueres la peine qu'on les compte , fi ce n'eft pour le mal qu'ils font. C'eft pour eux uniquement que font faits les fpeâacles. Ils s'y montrent à la fois comme repréfentés au milieu du théâtre & comme repréfentans aux deux côtés ; ils font perfonnages fur la fcene & comédiens fur les bancs.

C'eft ainfi que la fphere du monde & des auteurs fe rétrécit ; c'eft ainfi que la fcene moderne ne quitte plus fon ennuyeufe

140 La Nouvelle dignité. On n'y fait plus montrer les hommes qu'en habit doré. Vous diriez que la France n'eft peuplée que de Comtes & de Chevaliers , & plus le peuple y eft miférable & gueux , plus le tableau du peuple y eft brillant & magnifique. Cela fait qu'en peignant le ridicule des états qui fervent d'exemple aux autres , on le rcpand plutôt que de l'éteindre , & que le peuple , toujours finge & imitateur des riches , va moins au théâtre pour rire de leurs folies que pour les étudier , & devenir encore plus fou qu'eux en les imitant. Voilà de quoi fut caufe Moliere lui -

même ; il corrigea la Cour en infe&ant la ville , & fes ridicules Marquis furent le premier modèle des petitsmaîtres bourgeois qui leur fuccéderent.

En général il y a beaucoup de difcours & peu d'aftion fur la fcene françoife ; peut - être eft - ce qu'en effet le François parle encore plus qu'il n'agit , ou du moins qu'il donne un bien plus grand prix à ce qu'on dit qu'à ce qu'on fait.

Quelqu'un difoit en fortant d'une piece de Denis le Tyran : je n'ai rien vu , mais j'ai entendu force paroles. Voilà ce qu'on

 peut dire en fortant des pièces françoifes.

Racine & Corneille avec tout leur génie ne font eux-mêmes que des parleurs , &.

leur Succefleur ed le premier qui à l'imitation des Anglois ait ofé mettre quelquefois la fcene en repréfentation. Communément tout fe pade en beaux dialogues bien agencés , bien rondans , où l'on voit d'abord que le premier foin de chaque interlocuteur ed toujours celui de briller. ■* Prefque tout s'énonce en maximes générales. Quelque agités' qu'ils puiffent être , ils fongent toujours plus au public qu'à eux - mêmes ; une fentence leur coûte moins qu'un fentiment ; les pièces de Racine & de Moliere (3) exceptées , le je ed prefque suffi, fcrupuleufement banni de la fcene françoife que des écrits de Port-Royal , & les paffions humaines , auffi modedes que l'humilité Chrétienne , n'y parlent jamais que par

(3) Il ne faut point affocier en oeci Moliere à Racine ; «ar le pretnicr eft , comme tous les autres , plein de maximes & de fentences , fur - tout dans Tes pièces en vers : mais chez Racine tout

eft fentiment , il a fçu faire parler chacun pour foi , Æc c'eft en cela qu'il eft vraiment •nique parmi les auteurs dramatiques de fa nation.

142 La Nouvelle on . Il y a encore une certaine dignité maniérée dans le gefte & dans le propos , qui ne permet jamais à la paflion de parler exaftement fon langage , ni à l'auteur de revêtir fon perfonnage & de fe tranfporter au lieu de la fcene ; mais le tient toujours enchaîné fur le théâtre & fous les yeux des Speftateurs. Auffi les lituations les plus vives ne lui font - elles jamais oublier un bel arrangement de phrafes ni des attitudes élégantes ; & Il le défefpoir lui plonge un poignard dans le cœur , non content d'obferver la décence en tombant comme Polixene , il ne tombe point , la décence le maintient debout après fa mort , & tous ceux qui viennent d'expirer s'en retournent l'inftant d'après fur leurs jambes.

Tout cela vient de ce que le François ne cherche point fur la fcene le naturel - & l'illufion v & n'y veut que de l'efprit & des penfées ; il fait cas de l'agrément & non de l'imitation , & ne fe foucie pas d'être féduit pourvu qu'on l'amufe. Perfonne ne va au fpeftacle pour le plaifir du fpeftacle , mais pour voir l'affemblée , pour en être vu , pour ramaffer de quoi

fournir au caquet après la piece , & l'on ne fonge à ce qu'on voit que pour favoir ce qu'on en dira. L'a&eur pour eux eft toujours l'afteur , jamais le perfonnage qu'il repréfente. Cet homme qui parle en maître du monde n'eft: point Augufte , c'eft Baron , la veuve de Pompée eft Adrienne , Alzire eft Mlle. Gauflin , & ce fier fauvage eft Grandval. Les Comédiens de leur côté négligent entièrement l'illufion dont ils voient que perfonne ne fe foucie. Ils placent les Héros de l'antiquité entre fix rangs de jeunes Parifiens

; ils calquent les modes françoifes fur l'habit romain ; on voit Cornélie en pleurs avec deux doigts de rouge , Caton poudré à blanc , & Brutus en panier. Tout cela ne choque perfonne & ne fait rien au fuccès des pièces ; comme on ne voit que l'A&eur dans le perfonnage , on ne voit non plus que l'Auteur dans le drame ; & fi le coftume eft négligé cela fe pardonne aifément ; car on lait bien que Corneille n'étoit pas tailleur , ni Crébillon perruquier.

Ainfi , de quelque fens qu'on envifage les chofes , tout n'eft ici que babil , jar-

gon, propos fans conféquence. Sur ta fcene comme dans le monde on a beau écouter ce qui fe dit , on n'apprend rien de ce qui fe fait , & qu'a-t-on befoin de l'apprendre? fitôt qu'un homme a parlé, s'informe-t-on de fa conduite , n'a-t-il pas tout fait, n'eft-il pas jugé ? l'honnête homme d'ici n'eft point celui qui fait de bonnes aftions , mais celui qui dit de belles chofes , &: un feul propos inconfidéré , lâché fans réflexion , peut faire à celui qui le tient un tort irréparable que n'effaceroient pas quarante ans d'intégrité.

En un mot , bien que les œuvres des hommes ne reffemblent gueres à leurs difcours , je vois qu'on ne les peint que par leurs difcours fans égard à leurs œuvres ; je vois aufli que dans une grande ville la fociété paroit plus douce , plus facile , plus fûre même que parmi des gens moins étudiés ; mais les hommes y font - ils en effet plus humains , plus modérés , plus jufles ? Je n'en fais rien. Ce ne font encore là que des apparences , & fous

ces dehors fi ouverts & fi agréables , les cœurs font peut-être plus. cachés , plus enfoncés en - dedans que les nôtres.

Etranger,

H i L o i s E. II, Part. 14 $

Etranger , ifolé , fans affaires , fans liaifons , fans plaifirs & ne voulant m'en rapporter qu'à moi , le moyen de pouvoir prononcer }

Cependant je commence à fentir l'i- Vreffe oii cette vie agitée & tumultueufe plonge ceux qui la mènent , & je tombe dans un étourdiffement femblable à celui d'un homme aux yeux duquel on fait paffer rapidement une multitude d'objets.

Aucun de ceux qui me frappent n'attache mon cœur , mais tous enfemble en troublent & fufpendent les affeftions , au point d'en oublier quelques inftans ce que je fuis & à qui je fuis. Chaque jour en fortant de chez moi j'enferme mes fentimens fous la clef, pour en prendre d'autres qui fe prêtent aux frivoles objets qui m'attendent. Infenfiblement je juge & raifonne comme j'entends juger & raifonner tout le monde. Si quelquefois j'effaye de fecouer les préjugés & de voir les chofes comme elles font , à l'inftant je fuis écrafé d'un certain verbiage qui reffemble beaucoup à du raifonnement.

On me prouve avec évidence qu'il n'y 9 que le demi - philofophe qui regarde à Nouv. Héloife . Tom. II, K.

la réalité des chofes ; que le vrai fage ne les confidere que par les apparences ; qu'il doit prendre les préjugés pour principes ,

les bienféances pour loix, & que la plus fublime fagefle conûfte à vivre comme les foux.

Forcé de changer ainli l'ordre de mes affe&ions morales , forcé de donner un prix à des chimères , & d'impofer filence à la nature & à la raifon , je vois ainfi défigurer ce divin modèle que je porte au-dedans de moi, & qui fervoit à la fois d'objet à mes defirs & de réglé à mes aétions ; je flote de caprice en caprice , & mes goûts étant fans celle afifervis à l'opinion , je ne puis être fur un feul jour de ce que j'aimerai le lendemain.

Confus , humilié , concerné , de fentir dégrader en moi la nature de l'homme , & de me voir ravalé fi bas de cette grandeur intérieure où nos cœurs enflammés s'éle voient réciproquement, je reviens le foir pénétré d'une fecrete trifi teffe , accablé d'un dégoût mortel , & le cœur vuide & gonflé comme un ballon rempli d'air. O amour ! ô piu-s fentimens que je tiens de lui !... avec quel charmq

je rentre en moi-même ! avec quel transport j'y retrouve encore mes premières affeélions & ma première dignité ! Combien je m'applaudis d'y revoir briller dans tout Son éclat l'image de la vertu, d'y contempler la tienne , ô Julie ! alîife fur un trône de gloire & diffipant d'un fouffle tous ces preftige s! Je fens refpirer mon ame oppreflee , je crois avoir recouvré mon exiftence & ma vie , & je reprends avec mon amour tous les fentimens fublimes qui le rendent digne de fon objet.

» eiT ■■ = ■i-s - , " B »

LETTRE XVIII

de Julie.

J E viens , mon bon ami , de jouir d'un des plus doux fpe&acles qui puiflent jamais charmer mes yeux. La plus fage , la plus aimable des filles ell enfin devenue la plus digne & la meilleure des femmes. L'honnête homme dont elle a comblé les vœux , plein d'eftime & d'amour pour elle , ne refpire que pour la chérir , l'adorer , la rendre heureufe , & je

goûte le charme inexprimable d'être témoin du bonheur de mon amie , c'eftà-dire de le partager. Tu n'y feras pas moins fenfible , j'en fuis bien fûre , toi qu'elle aima toujours fi tendrement , toi qui lui fus cher prefque dès fon enfance^ & à qui tant de bienfaits l'ont dû rendre encore plus chère. Oui , tous les fentimens qu'elle éprouve fe font fentir à nos cœurs comme au lien. S'ils font des plaifirs pour elle , ils font pour nous des confolations , & tel efl le prix de l'amitié qui nous joint , que la félicité d'un des trois fuffit pour adoucir les maux des deux autres.

Ne nous diflimulons pas , pourtant J que cette amie incomparable va nous échapper en partie. La voilà dans un nouvel ordre de chofes , la voilà fujette à de nouveaux engagemens , à de nouveaux devoirs , & fon cœur qui n'étoit qu'à nous fe doit maintenant à d'autres affections auxquelles il faut que l'amitié cede le premier rang. Il y a plus , mon ami ; nous devons de notre part devenir plus fcrupuleux fur les témoignages de fon zele ; nous ne devons pas feulement

confulter fon attachement pour nous, & le befoin que nous avons d'elle , mais ce qui convient à fon nouvel état , & ce qui peut agréer ou déplaire à fon mari. Nous n'avons pas befoin de chercher ce qu'exigeroit en pareil cas la vertu ; les loix feules de l'amitié fuffifent.

Celui qui pour fon intérêt particulier pourroit compromettre un ami mériteroitil d'en avoir ? Quand elle étoit fille , elle étoit libre , elle n'avoit à répondre de fes démarches qu'à elle-même , & l'honnêteté de fes intentions fuffifoit pour la juftifier à fes propres yeux. Elle nous regardoit comme deux époux deftinés l'un à l'autre , & fon cœur fenfible & pur alliant la plus chafte pudeur pour elle-même à la plus tendre compaffion pour i à coupable amie , elle couvroit ma faute fans la partager : mais à préfent , tout efl changé ; elle doit compte de fa conduite à un autre ; elle n'a pas feulement engagé fa foi , elle a aliéné fa liberté. Dépofitaire en même tems de l'honneur de deux perfonnes , il ne lui fuffit pas d'être honnête , il faut encore qu'elle foit honorée ; il ne lui fuffit pas de ne rien faire que

de bien , il faut encore qu'elle ne fafle rien qui ne foit approuvé. Une femme vertueufe ne doit pas feulement mériter l'eftime de fon mari , mais l'obtenir ; s'il la blâme , elle eft blâmable ; & fritelle innocente , elle a tort fitôt qu'elle eft foupçonnée , car les apparences mêmes font au nombre de fes devoirs.

Je ne vois pas clairement fi toutes ces raifons font bonnes ; tu en feras le juge ; mais un certain fentiment intérieur m'avertit qu'il n'eft pas bon que ma coufine continue d'être ma confidente , ni qu'elle me le dife la première. Je me fuis fou vent trouvée en

faute fur mes raifonnemens , jamais fur les mouvemens fecrets qui me les infpirent , & cela fait que j'ai plus de confiance à mon inftinft qu'à ma raifon.

Sur ce principe j'ai déjà pris un prétexte pour retirer tes lettres , que la crainte d'une furprifè me faifoit tenir chez elle. Elle me les a rendues avec un ferrement de cœur que le mien m'a fait appercevoir , & qui m'a trop confirmé que j'avois fait ce qu'il faloit faire. Nous n'avons point eu d'explication , mais nos

 regards en tenoient lieu , elle m'a embraffée en pleurant ; nous Tentions fans nous rien dire combien le tendre langage de l'amitié a peu befoin du fecours des paroles.

A l'égard de l'adreffe à fubftituer à la Tienne , j'avois fongé d'abord à celle de Fanchon Anet , & c'eft bien --la voie la plus fûre que nous pourrions choifir; mais fi cette jeune femme eft dans un rang plus bas que ma coufine , elt-ce une raifon d'avoir moins d'égard pour elle en ce qui concerne l'honnêteté ? N'efl-il pas à craindre au contraire , que des fentimens moins élevés ne lui rendent mon exemple plus dangereux , que ce qui n'étoit pour l'une que l'effort d'une amitié fublime ne foit pour l'autre un commencement de corruption , & qu'en abu* Tant de fa reconnoiffance je ne force la vertu même à fervir d'inftrument au vice ? Ah ! n'eft-ce pas affez pour moi d'être coupable fans me donner des complices , & fans aggraver mes foutes du poids de celles d'autrui ? N'y penfons point > mon ami ; j'ai imaginé un autre expédient beaucoup moins fur , à la vérité , mais

5 La Nouvelle

suffi moins répréhenfible , en ce qu'il né compromet pcrfonne & ne nous donne aucun confident ; c'efl: de m'écrire fous un nom

en l'air , comme par exemple , M. du Bofquet, &: de mettre une enveloppe adreffée à Regianino que j'aurai foin de prévenir. Ainfi Regianino luimême ne 4çaura rien ; il n'aura tout au plus que des foupçons qu'il n'oferoit vérifier , car Milord Edouard de qui dépend* fa fortune m'a répondu de lui. Tandis que notre correfpondance continuera par cette voie , je verrai fi l'on peut reprendre celle qui nous fervit pendant lç voyage du Valais , ou quelqu'autre qui foit permanente &: fûre.

Quand je ne connoîtrois pas l'état de ton cœur , je m'appercevrois , par l'humeur qui régné dans tes relations , que la vie que tu menes n'eft pas de ton goût.

Les lettres de M. de Murait dont on s'efl plaint en France étoient moins féveres que les tiennes ; comme un enfant qui fe dépite contre fes maîtres , tu te venges d'être obligé d'étudier le monde fur les premiers qui te l'apprennent. Ce qui me forp^end lç plus eft que la chofe qui com*

 mence par te révolter eft celle qui prévient tous les étrangers , favoir l'accueil des François & le ton général de leur fociété , quoique de ton propre aveu tu doives perfonnellement t'en louer. Je n'ai pas oublié la diftin&ion de Paris en particulier & d'une grande ville en général ; mais je vois qu'ignorant ce qui convient à l'un ou à l'autre tu fais ta critique à bon compte , avant de favoir fi c'eft une médifance ou une obfervation. Quoi qu'il en foit , j'aime la 'nation françoife , & ce n'eft pas m'obliger que d'en mal parier.

Je dois aux bons livres qui nous viennent d'elle la plupart des inftruftions que nous avons prifes enfemble. Si notre pays n'eft plus barbare, à qui en avons -nous l'obligation ? Les deux plus

grands , les deux plus vertueux des modernes, Catinat , Fénélon , étoient tous deux françois. Henri IV. le Roi que j'aime , le bon Roi , l'étoit. Si la France n'eft pas le pays des hommes libres , elle eft celui des hommes vrais , &c cette liberté vaut bien l'autre aux yeux du fage. Hofpitaliers , protecteurs de l'étranger , les François lui paftent même la vérité qui

f Ç4 t a Nouvelle

les blefle , & l'on fe feroit lapider à Lonï dres fi l'on y ofoit dire des Anglois 1* moitié du mal que les François laifient dire d'eux à Paris. Mon pere , qui a paffé fa, vie en France ne parle qu'avec transport de ce bon & aimable peuple. S'il y a verfé fon fang au fervice du Prince»

le Prince ne l'a point oublié dans fa retraite , & l'honore encore de fes bienfaits , ainfi je me regarde comme intéreflee à la gloire d'un pays oii mon pere a trouvé la fienne. Mon ami , fi chaque peuple a fes bonnes & fes mauvaifes qualités ; honore au moins la vérité qui loue , auflî bien que la vérité qui blâme.

Je te dirai plus ; pourquoi perdrois-tu en vifites oifives le tems qui te refte à paffer aux lieux oii tu es ? Paris eft - il moins que Londres le théâtre des talens , & les étrangers y font-ils moins aifément leur chemin ? Crois - moi , tous les Anglois ne font pas des Lords Edouards, & tous les François ne reffemblent pas à ces beaux difeurs qui te déplaifent fi fort.

Tente, effaye, fais quelques épreuves, ne fut-ce que pour approfondir les mœurs , & juger à l'œuvre ces gens qui parlent

 ïi bien. Le pere de ma coufine dit que tu connois la conftitution de l'Empire & les intérêts des Princes. Mi-

lord Edouard trouve aufli que tu n'as pas» mal étudié les principes de la politique & les divers fyftêmes de gouvernement. J'ai dans la tête que le pays du monde où le mérite eft le plus honoré eft celui qui te convient le mieux , & que tu n'as befoin que d'être connu pour être employé. Quant à la Religion , pourquoi la tienne te nuiroit-elle plus qu'à un autre ? La raifon n'eft - elle pas le préfervatif de l'intolérance & du fanatisme ? Eft-on plus bigot en France qu'en Allemagne ? & qui t'empêcheroit de pouvoir faire à Paris le même chemin que M. de St. Saphorin a fait à Vienne ? Si tu confideres le but , les plus prompts effais ne doivent - ils pas accélérer les fucccs ? Si tu compares les moyens , n'eft-il pas plus honnête encore de s'avancer par fes talens que par fes amis ? Si tu*fonges ... ah ! cette mer !...

un plus long trajet .... j'aimerois mieux l'Angleterre , fi Paris étoit au-delà.

A propos de cette grande Ville , oferois-je relever une affe&ation que jeremar-

*j 6 Là Nouvelle

que dans tes lettres ? Toi qui me parloiô .

des Valaifanes avec tant de plaifir , pourquoi ne me dis - tu rien des Parviennes ?

Ces femmes galantes & célébrés valentelles moins la peine d'être dépeintes que quelques montagnardes fimples & groffieres ? Crains-tu peut-être de me donner de l'inquiétude par le tableau des plus féduifantes perfonnes de l'univers ? Déf- • abufe - toi , mon ami ; ce que tu peux faire de pis pour mon repos eft de ne

me point parler d'elles , & quoi que tu m'en puiffes dire , ton filence à leur égard m'eft beaucoup plus fufpeft que tes éloges.

Je ferois bien aife auïïi d'avoir un petit mot fur l'Opéra de Paris dont on dit ici des merveilles (i) ; car enfin la mufique peut être mauvaife , & le fpeélacle /

avoir fes beautés ; s'il n'en a pas , c'eft un fujet pour ta médifance , & du moins tu n'offenferas perfonne.

Je ne fais fi c'eft la peine de te dire

(I) J'aurois bien mauvaife opinion de ceux qui , connoiflfant le caraftere & la fituation de Julie , ne devineroient pas à Pinftant que cette curiofité ne vient point d'elle. On verra bientôt que fon Amant n'y a pas ét£ trompé ; s'il l'eût été , il ne l'anroit plus aimée.

Héloïse. II. Part, i 57 qu'à l'occafion de la noce il m'eft encore venu ces jours pafles deux époufeurs comme par rendez-vous. L'un d'Yverdun , gîtant , chaffant de château en château ; Fautre du pays allemand par le coche de Berne. Le premier eft une maniéré de petit - maître , parlant * affez réfolument pour faire trouver fes reparties fpirituelles à ceux qui n'en écoutent que le ton.

L'autre eft un grand nigaud timide , non de cette aimable timidité qui vient de la crainte de déplaire , mais de l'embarras d'un fot qui ne fait que dire , & du malaife d'un libertin qui ne fe fent pas à (à place auprès d'une honnête fille. Sachant très - pofitivement les intentions de mon pere au fujet de ces deux Meflïeurs , j'ufe avec plaifir de la liberté qu'il me laifle de les traiter à ma fantaifie , & je ne crois pas que cette fantaifie laifte durer longtems celle qui les amene. Je les hais d'ofer attaquer un cœur oîi tu ré-

gnés , fans armes pour te le difputer ; s'ils en avoient, je les haïrois davantage encore, mais où les prendroient-ils , eux , & d'autres , & tout l'univers ? Non , non , fois tranquille , mon aimable ami. Quand je re-»

158 La Nouvelle trouverois un mérite égal au tien , quand il fe préfenteroit un autre toi - même , encore le premier venu feroit - il le feul écouté. Ne t'inquiete donc point de ces deux efpeces dont je daigne à peine te parler. Quel plaifir j'aurois à leur mefurer deux dofes de dégoût fi parfaitement égales , qu'ils priffent la réfolution de partir enfemble comme ils font venus , & que je pufle t'apprendre à la fois le départ de tous deux.

M. de Crouzas vient de nous donner line réfutation des épîtres de Pope que j'ai lue avec ennui. Je ne fais pas au vrai lequel des deux auteurs a raifon ; mais je fais bien que le livre de M. de Crouzas ne fera jamais faire une bonne aélion , & qu'il n'y a rien de bon qu'on ne foit tenté de faire en quittant celui de Pope.

Je n'ai point , pour moi d'autre maniéré de juger de mes leéhircs que de fonder les difpofitions oii elles biffent mon ame, & j'imagine à peine quelle forte de bonté peut avoir un livre qui ne porte point fes leôeurs au bien (i).

(2) Si le lerteur approuve cette réglé , & qu'il t'a*

Héloïse. II. Part. 159 Adieu , mon trop cher ami, je ne voudrois pas finir fitôt ; mais on m'attend , on m'appelle. Je te quitte à regret , car je fuis gaie & j'aime à partager avec toi mes plaifirs ; ce qui les anime & les redouble eft que ma mere fe trouve mieux depuis quelques jours ; elle s'efl: fentie affez de force pour afiifter au mariage , & fervir de mere à fa Niece , ou plutôt à fa fécondé fille. La pauvre Claire en a pleuré de joie. Juge de moi , qui méri-

tant fi peu de la conferver , tremble toujours de la perdre. En vérité elle fait les honneurs de la fête avec autant de grâce que dans fa plus parfaite fanté il femble même qu'un refte de langueur rende fa naïve , politefie encore plus touchante.

• Non, jamais cette incomparable mere ne fut fi bonne , fi charmante , fi digne d'être adorée ! . . . . Sais - tu qu'elle a demandé plufieùrs fois de tes nouvelles à M. d'Orbe ? Quoiqu'elle ne me parle poipt de toi , je n'ignore pas qu'rile t'aime , & que fi jamais elle étoit écoutée , ton bon-

ferve pour juger ce recueil , l'éditeur s'appellera par de * ü tu jugement.

i6o La Nouvelle heur & le taien feroit fon premier ouvrage. Ah ! fi ton cœur fait être fenfible, qu'il a befoin de l'être , & qu'il a de dettes à payer ! $ \

LETTRE XIX

A Julie.

r J. ' I e N s , ma Julie , gronde-moi , querelle - moi , bats - moi ; je fouffrirai tout, mais je n'en continuerai pas moins à te dire ce que je penfe. Qui fera le dépofitaire de tous mes fentimens , fi ce n'eft toi qui les éclaires , & avec qui mon cœur fe permettroit - il de parler , fi tu refiifois de l'entendre ? Quand je te rends » compte de mes obfervations & de mes jugemens , c'eft pour que tu les corriges , non pour que tu les approuves ; & plus je piÿs commettre d'erreurs , plus je dois me preffer de*t'en inftruire. Si je blâme les abus qui me frappent dans cette 'grande ville , je ne

m’en excuferai point fur ce que je t’en parle en confidence ; car je * ne dis jamais rien d’un tiers que je ne

fois

Héloïse. II. Part. 161 fois prêt à lui dire en face , & dans tout f ce que je t’écris des Pariftens , je ne fais

que répéter ce que je leur dis tous les jours à eux - mêmes. Ils ne m’en favent point mauvais gré ; ils conviennent de beaucoup de chofes. Ils fe plaignoient de notre Murait , je le crois bien ; on voit , on fent combien il les hait , jufque sdans les éloges qu’il leur donne , & je fuis bien trompé fi même dans ma critique on n’apperçoit le contraire. L’eftime la re> connoiflance que m’infpirent leurs bontés ne font qu’augmenter ma franchife , elle peut n’être pas inutile à quelques - uns , & , à la maniéré dont tous fupportent la vérité dans ma bouche , j’ofe croire que nous fommes dignes , eux de l’entendre ♦ & moi de la dire. C’eft en cela , ma Julie , que la vérité qui blâme eft plus honorable que la vérité qui loue ; car la louange ne fert qu’à corrompre ceux qui la goûtent & les plus indignes en font toujours les plus affamés ; mais la cenfure eft utile & le mérite feul fait la fupporter. Je te le dis du fond de mon cœur, j’honore le François comme le feul peuple qui aime véritablement les hommes & Nouv. Hiloïft, Tome IL L

ifii La Nouvelle

qui foit bienfaifant par caraftere ; maii c’eft pour cela même que j’en fuis moins difpofé à lui accorder cette admiration générale à laquelle il prétend meme pour les défauts qu’il avoue. Si les François n’avoient point de vertus , je n’en dirois rien ; s’ils n’avoient point de vices, ils ne feroient pas hommes : ils ont trop de côtés louables pour être toujours loués.

Quant aux tentatives dont tu me parles ; «lies me font impraticables , parce qu'il faudroit employer pour .les faire des moyens qui ne me conviennent pas & que tu m'as interdits toi -même. L'auflérité républicaine n'eft pas de mife en ce pays ; il y faut des vertus plus flexibles , Sc qui fçaehent mieux fe plier aux intérêts des amis ou des protefteurs. Le mé- • rite eft honoré , j'en conviens ; mais ici les talens qui mènent à la réputation ne font point ceux qui mènent à la fortune , & quand j'aurois le malheur de pofféder ces derniers , Julie fe réfoudroit - elle à devenir la femme d'un parvenu ? En Angleterre c'efl toute autre chofe , &c quoique les mœurs y vaillent peut-être encore moins qu'en France , cela n'empêche

 pas qu'on n'y puifiè parvenir par des chemins plus honnêtes , parce que le peuple ayant plus de part au gouvernement , l'eftime publique y eft un plus grand moyen de crédit. Tu n'ignores pas que le projet de Milord Edouard eft d'employer cette voie en ma faveur, & le mien de juftifier fon zele. Le lieu de la terre où je fuis le plus loin de toi eft celui où je ne puis rien foire qui m'en rapproche. O Julie ! s'il eft difficile d'obtenir, ta main , il l'eft bien plus de la mériter , & voilà la noble tâche que l'amour m'impofe.

Tu m'ôtes d'une grande peine en md donnant de meilleures nouvelles de ta mere. Je t'en voyois déjà fi inquiets avant mon départ , que je n'ofoi te dire' ce que j'en penfois ; mais je la trouvois maigrie , changée , & je redoutois quel-; que maladie dangereufe. ConferVe-îa moi parce qu'elle m'eft chère , parce que mon cœur l'honore , parce que fes bontés font mon unique efpérance , & fur- tout parce qu'elle eft mere de ma Julie.

Je te dirai fur les deux époufeurs que je n'aime point ce mot , même par pial*

164 La Nouvelle fanterie. Du refte le ton dont tu me par.

les d'eux m'empêche de les craindre , &i je ne hais plus ces infortunés , puifque tu crois les haïr. Mais j'admire ta funplicité de penfer connoître la haine. Ne vois- tu pas que c'eft l'amour dépité que tu prends pour elle ? Ainfi murmure la blanche colombe dont on pourfuit le bienaimé. Va Julie , va fille incomparable , quand tu pourras haïr quelque chofe , je pourrai cefler de t'aimer.

P. S. Que je te plains d'être obfédée par ces deux importuns 1 Pour l'amour de toi - même , hâte - toi de les renvoyer.

L E T T R E XX

de Julie.

O n ami , j'ai remis à Mr. d'Orbe un paquet qu'il s'eft chargé de t'envoyer à l'adreffe de M. Silveflre chez qui tu pourras le retirer ; mais je t'avertis d'attendre pour l'ouvrir que tu fois feul &

H i l o i s e. II. Part, i 6y dans ta chambre. Tu trouveras dans ce paquet un petit meuble à ton ufage.

C'eit une efpece d'amulette que les amans portent volontiers. La maniéré de s'en fervir eft bizarre ; il [faut la contempler tous les matins un quart-d'heure jufqu'à ce qu'on fe fente pénétré d'un certain attendriflement. Alors on l'applique fur lès yeux , fur fa bouche , & fur fon cœur ; cela fert , dit-on, de préfervatif durant la journée contre le mauvais air du pays galant. On attribue en-

core à ces fortes de talifmans une vertu électrique très-finguliere , mais qui n'agit qu'entre les amans fideles. C'eft de communiquer à l'un l'impreflion des baifers de l'autre à plus de cent lieues de - là. Je ne garantis pas le fuccès de l'expérience ; je fais feulement qu'il ne tient qu'à toi de la faire.

Tranquillife - toi fur -les deux galans ou prétendans , ou comme tu voudras les appeller , car déformais le nom ne fait plus rien à la chofe. Ils font partis :

qu'ils aillent en paix ; depuis que je ne les vois plus , je ne les hais plus.

t 66 La Nouvelle

LETTRE XXI

A Julie.

*J_ U l'as voulu, Julie, il faut donc te les dépeindre ces aimables Parifiennes ?

Orgueilleufe ! cet hommage manquoit à tes charmes. Avec toute ta feinte jaloufie, avec ta modeftie & ton amour, je vois plus de vanité que de crainte cachée fous cette curiofité. Quoi cpwi en foit , je ferai vrai : je puis l'être ; je le ferois de meilleur cœur fi j'avois davantage à louer.

Que ne font-elles cent fois plus charmantes? que n'ont-elles allez d'attraits pour rendre un nouvel honneur aux tiens ?

• Tu te plaignois de mon filence ? Eh mon Dieu, que t'aurois-je dit? En lifant cette lettre tu fentiras pourquoi j'aimois à te parler des Valaifanes tes voifines , & pourquoi je ne te parlois point des femmes de ce pays. C'eft que les unes me rappelloient à toi fans ceffe, & que les autres .... lis , & puis tu me jugeras. Au refte peu de gens penfent comme moi des Dames Frànçoifes, fi même

Héloïse. II. Part. 167 je ne fuis fur leur compte tout-à-fait feul de mon avis. C'eft fur quoi l'équité m'oblige à te prévenir , afin que tu fçaches que je te les repréfente, non peut-être comme elles font, mais comme je les vois. Malgré cela , fi je fuis injufte envers elles, tu ne manqueras pas de me cenfurer encore, & tu feras plus injufte que moi ; car tout le tort en eft à toi feule.

Commençons par l'extérieur. C'eft à quoi s'en tiennent la plupart des obier»

vateurs. Si je les imitois en cela , les femmes de ce pays auroient trop à s'en plaindre; elles ont un extérieur de caractère auflx bien que de vifage, & comme l'un ne leur eft gueres plus favorable que l'autre , on leur fait tort en ne les jugeant que par-là. Elles font tout au plus pa fiables de figure & généralement plutôt mal que bien; je laifié. à part les exceptions.

Menues plutôt que bien faites , elles n'ont pas la taille fine , aufii s'attachent - elles volontiers aux modes qui la déguifent; en quoi je trouve aflez fimples les femmes des autres pays, de vouloir bien imiter des modes faites pour cacher des défauts qu'elles n'ont pas.

i63 La No. u telle

Leur démarche ert aifée & commune.' Leur port n 'a rien d'affeélé parce qu'elles n a>mem po.nt à fe gêner; mais elles ont naturellement une certaine dif m ct,ura qtu nell pas dépourvue de grâces, & qu elies fe piquent fouvent de pouffer iufquà letourdene. Elles ont le teint médiocrement blanc, & f on , communément un peu maigres, ce qui ne contribue pas à leur embellir la peau. A l'égard de la gorge; c'elt l'a„ re extrémité des Valaiûnes. Avec des corps fortement ferrés elles tachent d'en impofer fur la confiance ; .1 y a d'autres moycns ^ impofer fur la couleur. Quoique je n'aye apperçu ces objets que de fort loin, l'inf.

peélion en efl f, libre qu'il relie peu de chofe à deviner. Ces Dames parodient mal entendre en cela leurs intérêts • car pour peu que le vifage foit agréable 1 imagination du fpeaateur les ferviroit' au furplus beaucoup mieux que fes yeux

etieTeft 6 ?h ^ •*». Æ

a déjà mie' 5 " P U$ apre 1 ue «"« qu'on Leurs^w a " m ° ms P ar un *«• ■

elles üé r c peu "S" 1 **. mais li

font pas belles, elles ont de h

H t t o i s e. II. Part. 169 phyfionomie qui fupplée à la beauté , & l'éclipfe quelquefois. Leurs yeux vifs & brillans ne font pourtant ni pénétrans ni doux : quoiqu'elles prétendent les animer à force de rouge , l'exprefiion qu'elles leur donnent par ce moyen tient plus du feu de la colere que de celui de l'amour; naturellement ils n'ont que de la gaieté, ou s'ils femblent quelquefois demander un fentiment tendre, ils ne le promettent jamais (1).

Elles fe mettent fi bien , ou du moins elles en ont tellement la réputation , qu'elles fervent en cela comme en tout de modèle au refte de l'Europe. En effef , on ne peut employer avec plus de goût un habillement plus bizarre. Elles font de toutes les femmes , les moins aflèrvies à leurs propres modes. La mode domine les provinciales, mais les parifiennes dominent la mode, & la favent plier chacune à fon avantage. Les premières font comme des copiftes ignorans & ferviles

(1) Parlons pour nous , mon cher philofophc : pourquoi «ratures ne feroient-ils pas plus heureux? Il n'y a qu'une coquette qui promet à tout le monde , ce qu'elle ne doit tenir qu'à un feul.

qui copient jufqu'aux fautes d'orthographe; les autres font des auteurs qui copient en maîtres, & favent rétablir les mauvaifes leçons.

Leur parure eft plus recherchée que magnifique ; il y régné plus d'élégance que de richeffe. La rapidité des modes qui vieillit tout d'une année à l'autre , la propreté qui leur fait aimer à changer jfouvent d'ajuftement les préfervent d'une fomptuofité ridicule ; elles n'en dépendent pas moins , mais leur dépenfe eft mieux entendue : au lieu d'habits râpés & fuperbes comme en Italie, on voit ici des habits plus fimples & toujours frais.

Les deux fexes ont à cet égard la même modération, la même délicateffe, & ce goût me fait grand plaifir : J'aime fort à ne voir ni galons ni taches. Il n'y a point de peuple , excepté le nôtre , où les femmes fur-tout portent moins de doiure. On voit les mêmes étoffes dans tous les états, & l'on auroit peine à diftinguer itne Ducheffe d'une Bourgeoife fi la première n'avoit l'art de trouver

des diftinctions que l'autre n'oferoit imiter. Or ceci Jemble avoir fa difficulté ; car quelque

H É l o i s e. II. Part. 171 mode qu'on prenne à la Cour, cette mode eft fuivie à l'inftant à la ville, & il n'en cil pas des bourgeoifes de Paris comme des provinciales & des étrangères , qui ne font jamais qu'à la mode qui n'efl plus.

Il n'en eft pas, encore, comme dans les autres pays où les plus grands étant auffi les plus riches, leurs femmes fe diftiru guent par un luxe que les autres ne peuvent égaler. Si les femmes de la Cour prenoient ici cette voie , elles feroient bientôt effacées par celles des Financiers.

Qu'ont-elles donc fait ? Elles ont choifi des moyens plus fùrs , plus adroits , & qui marquent plus de réflexion. Elles favent que des idées de pudeur & de modeftie font profondément gravées dans lefprit du peuple. C'eff-là ce qui leur a fuggéré des modes inimitables. Elles ont vu que le peuple avoit en horreur le rouge , qu'il s'obftine à nommer groffiérement du fard; elles fe font appliqué quatre doigts, non de fard, mais de rouge ; car le mot changé , la chofe n'eft plus la même. Elles ont vu qu'une gorge découverte eft en fcandale au public ; elles ont largement échancré leurs corps.

i7i La Nouvelle Elles ont vu . . . oh bien des chofes , qùe ma Julie , toute Demoifelle qu'elle eft ne verra Jurement jamais ! Elles ont mis dans leurs maniérés le même efprit qui dirige leur ajuftement. Cette pudeur charmante qui diftingue, honore & embellit ton fexe leur a paru vile & roturière ; elles ont animé leur gefte & leur propos d'une noble impudence, & il n'y a point d'honnête homme à qui leur regard alluré ne faffe baiffer les yeux. C'eft ain-

fi que ceflant d'être femmes , de peur d'être confondues avec les autres femmes , elles préfèrent leur rang à leur fexe, & imitent les filles de joie afin de n'être pas imitées.

J'ignore jufqu'pii va cette imitation de leur part, mais je fais qu'elles n'ont pu tout-à-fait éviter celle qu'elles vouloient prévenir. Quant au rouge & aux corps échancrés , ils ont fait tout le progrès qu'ils pouvoient faire. Les femmes de la ville ont mieux aimé renoncer à leurs couleurs naturelles &*aux charmes que pouvoient leur prêter l'amorofo ptnfur des amans, que*de refter mifes comme des bourgeoifes , & fi cet exemple n'a

 point gagné les moindres états , c'tft qu'une femme à pied dans un pareil équipage n'eft pas trop en fureté contre les infultes de la populace. Ces infultes font le cri de la pudeur révoltée , & dans cette occafion comme en beaucoup d'autres, la brutalité du peuple , plus honnête que la bienféance des gens polis , retient peutêtre ici cent mille femmes dans les bornes de la modeftie ; c'eft précifément ce qu'ont prétendu les adroites inventrices de ces modes.

Quant au maintien foldatefque & au ton grenadier , il frappe moins , attendu qu'il eft plus univerfel , & il n'eft gueres fenfible qu'aux nouveaux débarqués. Depuis le fauxbourg faint Germain jufqu'aux halles , il y a peu de femmes à Paris dont l'abord , le regard , ne foit d'une hardieflé à déconcerter quiconque n'a rien vu de femblable dans fon pays ; & de la furprife oit jettent ces nouvelles maniérés naît cet air gauche qu'on reproche aux étrangers.

C'eft encore pis fitôt qu'elles ouvrent la bouche. Ce n'eft point la voix douce & \ mignarde de nos Vaudoifes. C'eft un certain accent dur , aigre , interrogatif , im-

174 La N ou v elle périeux , moqueur , & plus fort que celui d'un homme. S'il relie dans leur ton quelque grâce de leur fexe , leur maniéré intrépide & curieufe de fixer les gens achevé de l'éclipfer. Il femble qu'elles fe plaifent à jouir de l'embarras qu'ellg? donnent à ceux qui les voyent pour la première fois ; mais il efl à croire que cet embarras leur plairoit moins fi elles en , démêloient mieux la caufe.

Cependant , foit prévention de ma part en faveur de la beauté , foit inflinél de la fienne à fe faire valoir , les belles femmes me paroiflent en général un peu plus modefles , & je trouve plus de décence dans leur maintien. Cette rélerve ne leur toute gueres , elles fentent bien leurs avantages , elles favent qu'elles n'ont pas befoin d'agaceries pour nous attirer. Peutêtre aufli que l'impudence eft plus fenfible & choquante jointe à la laideur , & il eft fur qu'on couvriroit plutôt de foufflets que de baifers un laid vifage effronté , au lieu qu'avec la modeflie il peut exciter une tendre compaflion qui mene quelquefois à l'amour. Mais quoiqu en général on remarque ici quelque

Héloïse. II. Part. 175 chofe de plus doux dans le maintien des jolies perfonnes , il y a encore tant de minauderies dans leurs maniérés, & elles font toujours fi vifiblement occupées d'elles - mêmes , qu'on n'efl: jamais expofé dans ce pays à la tentation qu'avoit quelquefois M. de Murait auprès des Angloifes, de dire à une femme qu'elle eft belle pour avoir le plaifir de le lui apprendre.

La gaieté naturelle à la nation , ni le defir d'imiter les grands airs ne font pas les feules caufes de cette liberté de propos & de mainfien qu'on remarque ici , dans les femmes. Elle paroit avoir une racine plus profonde dans les mœurs , par le mélange indif-

cret & continuel des deux fexcs , qui fait contracter à chacun d'eux l'air , le langage , & les maniérés de l'autre. Nos Suiflefles aiment aflez à fe raflembler entre elles (1); elles y vivent dans une douce familiarité , & quoiqu'apparemment elles ne haïffent

(1) Tout cela eft Fort changé. Par les circonftances, ces lettres ne fembleiit écrites que depuis quelques vingttainec (Tannées. Aux mœurs, au ftylc, on Us croirait de l'autre liéck,

pas le commerce des hommes , il eft cer* tain que la préfence de ceux-ci jette une efpece de contrainte dans cette petite * ,gynécocratie. A Paris , c'eft tout le contraire ; les femmes n'aiment à vivre qu'avec les hommes , elles ne font à leur aife qu'avec eux. Dans chaque fociété la maitrefle de la maifon eft prefque toujours feule au milieu d'un cercle d'hommes.

On a peine à concevoir d'où tant d'hommes peuvent fe répandre par-tout ; mais Paris eft plein d'aventuriers & de célibataires qui paflent leur vie à courir de maifon en maifon , & les hommes femblent comme les efpeces fe multiplier par la circulation. C'eft donc là qu'une femme apprend à parler , agir & penfer comme eux , & eux comme elle. C'eft-là qu'unique objet de leurs petites galanteries, elle J

jouit paifiblement de ces infultans hommages auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne foi. Qu'importe ?

férieufement ou par plaifanterie , on s'occupe d'elle &: c'eft tout ce qu'elle veut.

Qu'une autre femme furvienne , à l'inftant le ton de cérémonie fuccede à la familiarité , les grands airs commencent , l'attention

H é l o i s e. IL Part, tjj lion des hommes le partage , & l'on le tient mutuellement dans une feerete gêne dont on ne fort plus qu'en fe féparant.

Les femmes de Paris aiment à voir les f >e£lacles , c'eft - à - dire à y être vues mais leur embarras chaque fois qu'elles y veulent aller eft de trouver une compagne ; car l'ufage ne permet à aucune femme d'y aller feule en grande loge , pas même avec fon mari , pas même avec tin autre homme. On ne fauroit dire combien dans ce pays fi fociable ces parties font difficiles à former ; de dix qu'on en projette , il en manque neuf ; le delir d'aller au fpeftacle les fait lier , l'ennui d'y aller enfemble les fait rompre. Je crois ique les femmes pourroient abroger aifétnent cet ufage inepte ; car oh eft la raifon de ne pouvoir fe montrer feule en public } Mais c'eft peut-être ce défaut de raifon qui le' conferve. Il eft bon de tourner autant qu'on peut les bienféances fur des chofes où il feroit inutile d'en manquer. Que gagneroit une femme au droit d'aller fans compagne à l'Opéra ? Ne vautil pas mieux réferver ce droit pour recevoir en particulier fes amis.

Il efl fur que mille liaifons fecretc* doivent être le fruit de leur maniéré de vivre éparfes & ifolées parmi tant d'hommes. Tout le monde en convient aujourd'hui , & l'expérience a détruit l'abfurde maxime de vaincre les tentations en les multipliant. On ne dit donc plus que cet ufage efl plus honnête , mais qu'il efl plus agréable , & c'eft ce que je ne crois pas plus vrai ; car quel amour peut régner où la pudeur eft en dérifion , & quel charme peut avoir une vie privée à la fois d'amour & d'honnêteté ? Audi

comme le grand fléau de tous ces gens fi diffipés efl: l'ennui , les femmes fe foucient- elles moins d'être aimées qu'amufées , la galanterie & les foins valent mieux que l'amour auprès d'elles , & pourvu qu'on foit aflidu , peu leur importe qu'on foit pafixonné. Les mots mêmes d'amour & d'amant font bannis de l'intime fociété des deux fexes & relégués avec ceux de chaîne & de flamme dans les Romans qu'on ne lit plus.

Il femble que tout l'ordre des fentimens naturels foit ici renverfé. Le cœur n'y forme aucune chaîne , il n'eft point

permis aux filles d'en avoir un. Ce droit eft réfervé aux feules femmes mariées « & n'exclut du choix perforine que leurs maris. Il vaudroit mieux qu'une mere eût vingt amans que fa fille un feul. L'adul* tere n'y révolte point, on n'y trouvé rien de contraire à la bienféance ; les Romans les plus décens , ceux que tout lé monde lit pour s'inftruire en font pleins $ & le défordre n'eft plus blâmable , fitôt qu'il eft joint à l'infidélité. O Julie ! Telle femme qui n'a pas craint de fouiller cent fois le lit conjugal oferoit d'une bouché impure accufer nos chaftes amours $ & condamner l'union de deux cœurs fincé 5 res qui ne fçurent jamais manquer de foi* On diroit que le mariage n'eft pas à Paris de la même nature que par-tout ailleurs* C'eft un facrement , à ce qu'ils prêtent dent , & ce facrement n'a pas la force des moindres contrats civils : il femble n'êtré que l'accord de deux perfonnes libres qui conviennent de demeurer enfemble * dé porter le même nom , de reconnoitre les mêmes enfàns ; mais qui n'ont , au fur-* plus , aucune forte de droit l'une fur l'autre ; & un mari qui s'aviferoit de contrô-

1er ici la mauvaife conduite de fa femme n'exciteroit pas moins de murmures que celui qui fouffriroit chez nous le défordre public de la Tienne. Les femmes , de leur côté , n'ufent pas de rigueur envers leurs maris , & l'on ne voit pas encore qu'elles les faſTent punir d'imiter leurs infidélités. Au refle , comment attendre de part ou d'autre un effet plus honnête d'un lien où le cœur n'a point été confuîté ? Qui n'épouſe que la fortune ou l'état, ne doit rien à la perſonne.

L'amour même l'amour a perdu fes droits & n'eft pas moins dénaturé que le mariage. Si les époux font ici des garçons & des filles qui demeurent enfemble pour vivre avec plus de liberté ; les amans font des gens indifférens qui fe voyent par amufement , par air , par habitude , ou pour le befoin du moment.

Le cœur n'a que faire à ces liaifons , on n'y conſulte que la commodité & certaines convenances extérieures. C'eſt , ſi l'on veut , ſe connoître , vivre enfemble , s'arranger , ſe voir , moins encore s'il eſt poſſible. Une liaiſon de galanterie dure un peu plus qu'une viſite ; c'eſt un recueil

îe jolis entretiens & de jolies lettres pleines de portraits , de maximes , de philoſophie & de bel-eſprit. A l'égard du phyſique il n'exige pas tant de myſtere; on a très-ſenſiment trouvé qu'il faloit régler ſur l'inſtant des deſirs la facilité de les ſatisfaire : la première venue , le premier venu , l'amant ou un autre , un homme eſt toujours un homme , tous ſont preſque également bons , & il y a du moins à cela de la conſéquence , car pourquoi feroit-on plus fidelle à l'amant qu'au mari ? Et puis à certain âge tous les

hommes font à peu près le même homme , toutes les femmes la même femme ; toutes ces poupées fortent de chez la même marchande de modes , & il n'y a gueres d'autre choix à faire que ce qui tombe le plus commodément fous la main.

Comme je ne fais rien de ceci par moimême , on m'en a parlé fur un ton fi extraordinaire qu'il ne m'a pas été poffible de bien entendre ce qu'on m'en a dit.

Tout ce que j'en ai conçu, c'eft que chez la plupart des femmes l'amant eft comme lin des gens de la maifon : s'il ne fait pas fon devoir, on 1$ congédie & l'on ea

Mj

1$» La Nouvelle

prend un autre ; s'il trouve mieux ailleurs ou s'ennuye du métier , il quitte & l'on en prend un autre. Il y a , dit - on , des femmes allez capricieufes pour effayer meme du maître de la maifon , car en-»

fin , c'elt encore une efpece d'homme. Cette fantaifie ne dure pas ; quand elle elt paflee on le chaffe & l'on en prend un autre , ou s'il s'obftine , on le garde & l'on en prend un autre.

Mais , difois-je à celui qui m'expliquoit ces étranges ufages , comment une femme vit-elle enfuite avec tous ces autreslà , qui ont ainfi pris ou reçu leur congé } Bon ! reprit-il , elle n'y vit point. On ne ië voit plus ; on ne fe connoit plus. Si jamais la fantaifie prenoit de renouer , on auroit une nouvelle connoiflance à faire , fiç ce feroit beaucoup qu'on fe fouvînt de s'être vus. Je vous entends , lui dis - je ; mais j'ai beau réduire ces exagérations ; je ne conçois pas comment après une union fi tendre on peut fe voir

de fangfroid ; comment le cœur ne palpite pas au nom de ce qu'on a une fois aimé ; comment on ne treffaillit pas à fa rencontre ! Vous me faites rire , interrom-

pit-il , avec vos treffaillemens ! vous voudriez donc que nos femmes ne fiffent autre chofe que tomber en fyncope }

Supprime une partie de ce tableau tyop chargé fans doute ; place Julie à côté du refte , & fouviens - toi de mon cœur ; je n'ai rien de plus à te dire.

Il faut cependant l'avouer ; plufieurs de ces impreffions défagréables s'effacent par l'habitude. Si le mal fe préfente avant le bien , il ne l'empêche pas de fe montrer à fon tour ; les charmes de l'efprit & du naturel font valoir ceux de la perfonne.

La première répugnance vaincue devient bientôt un fentiment contraire. C'eft l'autre point de vue du tableau , & la juftice ne permet pas de ne l'expofer que par le côté défavantageux.

C'eft le premier inconvénient des grandes villes que les hommes y deviennent autres que ce qu'ils font , & que la fociété leur donne , pour ainfi dire , un être différent du leur. Cela eft vrai , fur -tout à Paris , & fur-tout à l'égard des femmes , qui tirent des regards d'autrui la feule exiftence dont elles fe foucient. En abordant une Dame dans une affemblée , au

lieu d'une Parifienne que vous croyezvoir , vous ne voyez qu'un fimulacre de la mode. Sa hauteur , fon ampleur , fa démarche , fa taille , la gorge , fes couleurs , fon air , fon regard , fes

propos , les maniérés , rien de tout cela n'eft à elle , & fi vous la voyez dans fon état naturel } vous ne pourriez la reconnoitre.

Or cet échange elt rarement favorable à celles qui le font , & en général il n'y a gueres à gagner à tout ce qu'on fubftitue à la nature. Mais on ne l'efface jamais entièrement; elle s'échappe toujours par quelque endroit » & c'eft dans une certaine adrelfe à la failir que confute l'art d'obferver. Cet art n'efl pas dimcile visà-vis des femmes de ce pays ; car comme elles ont plus de naturel qu'elles ne croyent en avoir , pour peu qu'on les fréquente aflidument , pour peu qu'on les détache de cette éternelle repréfentation oui leur plait fi fort , on les voit bientôt comme elles font , & c'efl: alors que toute l'averfion qu'elles ont d'abord infpirée fe change en eftime & en amitié.

Voilà ce que j'eus occafion d'obferver la femaing dernière dans une partie de

campagne où quelques femmes nou s (avoient afiez étourdiment invités , moi & quelques autres nouveaux débarqués fans trop s'afiurer que nous leur convenions, ou peut-être pour avoir le plaifir d'y rire de nous à leur aife. Cela ne manqua pas d'arriver le premier jour. Elles nous accablèrent d'abord de traits plaifans & fins , qui tombant toujours fans réjaillir épuiferent bientôt leur carquois.

Alors elles s'exécutèrent de bonne grâce , & ne pouvant nous amener à leur ton , elles furent réduites à prendre le nôtre.

Je ne fais fi elles fe trouvèrent bien de cet échange , pour moi je m'en trouvai à merveille ; je vis avec furprife que je m'éclairois

plus avec elies que je n'aurois fait avec beaucoup d'hommes. Leur efprit ornoit fi bien le bon fens que je regrettois ce qu'elles en avoient mis à le défigurer , & je déplorois , en jugeant mieux des femmes de ce pays , que tant d'aimables perfonnes ne manquaient de raifon que par ce qu'elles ne vouloient pas en avoir. Je vis auffi que les grâces familières & naturelles effaçoient infenliblement les airs apprêtés de yillej

car fans y fonger on prend des manière* afTortiffantes aux chofes qu'on dit, & il n'y a pas moyen de mettre à des difcours fenfés les grimaces de la coquetterie. Je les trouvai plus jolies depuis qu'elles ne cherchoient plus tant à l'être , & je fentis qu'elles n'avoient befoin pour plaire que de ne fe pas déguifer. J'ofai foupçonner fur ce fondement , que Paris , ce prétendu fiége du goût, ell peut-être le lieu du monde où il y en a le moins, puifque tous les foins qu'on y prend pour plaire défigurent la véritable beauté.

Nous reliâmes ainfi quatre ou cinq jours enfemble , contens les uns des autres & de nous-mêmes. Au lieu de palier en revue Paris & fes folies , nous l'oubliâmes. Tout notre foin fe bornoit à jouir entre nous d'une fociété agréable & douce. • Nous n'eûmes befoin ni de fatyres ni de plaifanteries pour nous mettre de bonne humeur, & nos ris n'étoient pas de raillerie mais de gaieté , comme ceux de ta couline.

Une autre chofe acheva de me foire changer d'avis fur leur compte. Souvent au milieu de nos entretiens les plus ani-

mes , on venoit dire un mot à l'oreille de la maîtrefie de la maifon. Elle fortoit, alioit fe renfermer pour écrire , & ne rentroit de long-tems. Il étoit aifé d'attribuer ces éclipfes à quelque correfpondance de cœur , ou de celles qu'on appelle ainfi. Une autre femme en glifia légèrement un mot qui fut allez mal reçu ; ce qui me fit juger que fi l'abfente manquoit d'amans , elle avoit au moins des amis. Cependant la curiofité m'ayant donné quelque attention , quelle fut ma furprife en apprenant que ces prétendus grifons de Paris étoient des payfans de la paroifle qui venoient dans leurs calamités implorer la proteélion de leur Dame !

L'un furchargé de tailles à la décharge d'un plus riche ; l'autre enrôlé dans la milice fans égard pour fon âge & pour fes enfans (1) ; l'autre écrafé d'un piaffant voifin par un procès injufle ; l'autre ruiné par la grêle & dont on exigeoit le bail à la rigueur. Enfin tous avoient quelque grâce à demander , tous étoient pâ-

ti) On a vu cela dans l'autre guerre ; mais non dan e çelle-ci, que je fâche. On épargne les. hommes mariés , i c l'on en fait ainii marier beaucoup.

tiemment écoutés , on n'en rebutoit aucun , & le tems attribué aux billets dour étoit employé à écrire en faveur de ces malheureux. Je ne l'aurois te dire avec quel étonnement j'appris , & le plaifir que prenoit une femme fi jeune Sc 11 diffipée à remplir ces aimables devoirs , & combien peu elle y mette it d'oftentation. Comment ? difois-je tout attendri ; quand ce feroit Julie , elle ne feroit pas autrement l Dès cet inftant je ne l'ai plus regardée qu'avec refpeét , & tous fes défauts font effacés à mes yeux.

Sitôt que mes recherches fe font tournées de ce côté , j'ai appris mille chofes à l'avantage de ces mêmes femmes que j'avois d'abord trouvées fi infupportables.

Tous les étrangers conviennent unanimement qu'en écartant les propos à la mode , il n'y a point de pays au monde où les femmes foient plus éclairées , parlent en général plus fenfément , plus judicieufement , & fâchent donner au befoin de meilleurs confeils. Otons le jargon de la galanterie & du bel-efprit, quel parti tirerons - nous de la converfation d'un»

Efpagnole , d'une Italienne , d'une Air

lemande ? Aucun , & tu fais , Julie , ce qu'il en elt communément de nos Suiffefles. Mais qu'on ofe palier pour peu galant & tirer les Françoifes de cette fortereflfe , dont à la vérité , elles n'aiment gueres à lbrtir , 011 trouve encore à qui parler ên rafe campagne , & l'on croit combattre avec un homme , tant e^e fait s'armer de raifon èc taire de néceflté vertu. Quant au bon caraftere , je ne citerai point le zele avec lequel elles fervent leurs amis ; car il peut régner en cela une certaine chaleur d'amour - propre qui foit de tous les pays : mais quoiqu'ordinairement elles n'aiment qu'ellesmêmes , une longue habitude , quand elles ont allez de confiance pour l'acquérir * leur tient lieu d'un fentiment allez vif :

celles qui peuvent fupporter un attachement de dix ans , le gardent ordinairement toute leur vie , & elles aiment les vieux amis plus tendrement , plus furement au moins que leurs jeunes amans.

Une remarque aflez commune , qui femble être à la charge des femmes , ell qu'elles font tout en ce pays , & par coniequent plus de mal que de bien ; mais

490 La Nouvelle ce qui les juftifie eft qu'elles font le mal pouftfées par les hommes , & le bien de leur propre mouvement. Ceci ne contredit point ce que je difois ci-devant que le cœur n'entre pour rien dans le commerce des deux fexes : car la galanterie françoife a donné aux femmes un pouvoir univerfel qui n'a befoin d'aucun tendre fentiment pour fe foutenir. Tout dépend d'elles ; rien ne fe fait que par elles ou pour elles ; l'Olympe & le Parnaffe , la gloire & la fortune font également fous leurs loix. Les livres n'ont de prix , les auteurs n'ont d'eftime qu'autant qu'il plait aux femmes de leur en accorder ; elles décident fouverainement des plus hautes connoiflances , ainfi que des plus agréables. Poéfie , Littérature , Hiftoire , Philofophie , Politique même , on voit d'abord au ftyle de tous les livres qu'ils font écrits pour amufer de jolies femmes , &:

l'on vient de mettre la bible en hiftoires galantes. Dans les affaires , elles ont pour obtenir ce qu'elles demandent un afcendant naturel jufques fur leurs maris , non parce qu'ils font leurs maris , mais parce qu'ils font hommes & qu'il eft coi^

venu qu'un homme ne refufera rien à aucune femme , fût -ce même la fienne.

Au refie cette autorité ne fuppofe ni attachement ni eftime , mais feulement de la politefTe & de l'ufage du monde ; car d'ailleurs , il n'eft pas moins effentiei à la galanterie françoife de méprifer les femmes que de les fervir. Ce mépris efl une forte de

titre qui leur en impofe ; c'eft un témoignage qu'on a vécu allez avec elles pour les connoitre. Quiconque les refpefteroit pafferoit à leurs yeux pour un novice , un paladin , un homme qui n'a connu les femmes que dans les Romans. Elles fe jugent avec tant d'équité que les honorer feroit être indigne de leur plaire , & la première qualité de l'homme à bonnes fortunes eft d'ê.

tre fouverainement impertinent.

Quoi qu'il en foit , elles ont beau fê piquer de méchanceté ; elles font bonnes en dépit d'elles , & voici à quoi fur-tout leur bonté de cœur eft utile. En tout pays les gens chargés de beaucoup d'affaires font toujours repouffans & fans comjrûfération , & Paris étant le centre des affaires du plus grand peuple de l'Europe,

«tji La Nouvelle

ceux qui les font font aulTi les plus dure des hommes. C'eft donc aux . femmes qu'on s'adreffe pour avoir des grâces ; elles font le fecours des malheureux ; elles ne ferment point l'oreille à leurs plaintes ; elles les écoutent , les confolent & les fervent. Au milieu de la vie frivole qu'elles mènent , elles fçavent dérober des momens à leurs plaifirs pour les donner à leur bon naturel , & fx quelques-unes font un infâme commerce des fervices qu'elles rendent , des milliers d'autres s'occupent tous les jours gratuitement à fecourir le pauvre de leur bourfe & l'opprimé de leur crédit. Il eft vrai que leurs foins font fouvent indifcrets , & qu'elles nuifent fans fcnipule au malheureux qu'elles ne connoiffent pas , pour fervir le malheureux cru'elies connoiffent :

mais comment connoitre tout le monde dans un fi grand pays , & que peut faire de plus la bonté d'ame réparée de la véritable

vertu , dont le plus fublime effort n'eft pas tant de faire le bien que de ne jamais mal faire ? A cela près , il eft certain qu'elles ont du penchant au bien 9 qu'elles en font beaucoup , qu'elles le

font

H i t o i s è. II. Part. 195 font de bon cœur , que ce font elles feules qui confervent dans Paris le peu d'humanité qu'on y voit régner encore , & que fans elles on verroit les hommes avides & infatiables s'y dévorer comme des loups.

Voilà ce que je n'aurois point appris,' fi je m'en étois tenu aux peintures des fàifeurs de Romans & de Comédies, lefquels voyent plutôt dans les femmes des ridicules qu'ils partagent que les bonnes qualités qu'ils n'ont pas , ou qui peignent des chefs-d'œuvres de vertu qu'elles fe difpenfent d'imiter en les traitant de chimères , au lieu de les encourager au bien en louant celui qu'elles font réellement. Les Romans font peut-être la dernière inftruôion qu'il refte à donner à un peuple allez corrompu pour que tout autre lui foit inutile ; je voudrais qu'alors la compofition de ces fortes de livres ne fut permife qu'à des gens honnêtes mais fenfibles , dont le cœur fe peignît dans leurs écrits , à des auteurs qui ne fulfent pas au-ddfus des foiblefles de l'humanité , qui ne montraient pas tout d'un coup la vertu dans le Ciel hors de la portée des Nouv. Héloïfe, Tome II, N

194 La Nouvelle

hommes , mais , qui la leur fiffent aimer en la peignant d'abord moins auftere , & puis du fein du vice les y fçulfent conduire infenfiblement.

Je t'en ai prévenue , je ne fuis en rien de l'opinion commune fur le compte des femmes de ce pays. On leur trouve unanimement l'abord le plus enchanteur , les grâces les plus féduifantes , la coquetterie la plus rafinée , le fublime de la galanterie , & l'art de plaire au fouverain degré. Moi , je trouve leur abord choquant, leur coquetterie repouffante , leurs maniérés fans modeftie. J'imagine que le cœur doit fe fermer à toutes leurs avances , & l'on ne me perfuadera jamais qu'elles puiflent un moment parler de l'amour , fans fe montrer également incapables d'en infpirer & d'en reffentir.

D'un autre côté , la renommée apprend à fe défier de leur caractère ; elle les peint frivoles, rufces, artificieufes, étourdies, volages , parlant bien , mais ne penfant point , fentant encore moins , & dépenfant ainfi tout leur mérite en vain babil.

Tout cela me paroit à moi leur être extérieur comme leurs paniers & leur rouge.

Héloïse. II. Part. 195

Ce fontvdes vices de parade qu'il faut avoir à Paris , &: qui dans le fond couvrent en elles du fens ? de la raifon , de l'humanité , du bon naturel ; elles font moins indifcretes , moins tracaïïieres que .chez nous , moins peut-être que par-tout ailleurs. Elles font plus folidement inftruites & leur inftru&ion profite mieux à leur jugement. En un mot , fi elles me déplaifent par tout ce qui caraôcrife leur fexe qu'elles ont défiguré , je les efiime par des rapports avec le nôtre , qui nous font honneur , je trouve qu'elles feroient cent fois plutôt des hommes de mérite que d'aimables femmes.

Conclufion : fi Julie n'eût point exifté ; fi mon cœur eût pu fouftrir quelque autre attachement que celui pour lequel il étoit né , je n'aurois jamais pris à Paris ma femme , encore moins ma maîtrefife ; mais je m'y ferois fait volontiers une amie, & ce tréfor m'eût confolé , peut-être , de n'y pas trouver les deux autres (1).

(2) Je me garderai de prononcer fur cette lettre ; mais je doute qu'un jugement qui donne libéralement à celles jqu'il regarde des qualités qu'elles méprifent, & qui leur refufe les feules dont elles font cas , foit fort propre à Itre bien reçn d'elles.

LETTRE XXII

A Julie.

D E P u 1 s ta lettre reçue , je fuis allé tous les jours chez M. Silveftre demander le petit paquet. Il n'étoit toujours point venu , & dévoré d'une mortelle impatience , j'ai fait le voyage fept fois inutilement. Enfin la huitième , j'ai reçu le paquet. A peine l'ai-je eu dans les mains que fans payer le port , fans m'en informer , fans rien dire à perfonne , je fuis fbrti comme un étourdi , & ne voyant le moment de rentrer chez moi, j'enfilois avec tant de précipitation des rues que je ne connoiffois point , qu'au bout d'une demi-heure , cherchant la rue de Tournoi»

où je loge , je me fuis trouvé dans le marais à l'autre extrémité de Paris. J'ai été obligé de prendre un fiacre pour revenir plus promptement ; c'eft la première fois que cela m'eft arrivé le ma-

tin pour mes affaires ; je ne m'en fers même qu'à regret l'après midi pour quelques

VîHtes ; car j'ai deux jambes fort bonnes , dont je ferois bien fâché qu'un peu plus d'aifance dans ma fortune me fît négliger l'ufage.

J'étois fort embarraffé dans mon fiacre avec mon paquet;- je ne voulois l'ouvrir que chez moi, c'étoit ton ordre. D'ailleurs une forte de volupté qui me laide oublier la commodité dans les chofes * communes , me la fait rechercher avec foin dans les vrais plaifirs. Je n'y puis fouffrir aucune forte de diflraâion , & je veux avoir du tems & mes aifes pour favourer tout ce qui me vient de toi. Je tenois donc ce paquet avec une inquiété curiofité dont je n'étois pas le maître : je . m'efforçois de palper à travers les enveloppes ce qu'il pouvoit contenir , & l'on eût dit qu'il me brûloit les mains , à voir les mouvemens continuel» qu'il faifoit de l'une à l'autre. Ce n'eft pas qu'à fon volume, à fon poids, au ton de ta lettre, je n'euffe quelque foupçon de la vérité; mais le moyen de concevoir comment tu pouvois avoir trouvé l'artifle &c l'occafion ? Voilà ce que je ne conçois pas encore ; c'eft un miracle de l'amour; plus

198 Là Nouvelle il paffe ma raifon , plus il enchante mort cœur, & l'un des plaiftrs qu'il me donne eft celui de n'y rien comprendre.

J'arrive enfin , ' je vole , je m'enferme dans ma chambre , je m'affeye hors d'haleine, je porte une main tremblante fur le cachet. O première influence du talifman ! j'ai fenti palpiter mon cœur à chaque papier que j'ôtois , & je me fuis bientôt trouvé tel-

lement opprefle, que j'ai été forcé de refpirer un moment fu* la derniere enveloppe . . . Julie !... O ma Julie !... le voile eft déchiré ... je te vois ... je vois tes divins attraits ! ma bouche & mon cœur leur rendent le premier hommage , mes genoux fléchiffent . . . charmes adorés , encore une fois vous aurez enchanté mes yeux. Qu'il eft prompt, qu'il eft puiffant, le magique effet de ces traits chéris ! Non il ne faut point comme tu prétends un quart-d'heure pour le fentir ; une minute , un inftant fuffit pour arracher de mon fein mille ardens foupirs , & me rappeller avec ton image celle de mon bonheur paffé. Pourquoi faut-il que la joie de poffé-der un fi précieux tréfor foit mêlée d'une fi cruelle

Héloïse. II. Part. 19 j amertume ? Avec quelle violence il me rappelle des tems qui ne font plus ! Je crois en le voyant te revoir encore ; je crois me retrouver à ces momens délicieux dont le fou-venir fait maintenant le malheur de ma vie , & que le Ciel m'a donnés & ravis dans fa colere !

Hélas ! un inftant me défabufe ; toute la douleur de l'abfence fe ranime & s'aigrit en m'ôtant l'erreur qui l'a fufpendue , & je fuis comme ces malheureux dont on n'interrompt les tourmens que pour les leur rendre plus fenfibles. Dieux î quels torrens de flammes mes avides regards puifent dans cet objet inattendu !

ô comme il ranime au fond de mon cœur tous les mouvemens impétueux que ta préfence y faifoit naître ! ô Julie , s'il étoit vrai qu'il pût tranfmettre à tes fens le délire & l'illufion des miens ! . . Mais pourquoi ne le feroit-il pas ? Pourquoi des impreflxons que l'ame porte avec tant d'aftivité n'iroient - elles pas aufli loin qu'elle } Ah ! chère amante ! où que tu fois , quoi que tu faffes au moment où j'écris cette lettre, au moment où ton portrait reçoit tout ce que ton idolâtre

amant adreflé à ta perfonne , ne fens-tu pas ton charmant vifage inondé des pleurs de l’amour 6c de la trifteffe? Ne fens-tu pas tes yeux, tes joues , ta bouche, ton fein , prelTés , comprimés , accablés de mes ardens baifers? Ne te fens-tu pas embrafer toute entière du feu de mes lèvres brûlantes ! . . . . Ciel ! qu’entends-je ? Quelqu’un vient .... Ah ! ferrons , cachons mon tréfor . . . , un importun ! . . * Maudît foit le cruel qui vient troubler des tranlports fi doux! . . . Puiffe-t-il ne jamais aimer .... ou vivre loin de ce qu’il aime !

LETTRE XXI IL

De l’Amant de Julie a Mde. d’Orbe.

’ E S T à vous , charmante coufine , qu’il faut rendre compte de l’Opéra ; car bien que vous ne m’en parliez point dans vos lettres , 6c que Julie vous ait gardé le fecret, je vois d’où lui vient cette euriofité. J’y fus une fois pour contenter

Héloïse. II. Part. îot la mienne ; j’y fuis retourné pour vous deux autres fois. Tenez m’en quitte , je vous prie , après cette lettre. J’y puis retourner encore, y bâiller, yfoufFrir, y périr pour votre fervice ; mais y relier éveillé & attentif , cela ne m’eft pas poftible.

Avant de vous dire ce que je penfe de ce fameux théâtre , que je vous rende compte de ce qu’on en dit ici ; le jugement des connoiffeurs pourra redrelfer le mien fi je m’abufe.

L'Opéra de Paris paffe à Paris pour le fpeélacle le plus pompeux , le plus voluptueux", le plus admirable qu'inventa jamais l'art humain. C'eft , dit-on , le plus fuperbe monument de la magnificence de Louis XIV. Il n'eft pas fi libre à chacun que vous le penfez de dire fon avis fur ce grave fujet. Ici l'on peut difputer de tout hors de la mufique & de l'Opéra , il y a du danger à manquer de diffimulation fur ce feul point ; la mufique françoife fe maintient par une inquifition très-févere , & la première chofe qu'on infinue par forme de leçon à tous les étrangers qui viennent dans ce pays , c'eft

aoi La Nouvelle que tous les étrangers conviennent qu'il n'y a rien de fi beau dans le refte du monde que l'Opéra de Paris. En effet, la vérité eft que les plus difcrets s'en taifent, & n'ofent en rire qu'entre eux.

Il faut convenir pourtant qu'on y repréfente à grands fraix , non - feulement toutes les merveilles de la nature , mais beaucoup d'autres merveilles bien plus grandes , que perfonne n'a jamais vues , & furement Pope a voulu défigner ce bizarre théâtre par celui où il dit qu'on voit pèle - mêle des Dieux , des lutins , des monftres , des Rois , des bergers , des fées , de la fureur , de la joie , un feu »

une gigue , une bataille & un bal.

Cet affemblage fi magnifique & fi bien ordonné eft regardé comme s'il cûntenoit en effet toutes les chofes qu'il repréfente.

En voyant paroître un temple on eft faifi d'un faint refpeft , & pour peu que la Déefle en foit jolie , le parterre eft à moitié payen. On n'eft pas fi difficile ici qu'à la Comédie françoife. Ces mêmes

fpedtateurs qui ne peuvent revêtir un Comédien de fon perfonnage , ne peuvent à l'Opéra féparer un a&eur du fien. U

H i l o i s e. IL Part; 10$ femble que les efprits fe roidiffent contre une illufion raifonnable , & ne s'y prêtent qu'autant qu'elle efl abfurde & groflîere ; ou peut - être que des Dieux leur coûtent moins à concevoir que des Héros. Jupiter étant d'une autre nature que nous , on en peut penfer ce qu'on veut ; mais Caton étoit un homme 9 ôc combien d'hommes ont le droit de croire que Caton ait pu exifter ?

L'Opéra n'eft donc point ici comme ailleurs une troupe de gens payés pour fe donner en fpeôacle au public ; ce font % il efl: vrai 9 des gens que le public paye & qui fe donnent en fpe&acle ; mais tout cela change de nature attendu que c'eft une Académie Royale de mufique , une efpece de Cour fouveraine qui juge fans appel dans fa propre caufe & ne fe pique pas autrement de juftice ni de fidélité (i).

Voilà , coufine , comment dans certains pays l'effence des chofes tient aux mots ,

* (i) Dit en mots plus ouverts , cela n'en feroit que plus vrai ; mais ici je fuis partie » & je dois me taire* Par - tout où l'on eft moins fournis aux loix qu'aux hom* mes , oh doit fa voir endurer l'injuftice.

icup La Nouvelle

& comment des noms honnêtes fuffifenf pour honorer ce qui l'eft le moins.

Les membres de Cette noble Académie ne dérogent point. En revanche , ils font excommuniés , ce qui eft précifément le

contraire de l'ufage des autres pays ; mais peut-être , ayant eu le choix , aiment-ils mieux être nobles & damnés , que roturiers & bénis. J'ai vu fur le théâtre un Chevalier moderne aulîi fier de fon métier qu'autrefois l'infortuné Labérius fut humilié du fien (i) , quoi qvi'il le fît par

< 2) Forcé par le Tyran de monter fur le théâtre , il déplora fon fort par des vers très-touchans , & très-capablés d'allumer l'indignation de tout honnête homme contre ce Céfar fi vanté. Après avoir, dit -il , vécu fixante ans avec honneur , j'ai quitté ce matin mon foyer Chevalier Romain , j'y rentrerai ce foir vil Hijlrion. Hélas ! j'ai vé cm trop d'un jour. O fortune ! s'il faleit me déshonorer une fois , que ne m'y forçois - tu quand la jeunejfe U la vigueur me tarifaient au moins une figure agréable: mais maintenant quel trific objet viens -je expofer aux rebuts du peuple Romain ? Une voix éteinte , un corps infirme , un cadavre , un fe'pulcre animé , qui n'a plus rien de moi que mon nom. Le prologue entier qu'il récita dans cette occafion , I'injuftice que lui fit Céfar piqué de la noble liberté avec laquelle il vengeoit fon honneur flétri , l'affront qu'il reçut au cirque, la baffefie qu'eut Cicéron d'iufulter à fon opprobre , la réponfe fine & piquante que lui lit Labérius; tout cela lions a été confervé par Aulu-gelle , & c'eft à mon gré le morceau le plus curieuK A le plus intéreflant de fon fade recueil.

Héloïse. II. Part. îoÿ force & ne récitât que fes propres ouvrages. Aufli l'ancien Labérius ne put- il reprendre la place au cirque parmi les Chevaliers Romains , tandis que le nouveau en trouve tous les jours unç fur les bancs de la Comédie françoife parmi la première nobleffe du pays , & jamais on n'entendit par-

ler à Rome avec tant de refpeft de la majefté du peuple romain qu'on parle à Paris de la majefté de l'Opéra.

Voilà ce que j'ai pu recueillir des discours d'autrui fur ce brillant fpeéfacle ; que je vbus dife à préfent ce que j'y ai vu moi - même.

Figurez - vous une gaine large d'une quinzaine de pieds , & longue à proportion , cette gaine eft le théâtre. Aux deux côtés , on place par intervalle des feuilles de paravent , fur lefquelles font groflierement peints les objets que la fcene doit repréfenter. Le fond eft un grand rideau peint de même , & prefque toujours percé ou déchiré , ce qui repréfente des gouffres dans la terre ou des trous dans le Ciel , félon la perfpeétive.

Chaque perfonne qui paffe derrière le théâtre & touche la rideau , produit en

l'ébranlant une forte de tremblement de terre allez plaifant à Voir. Le Ciel eft repréfenté par certaines guenilles bleuâtres , fufpendues à des bâtons ou à des cordes , comme l'étendage d'une blanchifleufe. Le foleil , car on l'y voit quelquefois , eft un flambeau dans une lanterne. Les chars des Dieux & des Déeffes font compofés de quatre folives encadrées & fufpendues à une grofle corde en forme d'efcarpolette ; entre ces folives eft une planche en travers fur laquelle le Dieu s'afleye ,&fur le devant pend un morceau de grofle toile barbouillée , qui fert de nuage à ce magnifique char. On voit .vers le bas de la machine l'illumination de deux ou trois chandelles puantes & mal mouchées , qui , tandis que le perfonnage fe démene & crie en branlant dans fon efcarpolette , l'enfument tout à fon aife. Encens digne de la Divinité.

Comme les chars font la partie la plus confidérable des machines de l'Opéra , fur celle-là vous pouvez juger des autres.

La mer agitée eft compofée de longues lanternes angulaires de toile ou de carton bleu , qu'on enfile à des broches parai"

H i l o i s e. II. Part. 107 leîes , & qu'on fait tourner par des polift Ions. Le tonnerre eft une lourde charrette qu'on promene fur le ceintre , & qui n'eft pas le moins touchant infiniment de cette agréable mufique. Les éclairs fe font avec des pincées de poix- refine qu'on projette fur un flambeau ; la foudre eft un pétard au bout d'une fufée.

Le théâtre eft garni de petites trapes quarrées qui s'ouvrant au befoin annoncent que les démons vont fortir de la cave. Quand ils doivent s'élever dans les airs , on leur fubftitue adroitement de petits démons de toile bmne empaillée , ou quelquefois de vrais ramoneurs qui branlent en l'air fufpendus à des cordes , jufqu'à ce qu'ils fe perdent majeftueufement dans les guenilles dont j'ai parlé.

Mais ce qu'il y a de réellement tragique , c'eft quand les cordes font mal conduites ou viennent à rompre ; car alors les efprits infernaux & les Dieux immortels tombent , s'eftropient , fe tuent quelquefois. Ajoutez à tout cela les monftres qui rendent certaines fcenes fort pathétiques , tels que des dragons , des lézards , des tortues , des crocodiles , de gros crapauds

qui fe promènent d'un air menaçant fùf le théâtre , 6c l'ont voir à l'Opéra les ten-* tâtions de S. Antoine. Chacune de ces fi-

gures eft animée par un lourdaut de Savoyard , qui n'a pas l'efprit de faire la bête.

Voilà , ma couftne , en quoi confifte à peu près l'augufte appareil de l'Opéra , autant que j'ai pu l'obferver du parterre à l'aide de ma lorgnette ; car il ne faut pas vous imaginer que ces moyens foient fort cachés & produifent un effet impofant ; je ne vous dis en ceci que ce que j'ai apperçu de moi-même , &C ce que peut appercevoir comme moi tout fpeélateur non préoccupé. On affure pourtant qu'il y a une prodigieufe quantité de machines employées à faire mouvoir tout cela ; on m'a offert plufieurs fois de me les montrer ; mais je n'ai jamais été curieux de voir comment on fait de petites chofes avec de grands efforts.

Le nombre des gens occupés au fervice de l'Opéra eft inconcevable. L'orcheftre & les chœurs compofent enfemble près de cent perfonnes ; il y a des multitudes de danfeurs , tous les rôles font doubles

 & triples (3) , c'eft -à- dire qu'il y a toujours un ou deux aéleurs fubalternes , prêts à remplacer l'afteur principal , ôC payés pour ne rien faire jufqu'à ce qu'il lui plaife de ne rien faire à fon tour , ce qui ne tarde jamais beaucoup d'arriver.

Après quelques reprcfentatioos , les premiers aéteurs , qui font d'importans perfonnages , n'honorent plus le public de leur préfence ; ils abandonnent la place à leurs fubftituts , & aux fubftituts de leurs fubftituts. On reçoit toujours le même argent à la porte , mais on ne donne plus le même fpeclacle. Chacun prend fon billet comme à une loterie , fans favoir quel lot il aura , & quel qu'il foit perfonne n'oferoit fe plaindre : car , afin que vous le fâ-

chiez , les nobles membres de cette Académie ne doivent aucun ref peét au public , c'eft le public qui leur en doit.

Je ne vous parlerai point de cette mufique ; vous la connoiflez. Mais ce dont

(3) On ne fait ce que c'eft que des doubles en Italie ; le public né les fouffriroit pas > auffi le fpectacle eft * il ^ beaucoup meilleur marché ; il en coûtereit trop pour être mal fervi.

no La Nouvelle vous ne fauriez avoir d'idée , ce font les cris affreux , les longs mugifiemens dont retentit le théâtre durant la repréfentation. On voit les a&rices prefque en convulfion , arracher avec violence ces glapifiemens de leurs poumons , les poings fermés contre la poitrine , la tête en arriéré , le vifage enflammé , les vaiffeaux gonflés , l'eftomac pantelant ; on ne fait lequel efl: le plus défagréablement affetté de l'œil ou de l'oreille ; leurs efforts font autant fouffrir ceux qui les regardent , que leurs chants ceux qui les écoutent , ce qu'il y a de plus inconcevable efl que ces hurlemens font prefque la feule chofe qu'applaudifient les fpefrateurs. A leurs battemens de mains on les prendroit pour des fourds charmés de faifir par- ci parlà quelques fons perçans , & qui veulent engager les a&eurs à les redoubler. Pour moi , je fuis perfuadé qu'on applaudit les cris d'une a&rice à l'Opéra comme les tours de force d'un bateleur à la foire : la fenfation en efl déplaifante & pénible; on fouffre tandis qu'ils durent , mais on efl li aife de les voir finir fans accident qu'on en marque volontiers fa joie. Con-

Héloïse. IL Part, ni cevez que cette maniéré de chanter eft employée pour exprimer ce que Quinault a jamais dit de plus galant

& de plus tendre. Imaginez les mufes , les grâces , les amours , Vénus même s'exprimant avec cette délicateffe , & jugez de l'effet !

Pour les Diables, paffe encore , cette mufique a quelque chofe d'infernal qui ne leur meflied pas. Auffi les magies , les évocations', & toutes les fêtes du fabbat font- elles toujours ce qu'on admire le plus à l'Opéra françois.

A ces beaux fons , aufll juftes qu'ils font doux , fe marient très - dignement ceux de l'Orcheftre. Figurez-vous un charivari fans fin d'inftrumens fans mélodie , un ronron traînant & perpétuel de Baffes ; chofe la plus lugubre , la plus affommante que j'aye entendue de ma vie , & que je n'ai jamais pu fupporter une demi - heure fans gagner un violent mal de tête. Tout cela forme une efpece de pfalmodie à laquelle il n'y a pour l'ordinaire ni chant ni mefure. - Mais quand par hazard il fe trouve quelque air un peu fautillant , c'eft un trépignement univerfel ; vous entendez tout le parterre en mouvement fuivre à

m La Nouvelle grand'peine & à grand bruit un certain homme de l'orchefire (4). Charmés de fentir un moment cette cadence qu'ils fentent fi peu , ils fe tourmentent l'oreille » la voix, les bras , les pieds & tout le corps pour courir après la mefure (5) toujours prête à leur échapper, au lieu que l'Allemand & l'Italien qui en font intimement affeélés la fentent & la fuivent fans aucun effort , & n'ont jamais befioin de la battre. Du moins Regianino m'a-t-il fou vent dit que dans les Opéra d'Italie oii elle eft fi fenfible & fi vive , on n'entend , on ne voit jamais dans l'orcheftre ni parmi les fpeftateurs le moindre mouvement qui la marque. Mais tout annonce en ce pays la dureté de l'organe mufical »

les voix y font rudes & fans douceur , les inflexions âpres & fortes , les fons forcés & traînans ; nulle cadence , nul accent mélodieux dans les airs du peuple : les inftrumens militaires , les fifres

(4.) Le Bûcheron.

- (s) Je trouve qu'on n'a pas mal comparé les airs légers de la mulique Franqoife à la courfc d'une vache qui galoppe , ou d'une oye graiic qui veut voler.

H Ê l o i s e. II. Part. 113 de l'infanterie , les trompettes de la cavalerie , tous les cors , tous les haut-bois , les chanteurs des rues , les violons de guinguettes , tout cela eft d'un faux à choquer foreille la moins délicate. Tous les talens ne font pas donnés aux mêmes hommes , & en général le François paroit être de tous les peuples de l'Europe celui qui a le moins d'aptitude à la mufique ; Milord Edouard prétend que les Anglois en ont aufli peu ; mais la différence eft que ceux-ci le favent & ne s'en foucient gueres , au lieu que les François renonceroient à mille juftes droits , & pafleroient condamnation fur toute autre chofe , plutôt que de convenir qu'ils ne font pas les premiers muficiens du monde.

Il y en a même qui regarderoient volontiers la muffque à Pafis comme une affaire d'Etat , peut - être , parce que c'en fut une à Sparte de couper deux cordes à la lyre de Timothée : à cela vous fentez qu'on n'a rien à dire. Quoi qu'il en foit > l'Opéra de Paris pourroit être une fort belle inftitution politique , qu'il n'en plairoit pas davantage aux gens de goût. Revenons à ma defeription.

ai4 Là' Nouvelle Lçs Ballets , dont il me refte à vous parler, font la partie la plus brillante de cet Opéra , & confidérés féparcment , ils font un fpettacle agréable , magnifique ôc vraiment

théatrai ; mais ils fervent comme partie conftitutive de la piece , & c'eft en cette qualité qu'il les faut confidérer. Vous connoiffez les Opéra de Quinault ; vous favez comment les divertiffemens y font employés ; c'eft à peu près de même , ou encore pis chez fes fucceffeurs. Dans chaque afte l'attion eft ordinairement coupée au moment le plus intérdfant par une fête qu'on donne aux aûeurs afiis , & que le parterre voit debout. Il arrive de - là que les perfonnages de la piece font abfolument oubliés , ou bien que les fpeclaCeurs regardent les acteurs qui regardent autre chofe. La maniéré d'amener ces fêtes eft fimple. Si le Prince eft joyeux , on prend part à fa joie , & l'on danfe : s'il eft triftc , on veut l'égayer , & l'on danfe. J'ignore fi c'eft la mode à la Cour de donner le bal aux Rois quand ils font de mauvaife humeur : ce que je fais par rapport à ceuxci , c'eft qu'on ne peut trop admirer leur

Héloïse. II. Part. 1 1 7 Confiance ftoïque à voir des gavottes ou écouter des chanfons , tandis qu'on décide quelquefois derrière le théâtre de leur couronne ou de leur fort. Mais il y a bien d'autres fujets de danfes ; les plus graves aâions de la vie fe font en danfant. Les Prêtres danfent , les foldats danfent , les Dieux danfent , les Diables danfent , on danfe jufques dans les enterremens , & tout danfe à propos de tout.

La danfe eft donc le quatrième des beaux arts employés dans la conftitution de la fcene lyrique : mais les trois autres concourent à l'imitation ; & celui - là , qu'imite-t-il ? Rien. Il eft donc hors d'œuvre quand il n'eft employé que comme danfe ; car que font des menuets , des rigaudons , des chaconnes , dans une tragédie ? Je dis plus , il n'y feroit pas moins déplacé s'il imitoit quelque chofe; parce que de toutes les unités , il n'y en a point de plus indifpcnfable que celle du langage ; & un Opéra oh l'a&ion fe

pafleroit moitié en chant , moitié en danfe , feroit plus ridicule encore que celui oh l'on parleroit moitié François , moitié Italien.

Non contens d'introduire la danfe com-

La Nouvelle me partie effentielle de la fcene lyrique jls fe font même efforcés d'en faire quelquefois le fujet principal , & ils ont des Opéra appelles Ballets qui rempliffent fi mal leur titre , que la danfe n'y eft pas moins déplacée que dans tous les autres.

La plupart de ces Ballets forment autant de fujets féparés que d'aries , & ces fujets font liés entre eux par de certaines relations métaphyfiques dont le fperiateur ne fe douteroit jamais fi l'auteur n'avoit foin de l'en avertir dans un prologue.

Les faifons , les âges , les fens , les élémens ; je demande quel rapport ont tous ces titres à la danfe , & ce qu'ils peuvent offrir en ce genre à l'imagination ?

Quelques-uns même font purement allégoriques, comme le carnaval & la folie, & ce font les plus infupportables de tous ; parce qu'avec beaucoup d'efprit & de finefle, ils. n'ont ni fentimens, ni tableaux, ni fituatians , ni chaleur , ni intérêt , ni rien de tout ce qui peut donner prife à la mufique , flatter le cœur , 6c nourrir l'illuflon. Dans ces prétendus Ballets l'action fe pafle toujours en chant , la danfe interrompt toujours l'attion ou ne s'y

Héloïse. II. Part. 117 rouve que par oçcafion & n'imite rien.

Tout ce qu'il arrive , c'eft que ces Ballets ayant encore moins d'intérêt que les tragédies , cette interruption y eft moins remarquée : s'ils étoient moins froids , on en feroit plus choqué ; mais un défaut couvre l'autre, & l'art des auteurs pour empêcher que la danfe ne lafle , eft de faire enforte que la piece ennuye.

Ceci me mene infenfiblement à des re- • cherches fur la véritable conftitution du drame lyrique, trop étendues pour entrer dans cette lettre & qui me jetteroicnt loin de mon fujet ; j'en ai fait une petite dil— fertation à part que vous trouverez cijointe , &C dont vous pourrez caufer avec Regianino. Il me refte à vous dire fur l'Opéra François que le plus grand défaut que j'y crois remarquer eft un faux goût de magnificence , par lequel on a voulu mettre en repréfentation le merveilleux , qui , n'ctant fait que pour être imaginé, .eft auïïi bien placé dans un poème épique , que ridiculement fur un théâtre. J'aurois eu peine à croire , ft je ne Pavois vu , qu'il fe trouvât des artiftcs aflez imbécilles pour vouloir imiter le

n8 La Nouvelle char du Soleil , & des fpe&ateurs allez er.fàns pour aller voir cette imitation.

La Bruyere ne concevoit pas comment un fpeélacle aufli fuperbe que l'Opéra pouvoit l'ennuyer à fi grands fraix. Je le conçois bien moi qui ne fuis pas un La Bruyere , & je foutiens que pour tout homme qui n'cft pas dépourvu du goût des beaux arts , la mufique françoife , la dar.fe & le merveilleux mêlés enfemble feront toujours de l'Opéra de Paris le plus ennuyeux fpeclaclc qui puiffe exifier* Après tout, peut-être n'en faut-il pas aux François de plus parfaits , au moins quant à l'exécution ; non qu'ils ne foient très en état de connoitre la bonne , mais parce qu'en ceci le mal les amufe plus que le bien. Ils aiment mieux railler qu'applaudir ; le plaifir de la critique les dédommage de l'ennui du fpeélacle , & il leur efl plus agréable de s'en moquer quand ils n'y font plus , que de s'y plaire tandis qu'ils y font.

LETTRE XXIV

de Julie.

O U i , oui , je le vois bien ; l'heureufe Julie t'eft toujours chère. Ce meme feu qui brilloit jadis dans tes yeux , fe fait fentir dans ta derniere lettre ; j'y retrouve toute l'ardeur qui m'anime, Sc la mienne s'en irrite encore. Oui, mon ami , le fort a beau nous féparer , preffons nas cœurs l'un contre l'autre, confervons par la communication leur chaleur naturelle contre le froid de l'abfence & du défefpoir, & que tout ce qui devroit relâcher notre attachement ne ferve

qu'à le relîerrer fans celle.

Mais admire ma fimplicité; depuis que j'ai reçu cette lettre, j'éprouve quelque chofe des charmans effets dont elle parle, & ce badinage du Talifman, quoiqu'inventé par moi -même, ne laifle pas de me féduire & de me paroitre une vérité.

Cent fois le jour quand je fuis feule un trefuillement me faifit comme fi je te

210 La Nouvelle' fentois près de moi. Je m'imagine que tu tiens mon portrait, & je fuis fi folle que je crois fentir l'impreflion des caret* fes que tu lui fais & des baifers que tu lui donnes : ma bouche croit les recevoir, mon tendre cœur croit les goûter. O douces illufions ! ô chimères J dernières reffources des malheureux ! Ah s'il fe peut, tenez -nous lieu de réalité!

Vous êtes quelque chofe encore à ceux pour qui le bonheur n'eft plus rien.

. Quant à la maniéré dont je m'y fuis pr^fe pour avoir ce portrait, c'eft bien un foin de l'amour; mais crois que s'il étoit vrai qu'il fît des miracles, ce n'eft pas celui-là qu'il auroit choifi. Voici le ✓ mot de l'énigme. Nous eûmes il y a quelque tems ici un peintre en miniature venant cFItalie ; il avoit des lettres de Milord Edouard, qui peut-être en les lui donnant avoit en vue ce qui eft arrivé. M. d'Orbe voulut profiter de cette occafion pour avoir le portrait de ma cou fine ; je voulus l'avoir aufïi.

Elle &c ma mere voulurent avoir le .

mien, &c à ma priere le peintre en fit fecretement une fécondé copie. Enfuite

fans m'embar rafler de copie ni d'original , je choifis fubtilement le plus reffemblant des trois pour te l'envoyer.

C'efl une friponnerie dont je ne me fuis pas fait un grand fcrupule; car un peu de reflèmblance de plus ou de moins n'importe gueres à ma mere & à ma coufine ; mais les hommages que tu rendrois à une autre figure que la mienne feroient une efpece d'infidélité d'autant plus dangereufe que mon portrait feroit mieux que moi , & je ne veux point , comme que ce feit, que tu prennes du goût pour des charmes que je n'ai pas.

Au refie , il n'a pas dépendu de moi d'être un peu plus foigneufement vêtue ; mais on ne m'a pas écoutée , & mon pere luimême a voulu que le portrait demeurât tel qu'il efl. Je te prie , au moins , de croire qu'excepté la coëfiure , cet ajuftement n'a point été pris fur le mien, que le peintre a tout fait de fa grâce , & qu'il a orné ma perfonne des ouvrages de fon imagination.

le a- —- ' ■ »■ ■ ■ ■ - 1 ■

LETTRE XXV

A Julie.

I L faut , chère Julie , que je te parle encore de ton portrait ; non plus dans ce premier enchantement auquel tu fus fi fenfible ; mais au contraire avec le regret d'un homme abufé par un faux cfpoir, & que rien ne peut dédommager de ce qu'il a perdu. Ton portrait a de la grâce & de la beauté , meme de la tienne ; il cft allez reflemblant & peint par un habile homme , mais pour en être content, il faudroit ne te pas connoitre.

La première chofe que je lui reproche çft de te reficmbler & de n'être pas toi , d'avoir ta figure & d'être infenlible. Vainement le peintre a cru rendre exactement tes yeux & tes traits ; il n'a point rendu ce doux fentiment qui les vivifie fans lequel , tout charmans qu'ils font ils ne feroient rien. C'efi: dans ton cœur , ma Julie , qu'c fi: le fard de ton vifage & çelui -là ne s'imite point. Ceci tient, je

H Ê l o i s e. II. Part. 21$ l'avoue , à l'infuffifance de l'art , mais c'eft au moins la faute de l'artifte de n'avoir pas été exaft en tout ce qui dépendoit de lui. Par exemple , il a placé la racine des cheveux trop loin des tempes , ce qui donne au front un contour moins agréable & moins de fineffe au regard. Il a oublié les rameaux de pourpre que font en cct endroit deux ou trois petites veines fous la peau , à peu près comme dans ces fleurs d'iris que

nous confxdérions un jour au jardin de Clarens. Le coloris des joues eft trop près .des yeux , & ne fe fond pas déiicieufement en couleur de rofe vers le bas du vifage comme fur le modelé. On diroit que c'eft du rouge artificiel plaqué comme le carmin des femmes de ce pays. Ce défaut n'eft pas peu de chofe , car il te rend l'œil moins doux & l'air plus hardi.

Mais, dis- moi , qu'a- 1- il fait de ces nichées d'amours qui fc çaehent aux deux coins de ta bouche , & que dans mes jouis fortunés j'ofois réchauffer quelquefois de la mienne? Il n'a point donné leur grâce à ces coins , il n'a pas mis à cette bouche ce tour agréable & férieux qui change

îi4 La Nouvelle tout-à-coup à ton moindre fourire , & porte au coeur je ne fais quel enchantement inconnu , je ne fais quel foudain raviflement que rien ne peut exprimer. Il eft vrai que ton portrait ne peut palier du férieux au fourire. Ah ! c'eft précifément , de quoi je me plains : pour pouvoir exprimer tous tes charmes , il faudroit te peindre dans tous les inftans de ta vie.

PalTons au peintre d'avoir omis quelques beautés ; mais en quoi il n'a pas fait moins de tort à ton vifage , c'eft d'avoir omis les défauts. Il rfa point fait cette tache prefque imperceptible que tu as fous l'œil droit , ni celle qui eft au cou du côté gauche. Il n'a point mis....ô Dieux, cet homme étoit-il de bronze ?... Il a oublié la petite cicatrice qui t'eft reftée fous la levre. Il t'a fait les cheveux & les fourcils de la même couleur , ce qui n'eft pas :

les fourcils font plus châtains , & les cheveux plus cendrés.

Bionda tejia , occhi açurri , e bruno ciglio.(a)

(*) Blonds chevçlure , yeux bleux , & fourcils bruns.

Marini.

Héloïse. IL Part; nç

Il a fait le. bas du vifage exa&ement ovale. Il n'a pas remarqué cette légère linuofité qui féparant le menton des joues , rend leur contour moins régulier & plus gracieux. Voilà les défauts les plus fenfibles * il en a omis beaucoup d'autres , & je lui en fais fort mauvais gré ; car ce n'eft pas feulement de tes beautés que je fuis amoureux , mais de toi toute entière telle que tu es. Si tu ne veux pas que le pinceau te prête rien , moi je ne veux pas qu'il t'ôte rien , & mon cœur fe foucie aufli peu des attraits que tu n'as pas , qu'il eft jaloux de ce qui tient leur place.

. Quant à l'ajuftement , je le pafferai d'autant moins que , parée ou négligée , je t'ai toujours vue mife avec beaucoup plus de goût que tu ne l'es dans ton portrait. La coëffure eft trop chargée ; on me dira qu'il n'y a que des fleurs : hé bien ces fleurs font de trop. Te fouviens-tu de ce bal où tu portois ton habit à la Valaifane , & où ta coufine dit que je danfois en philofophe ? Tu n'avois pour toute coëffure qu'une longue trefle de tes cheveux roulée autour de ta tête & rat?

Nohv. Hcloïfc . Tome II, P

La Nouvelle tachée avec une aiguille d'or , à la mà?

niere des villageoifes de Berne. Non, le Soleil orné de tous fes rayons n'a pas Péclat dont tu frappois les yeux & les.

cœurs, & Purement quiconque te, vit ce jour - là ne t'oubliera de fa vie. C'eft ainfi , ma Julie , que tu dois être coëffée ; c'eft l'or de tes cheveux qui doit parer ton vifage , & non cette rofe qui les cache &que ton teint flétrit. Dis à la cou-fine , car je reconnois fes

foins &' fon choix , que ces fleurs dont elle a couvert & profané ta chevelure , ne font pas de meilleur goût que celles qu'elle recueille dans Y A donc , & qu'on peut leur paffer de fiippléer à la beauté, mais non de la cacher.

. À Pégard du bufte , il ; eft fingulier^ qu'un amant foit là - deffus plus févere.

qu'un pere, mais en effet je ne t'y trouve; pas vêtue avec affez de foin. Le portrait, de Julie doit être modefte comme- elle.

Amour ! ces fecrets n'appartiennent qu'àtoi. Tu dis que le peintre a tout tiré de fon imagination. Je le crois, je le crois V Ah ! s'il eût apperçu le moindre de ces charmës voilés , fes yeux l'euffent dévoué , mais fa main n'eût point tenté de les

Digltized

U i l o i .s e. II. Part, xij peindre ; pourquoi faut-il que fon art téméraire ait tenté de les imaginer ? Ce n'eft pas feulement un défaut de bienféance , je foutiens que c'eft encore un défaut de goût. Oui , ton vifage eft trop* charte pour fupporter le défordre de ton fein ; on voit que l'un de ces deux objets' doit empêcher l'autre de paroitre ; il n'y a que le délire de l'amour qui puiffê lesr accorder, & quand fa main ardente ofe dévoiler celui que la pudeur couvre , l'ivreffe & le trouble de tes yeux dit alors' que tu l'oublies , & non que tu l'expo fes.

Voilà la critique qu'une attention continuelle m'a fait faire de ton portrait. J'ai conçu là-defliis le deffein de le réformer' félon mes idées. Je les ai communiquées à un peintre habile , & fur ce qu'il a déjà' fait , j'efpere te voir bientôt plus femblable à toi - même. De peur de gâter le portrait nous effayons les changemens

fiir une copie que je lui en ai fait faire , 8c il ne les tranfporte fur l'original que quand nous fommes bien furs de leur effet.

Quoique je dertine affez médiocrement , cet artifte ne peut fe laffer d'admîrer la fybtilité de mes obfervations ; il ne coin-

a.i8 La N o u y * i l i* prend pas combien celui qui me les di£W efl: un maître plus favant que lui. Je lui parois auïïi quelquefois fort bizarre : il dit que je fuis le premier amant qui s'avife de cacher des objets qu'on n'expofe jamais affez au gré des autres , & quand je lui réponds que c'eft pour mieux te voir toute entière que je t'habille avec tant de foin , il me regarde comme un fou. Ah î que ton portrait feroit bien plus touchant , li je pouvois inventer des moyens d'y montrer ton ame avec ton vifage x & d'y peindre à la fois ta modeftie & tes attraits ! Je te jure , ma Julie , qu'ils ga- . gneront beaucoup à cette réforme. On n'y voyoit que ceux qu'avoit fuppofé le peintre , & le fpeftateur ému les fuppofera tels qu'ils font. Je ne fais quel enchantement fecret régné dans ta perfonne ; mais tout ce qui la touche femble y participer ; il ne faut qu'appercevoir un coin de ta robe pour adorer celle qui la porte. On fent * en regardant ton ajustement , que c'eft par -tout le voile des grâces qui couvre la beauté ; & le goût de ta modefte parure femble annoncer au çceur tous les charmes qu'elle recele.

w . . .- 4M yv- ■

LETTRE XXVI

A Julie.

J U lie , o Julie ! ô toi qu'un tems j'ofois appeller mienne , & dont je profane aujourd'hui le nom ! la plume échappe à ma main tremblante ; mes larmes inondent le papier ; j'ai peine à former les premiers traits d'une lettre qu'il ne fàloit jamais écrire ; je ne puis ni me taire ni parler ! Viens , honorable & chère image , viens épurer & raffermir un cœur avili par la honte , & brifé par le repentir. Soutiens mon courage qui s'éteint ; donne à mes remords la force d'avouer le crime involontaire que ton abfence m'a laiffé commettre.

Que tu vas avoir de mépris pour un coupable , mais bien moins que je n'en ai moi -même ! Quelque abjeft que j'aille être à tes yeux , je le fuis cent fois plus aux miens propres ; car en me voyant tel que je fuis , ce qui m'humilie le plus fncore , c'eft de te voir , de te fentir au

130 La Nouvelle fond de mon cœur , dans un lieu déformais fi peu digne de toi , & de fonger que le fouvenir des plus vrais plaifirs de l'amour n'a pu garantir mes fens d'un piège fans appas , & d'un crime fans charmes.

Tel elt l'excès de ma confufion qu'en recourant à ta clémence , je crains même de fouiller tes regards fur ces lignes par l'aveu de mon forfait. Pardonne , ame pure & chafte , un récit que j'épargnerois à'ta modeftie s'il n'étoit im moyen d'expier mes égaremens ; je fuis indigne de tes bontés , je le fais ; je fuis vil , bas , méprifable ; mais au moins je ne ferai ni faux ni trompeur , & j'aime mieux que tu m'ôtes ton cœur & la vie que de t'abufer un feul moment. De peur d'être tenté de chercher des excufes qui ne me rendroient que plus criminel , je me bornerai à te faire un détail exaû de ce qui m'eft arrivé. Il fera auffi fincere que mon regret ; c'eft tout ce que je me permettrai de dire en ma faveur.

J’avois fait connoiffance avec quelques officiers aux gardes , & autres jeunes gens de nos compatriotes , auxquels je trouvois un mérite naturel , que j’avois

Héloïse. IT. PARf. 131 fegret de voir gâter par l’imitation de je ne fais quels feux airs qui ne font pas faits pour eux. Ils fe moquoient à leur tour de me voir conferver dans Paris la limplicité des antiques mœurs helvétiques».

Ils prirent mes maximes & mes maniérés pour des leçons indireftes dont ils furent choqués , & réfolurent de me faire changer de ton à quelque prix que Ce fut.

Après plulieuts tentatives qui ne réitffirent point , ils en firent une mieux concertée qui n’eut que trop de fuccès. Hier matin , ils vinrent me propofer d'aller fouper chez la femme d’un Colonel qu’ils me nommèrent, & qui , fur le bruit de ma fageffe , avoit , difoient- ils , envie de faire Connoiffance avec moi. Âffez fot pour donner dans Ce perfiÉage , je leûr repréfentai qu’il feroit mieux d’aller premièrement lüi faire vifite , mais ils fe moquèrent de mon fcrupule , me difettt que la franchife Suiffe ne comportait pas tant de façon , & que ces maniérés cérémonieufes në ferviroient qu’à lui donner mauvaife opinion de moi. A neuf heures nous nous rendîmes donc chez la Dame»

Elle vint nous recevoir fur l’efcalier,; ce

a.3* La Nouvelle que je n’avois encore obfervé nulle partt En entrant je vis à des bras de cheminée de vieilles bougies qu’on venoit d’allumer , & par -tout un certain air d’apprêt qui ne me plut point. La maîtreffe de la maifon me parut jolie , quoiqu’un peu paflee ; d’autres femmes à peu près du même âge & d’une femblable figure étoient avec elle ; leur parure affez brillante , avoit

plus d'éclat que de goût ; mais j'ai déjà remarqué que c'eft un point fur lequel on ne peut gueres juger en ce pays de l'état d'une femme.

Les premiers complimens fe paflerent à peu près comme partout ; l'ufage du monde apprend à les abréger , ou à les tourner vers l'enjouement avant qu'ils ennuyent. Il n'en fut pas tout -à - fait de même fitôt que la converfation devint générale & férieufe. Je crus trouver à ces Dames un air contraint & gêné , comme fi ce ton ne leur eût pas été familier , & pour la première fois depuis que j'étois à Paris , je vis des femmes embarraflees à foutenir un entretien raifonnable. Pour trouver une matière aifée , elles fe jetterent fur leurs affaires de fa-'.

mille , & comme je n'en connoiflbis pas une , chacune dit de la fienne ce qu'elle voulut. Jamais je n'avois tant oui parler de M. le Colonel ; ce qui m'étonnoit dans un pays où l'ufage eft d'appeller les gens par leurs noms plus que par leurs titres , & où ceux qui ont celui-là en portent ordinairement d'autres.

Cette faufle dignité fit bientôt place à des maniérés plus naturelles. On fe mit à caufer tout bas , & reprenant fans y penfer un ton de familiarité peu décente , on chuchotoit , on fourioit en me regardant , tandis que la Dame de la maifon me queftionnoit fur l'état de mon cœur d'un certain ton réfolu qui n'étoit gueres propre à le gagner. On fervit , & la liberté de la table qui femble confondre tous les états , mais qui met chacun à fa place fans qu'il y fonge , acheva de m'apprendre en quel lieu j'étois. Il étoit trop tard pour m'en dédire. Tirant donc ma fureté de ma répugnance , je confacrai cette foirée à ma fonction d'obfervateur , &

réfolus d'employer à connoitre cet ordre de femmes , la feule occafion que j'en aurois de ma vie. Je tirai peu de fruit de

ij4 La Nouvelle mes remarques; elles avoient fi peu d'idéè de leur état préfent , fi peu de prévoyance pour l'avenir , & hors du jargon de leur métier , elles étoient fi ftupides à tous égards , que le mépris effaça bientôt la pitié que j'avois d'abord d'elles. En parlant du plaifir même , je vis qu'elles étoient incapables d'en reffentir. Elles me parurent d'une violente avidité pour tout ce qui pouvoit tenter leur avarice : à cela près , je n'entendis fortir de leur bouche aucun mot qui partît du cœur. J'admirai comment d'honnêtes gens pouvoient fupporter une fociété fi dégoûtante. C'eût été leur impofer une peine cruelle, à mon avis , que de les condamner au genre de vie qu'ils choififfoient eux-mêmes.

Cependant le fouper fe prolongeoit & devenoit bruyant. Au défaut de l'amour, le vin échauffoit les convives. Les difcours n'étoient pas tendres , mais déshonnêtes , & les femmes tâchoient d'exciter par le défordre de leur ajuftement les defirs qui l'auroient dû caufer. D'abord , tout cela ne fit fur moi qu'un effet contraire , & tous leurs efforts pour me féduire ne fervoient qu'à me rebuter. Dou-

Héloïse. IL Part. 135

ce pudeur ! difois- je en moi-même , fuprême volupté de l'amour ; que de charmes perd une femme , au moment qu'elle renonce à toi î combien , fi elles connoifi

foient ton empire , elles mettroient de foins à te conferver , finon par honnêteté, du moins par coquetterie ! mais on ne joue point la pudeur. Il n'y a pas d'artifice plus ridicule que celui qui la veut imiter. Quelle différence , penfois-je encore, de la groffiere

impudence de ces créatures & de leurs équivoques licentieufes à ces regards timides & paffionnés , à ces propos pleins de modeftie , de grâce , & de fentiment , dont . . . . j e n'ofois achever; je rougiffois de ces indignes comparaisons .... je me reprochois comme autant de crimes les charmans fouvenirs qui me pourfuivoient malgré moi. ...

En quels lieux ofois-je penfer à celle . . « Hélas ! ne pouvant écarter de mon coeur une trop chère image , je m'efiorçpis de la voiler.,

Le bruit , les propos que j'entendois , les objets qui frappoient mes yeux m'échaufferent*infenfiblement; mes deux voifines ne ceffoient de • me faire des agace-

La Nouvelle ries qui furent enfin pouffées trop loin' pour me laiffer de fang - froid. Je fends que ma tête s'embarraffoit ; j'avois toujours bu mon vin fort trempé , j'y mis plus d'eau encore , & enfin je m'avifai de la boire pure. Alors feulement je m'apperçus que cette eau prétendue étoit du vin blanc , & que j'avois été trompé tout le long du repas. Je ne fis point des plaintes , qui ne m'auroient attiré que .des railleries : je ceflai de boire. Il n'étoit plus tems ; le mal étoit fait. L'ivreffe ne tarda pas à m'ôter le peu de connoiffance qui me reftoit. Je fus furpris , en revenant à moi de me trouver dans un cabinet reculé , entre les bras d'une de ces créatures , & j'eus au même inftant le défefpoir de me fentir auflt coupable que je pouvois l'être. . . .

J'ai fini ce récit affreux , qu'il ne fouille plus tes regards ni ma mémoire. O toi dont j'attends mon jugement ! j'implore ta rigueur , je la mérite. Quel que foit mon châtiment, il me fera moins cruel que le fouvenir de mon crime.

LETTRE XXVII

© e Julie.

Assurez - vous fur la crainte de m'avoir irritée. Votre lettre m'a donné plus de douleur que de colere. Ce n'eft pas moi , c'eft vous que vous avez offenfé par un défordre auquel le cœur n'eut point de part. Je n'en fuis que plus affligée. J'aimerois mieux vous voir m'outrager que vous avilir , & le mal que vous vous faites eft le feul que je ne puis vous . pardonner.

A ne regarder que la faute dont vous rougiffez , vous vous trouvez bien plus coupable que vous ne l'êtes; & je ne vois gueres en cette occafion que de l'imprudence à vous reprocher. Mais ceci vient de plus loin & tient à une plus profonde racine que vous n'appercevez pas, &qu'Ü faut que l'amitié vous découvre.

Votre première erreur eft d'avoir pris une mauvaife route en entrant dans le monde ; plus vous avancez , plus vous

13S La Nouvel! é"~“ vous égarez , & je vois en frémiffant que vous 'êteis perdu fi vous ne revenez fur vos pas. Vous vous biffez conduire infenfiblement dans le piège que j'avois craint. Les groÆieres amorces du vice ne pouvoient d'abord vous féduire , mais la mauvaife compagnie a commencé par abufer votre raifon pour corrompre votre vertu , & fait déjà fur vos moeurs le premier effai de fes maximes.

Quoique vous ne m'ayez rien dit en particulier des habitudes que vous vou9 êtes faites à Paris ; il eft aifé de juger de vos fociétés par vos lettres , & de ceux qui vous montrent les objets par votre maniéré de les voir. Je ne vous ai point Caché combien j'étois peu contente de vos relations ; vous avez continué fur le même ton , & mon déplaifir n'a fait qu'augmenter. En vérité l'on prendroit ces lettres pour les farcafmes d'un petitmaître (i) , plutôt que pour les relations

Ci) Douce Julie, à combien de titres vous allez vous faire- fiffler ! eh quoi ! vous n'avez pas même le ton du jour. Vous ne favez pas- qu'il y a des ftiittt - mtitreffti ,, mais qu'il n'y a plus de Jttiti -mniirei. Bon Dieu, que favez - vous donc*?

H i l o i s e. II. Part. 139 d'un philofophe , & l'on a peine à les croire de la même main que celles que vous m'écriviez autrefois. Quoi ! vous penfez étudier les hommes dans les petites maniérés de quelques coteries de précieufes ou de gens défœuvrés , & ce vernis extérieur & changeant qui devoit à peine frapper vos yeux , fait le fond de toutes vos remarques ! Etoit-ce la peine de recueillir avec tant de foin des ufages & des bienféances qui n'exifteront plus dans dix ans d'ici , tandis que les refforts éternels du cœur humain , le jeu fecret & durable des pallions échappent à vos recherches ? Prenons votre lettre fur les femmes , qu'y trouverai - je qui puiffe m'apprendre à les connoitre ? Quelque defcription de leur parure , dont tout le monde eft inftruit; quelques obfervations malignes fur leur maniéré de fe mettre & de fe préfenter , quelque idée du défordre d'un petit nombre, injuftement généralifée ; comme fi tous les fentimens honnêtes étoient éteints à Paris , & que toutes les femmes y allaffent en carroffe & aux

premières loges. M’avez - vous rien dit qui m’inftruife folidement de leurs

X4® La N.ouvELte goûts , de leurs maximes , de leur vrat cara&ere , & n’eft - il pas bien étrange qu’en parlant des femmes d’un pays , un homme fage ait oublié ce qui regarde les foins domefliques & l’éducation des enfàns (i) ? La feule chofe qui femble ctre de vous dans toute cette lettre , c’eft le plaifir avec lequel vous louez: leur bon naturel & qui fait honneur au vôtre. Encore n’avez - vous fait en cela que rendre juftice au fexe en général ; & dans quel pays du monde la douceur & la commisération ne font - elles pas l’aimable partage des femmes?

Quelle différence de tableau fi vous m’eufliez peint ce que vous aviez vu plutôt que ce qu’on vous avoit dit , ou du moins, que vous n’eufiiez confulté que des gens fenfés ! Faut- il que vous, qui avez tant pris de foins à conferver votre jugement, ailliez le pçrdre comme

de

(ï) Et pourquoi ne l'auroit-il pas oublié? Eft-ce que ees» foins les regardent ? Eh ! que deviendroient le monde & l'Etat, Auteurs illuftres , brillans Académiciens , que deviendriez -vous tous, files femmes alloicnt quitter le gouvernement de la littérature & des aif&ires , pour prendre celui de leur ménage ? -

Héloi se* IL Part. 24* de propos délibéré dans le commerce d’une jeuneffe inconfidérée , qui ne cherche dans la fociété des fages qu’à les féduire & non pas à les imiter. Vous regardez à de fauffes convenances d’âgé qui ne vous vont point, & vous oubliez celles de lumières & de raifon qui vous font effentielles. Malgré tout votre emportement vous êtes le plus facile des hommes, &

malgré la maturité de votre efprit, vous vous biffez tellement conduire par ceux avec qui vous vivez , que vous ne fauriez fréquenter des gens de votre âge fans en descendre & redevenir enfant. Ainfi vous vous dégradez en penfant vous affortir , & c'eft vous mettre au-deffous de vous même , que de ne pas choifir des amis plus fages que vous.

Je ne vous reproche point d'avoir été conduit fans le. favoir dans une maifont déshonnête; mais je vous reproche d'y.

avoir été conduit par de jeunes officiers que vous ne deviez pas connoitre, oïl du moins auxquels vous ne deviez pas laiffer diriger vos amufemens. Quant au projet de les ramener à vos principes ÿ j'y trouve plus de zele que de prudence^ Nouv. H&loïfc . Tome IL Q

ï4î La Nouvelle fi vous -êtes trop férieux pour être leur ■camarade , vous êtes trop jeune pour ■être leur Mentor , & vous ne devez vous •mêler de réformer autrui que quand vous n'aurez plus rien à faire en vousmême. '

Une fécondé faute plus grave encore & beaucoup moins pardonnable , efl d'avoir pu paffer volontairement la foirée dans un lieu fi peu digne de vous , & de n'avoir pas fui dès le premier inflant oit vous avez connu dans quelle maifon vous étiez. Vos excufes là-deffus font pitoyables. Il était trop tard pour s' en dédire !

comme s'il y avoit quelque efpece de bienféance en de pareils lieux , ou que la bienféance dut jamais l'emporter fur la vertu, & qu'il fût jamais trop tard pour s'empêcher de mal faire ? Quant à h fécurité que vous tiriez de votre répugnance , je n'en dirai rien , l'événement vous a montré combien elle étoit font dée. Parlez

plus franchement à celle qui fait lire dans votre cœur; c'eft la honte qui vous retint. Vous craignîtes qu'on ne fe moquât de vous en fortant : un mo- . jnent de huée vous fît peur , & vous ai-

H è l o î s e. II. Part. 145 mates mieux vous expofer au remords qu'à la raillerie. Savez-vous bien quelle maxime vous fuivîtes en cette occaiion) Celle qui la première introduit le vice dans une ame bien née , étouffe la voix de la confcience par la clameur publique , & réprime l'audace de bien faire par la crainte , du blâme. Tel vaincroit les tentations qui fuccombe aux mauvais exem- ' pies ; tel rougit d'être modefle & devient -effronté par honte , & cette mauvaife honte corrompt plus de coeurs honnêtes que les mauvaifes inclinations. Voilà fur- tout de quoi vous avez à préferver le vôtre ; car quoi que vous fàffiez , la crainte du ridicule que vous méprifez vous domine pourtant malgré vous.

Vous braveriez plutôt cent périls qu'une Taillerie , & l'on ne vit jamais tant de timidité jointe à une ame aufli intrépide.

Sans vous étaler contre ce défaut des , préceptes de morale que vous lavez mieux que moi , je me contenterai de vous propofer un moyen pour vous en garantir , plus facile & plus fûr , peut- •être , que tous les raifonnemens de la philofophie. C'efl de faire dans votre el-

14 A Là Nouvelle»

prit une légère tranfpofition de teifis St d'anticiper fur l'avenir de quelques minutes. Si dans ce malheureux fouper vois *

vous fiifliez fortifié contre un inftant de moquerie de la part des convives , par l'idée de l'état où votre ame alloit être fitôt que vous feriez dans la rue ; fi vous vous fufiiez repréfenté le conten-

tement intérieur d'échapper aux pièges du vice j l'avantage de prendre d'abord, cette ha-> bitude de vaincre qui en facilite le pouvoir , le plaifir que vous eût donné la confcience de votre vi&oire , celui de me la décrire , celui que j'en aurois reçu moi-même , eft-il croyable que tout cela ne l'eût pas emporté fur une répugnance d'un inftant , à laquelle vous n'eufiiez jamais cédé fi vous en aviez envifagé les fuites ? Encore, qu'eft-ce que cette répugnance , qui met un prix aux railleries des gens dont l'eftime n'en peut avoir aucun ?' Infailliblement cette réflexion vous eût fauvé , pour im moment de mauvaife honte , une honte beaucoup plus jufte , p 1 us durable , les regrets , le danger , & , pour ne vous rien diflimuler , votre amie eut verfé quelques larmes de moins.

Héloïse. II. Part. 14$ Vous voulûtes, dites -vous , mettre à profit cette foirée pour votre fon&ion d'obfervateur ? Quel foin ! quel emploi !

que vos excufes me font rougir de vous I Ne ferez-vous point auffi curieux d'obferver un jour les voleurs dans leurs cavernes , & de voir comment ils s'y prennent pour dévalifer les paflans ? Ignorez-vous qu'il y a des objets fi odieux qu'il n'eft pas même permis à l'homme d'honneur de les voir , & que l'indignation de la vertu ne peut fupporter le fpeétacîe du vice ? Le fage obferve le défordre public qu'il ne peut arrêter ; il l'obferve, & montre fur fon vifage attriflé la douleur qu'il lui caufe ; mais quant aux défordres particuliers , il s'y oppofe ou détourne les . yeux , de peur qu'ils ne s'autorifent de fa préfence. D'ailleurs , étoit - il be- Ibin de voir de pareilles fociétés pour juger de ce qui s'y paffe & des difcours qu'on y tient ? Pour moi , fur leur feul objet plus que fur le peu que vous m'en avez dit , je devine aifément tout le refte , &

l'idée des plaifirs qu'on y trouve , me fait connoitre affez les gens qui les fherçhent.

246 La Nouvelle

Je ne fais fi votre commode philo fophie adopte déjà les maximes qu'on dit établies dans les grandes villes pour tolérer de femblables lieux ; mais j'efpere au moins que vous n'êtes pas de ceux qui fe méprifent allez pour s'en permettre l'u* fage , fous prétexte de je ne fais quelle chimérique nécelfité qui n'eft connue que des gens de mauvaife vie ; comme fi les deux fexes étoient fur ce point de nature différente , & que dans l'abfence ou le célibat , il falût à l'honnête homme des reffources dont l'honnête femme n'a pas befoln. Si cette erreur ne vous mene pas chez des proftituées , j'ai bien peur qu'elle ne continue à vous égarer vous-même.

Ah ! fi vous voulez être méprifable , foyez-le au moins fans prétexte , & n'ajoutez point le menfonge à la crapule.

Tous ces prétendus befoins n'ont point leur fource dans la nature , mais dans la volontaire dépravation des fens. Les illufions mêmes de l'amour fe purifient dans un cœur charte , & ne corrompent qu'un * cœur déjà corrompu. Au contraire la pureté fe foutient par elle - même ; les defirs toujours reprimés s'accoutument à ne plus

Héloïse. II. Part. 147 renaître , &: les tentations ne fe multiplient que par l'habitude d'y fuccomber.

L'amitié m'a fait furmonter deux fois ma répugnance à traiter un pareil fujet , celle - ci fera la derniere ; car à quel titre efpére-

rois-je obtenir de vous ce que vousj aurez refufé à l'honnêtetc , à l'amour , & à la raifon ?

Je reviens au point important par lequel j'ai commencé cette lettre. A vingtun ans vous m'écriviez du Valais des defcriptions graves & judicieufes ; à vingt -cinq vous m'envoyez de Paris des colifichets de lettres , oh le fens &ç la raifon font par- tout fàcrifiés à un certain tour plaifant , fort éloigné de votre caraôere. Je ne fais comment vous avez fait ; mais depuis que vous vivez dans lç féjour des talens , les vôtres paroifient diminués ; vous aviez gagné chez les payfans , & vous perdez parmi les beaux efprits. Ce n'eft pas la faute du pays où vous vivez , mais des connoiffances que vous y avez faites ; car il n'y a rien qui demande tant de choix que le mélange de l'excellent & du pire. Si vous voulez étudier le monde , fréquentez les gens

â.48 La Nouvelle fenfés qui le connoiffent par une longue expérience & de pailibles obfervations , non de jeunes étourdis qui n'en voyent que la fuperficie , & des ridicules qu'ils font eux-mémes. Paris eft plein de favans accoutumés à réfléchir , & à qui ce grand théâtre en offre tous les jours le fujet.

Vous ne me ferez point croire que ces hommes graves & fludieux vont courant comme vous de maifon en maifon , de coterie en coterie , pour amufer les femmes & les jeunes gens , & mettre toute la philofophie en babil. Ils ont trop de dignité pour avilir ainfi leur état , proftituer leurs talens & foutenir par leur exemple des mœurs qu'ils devroient corriger. Quand la plupart le feroient , furement plufieurs ne le font point , & c'eft ceux-là que vous devez rechercher.

N’eft - il pas fingulier encore que vous donniez vous-même dans le défaut que vous reprochez aux modernes auteurs comiques, que Paris ne foit plein pour vous que de gens de condition ; que ceux de votre état foient les féuls dont vous ne parliez point ; comme fi les préjugés de la nobleffe ne vous

 eoûtoient pas aflez cher pour les haïr, & que vous cruflïez vous dégrader en fréquentant d’honnêtes bourgeois , qui font peut - être l’ordre le plus refpe&able du pays oh vous êtes ? Vous avez beau vous excufer fur les connoiflances de Milord Édouard : avec celles - là vous en eufliez bientôt fait d’autres dans un ordre inférieur. Tant de gens veulent monter , qu’il eft toujours aifé de descendre f & de votre propre aveu c’eft le feul moyen de connoitre les véritables mœurs d’un peuple que d’étudier fa vie privée dans les états les plus nombreux ; car s’arrêter aux gens qui repréfentent toujours , c’eft ne voir que des comédiens. •

Je voudrois que votre curiofité allât plus loin encore. Pourquoi dans une ville fi riche le bas peuple eft- il fi miférable , tandis que la mifere extrême eft ft rare parmi nous où l’on ne voit point de millionnaires ? Cette queftion , ce me femble eft bien digne de vos recherches ; mais ce n’eft pas chez les gens avec qui vous vivez que vous devez vous attendre à la réfoudre. C’eft dans les appartenons

iço La Nouvelle dores qu’un éfcolier va prendre les airs du monde ; mais le fage en apprend les my Itérés dans la chaumière du pauvre.

C’eft-là qu’on voit fenfiblement les ob£* cures manœuvres du vice, qu’il couvre de paroles fardées au milieu d’un cercle:

c’eft-là qu’on s’inftruit par Quelles iniquités fecretes le puiflant 6c le riche arrachent un refte de pain noir à l’opprimé qu’ils feignent de plaindre en public. Ah ! fi j’en crois nos vieux militaires, que de chofes vous apprendriez, dans les greniers d’un cinquième étage, qu’on enfevelit fous un profond fecret dans les hôtels du fauxbourg Saint Germain , & que tant de beaux parleurs feroient confus avec leurs feintes maximes d’humanité , fi tous les malheureux qu’ils ont faits fe préfentoient pour les démentir.

Je fais qu’on n’aime pas le fpeétacle de la mifere qu’on ne peut foulager, & que le riche môme détourne les yeux du pauvre qu’il refufe de fecourir ; mais ce n’eft pas d’argent feulement qu’ont befoin les infortunés, il n’y a que les parefleu»

de bien faire qui ne fâchent faire du bien

que la bourfe à la main. Les confolations , les confeils , les foins , les amis , la proteûion font autant de reffources que la commifération vous laiffe au défaut des richeffes , pour le foulagement de l’indigent. Souvent les opprimés ne le font que parce qu’ils manquent d’organe pour faire entendre leurs plaintes.

Il ne s’agit quelquefois que d’un mot qu’ils ne peuvent dire , d’une raifon qu’ils ne lavent point expofer , de la porte d’un Grand qu’ils ne peuvent franchir. L’intrépide appui de la vertu délintérclTée fuffit pour lever une infinité d’obllacles , & l’éloquence d’un homme de bien peut effrayer la tyrannie au milieu de toute fa puiffance.

Si vous voulez donc être homme en effet, apprenez à redefcendre. L’humanité coule comme une eau pure & falutaire , & va fertilifer les lieux bas ; elle cherche toujours le niveau , elle »

laiffe à fec ces roches arides qui menacent la campagne & ne donnent qu'une ombre nuifible ou des éclats pour écrafer leurs voifins.

Voilà , mon ami , comment on tire

5i La Nouvelle parti du préfent en s'inftruiSant pour Ta venir , & comment la bonté met d'avance à profit les leçons de la Sagefie , afin que quand les lumières acquifes nous refteroient inutiles , on n'ait pas pour cela perdu le tems employé à les acquérir. Qui doit vivre parmi des gens en place ne fauroit prendre trop de préServatifs contre leurs maximes empoiSonnées , & il n'y a que l'exercice continuel de la bienfaisance qui garantilTe les meilleurs cœurs de la contagion des ambitieux. Eflayez, croyez - moi , de ce nouveau genre d'étur des ; il eft plus digne de vous que ceux que vous avez embraffés , & comme l'eSprit s'étrécit à mefure que l'ame fe corrompt, vous Sentirez bientôt, au contraire , combien l'exercice des Sublimes vertus éleve & nourrit le génie ; combien un tendre intérêt aux malheurs d'autrui Sert mieux à en trouver la Source , & à nous éloigner en tout Sens des vices qui les ont produits.

Je vous devois toute la SranchiSe de l'amitié dans la Situation critique oit vous me paroiffez être ; de peur qu'un Second pas vers le déSordre ne vous y plongeât

Héloïse. II. Part, açj, fcnfm fans retour , avant que vous eufliez le tems de vous reconnoitre. Maintenant je ne puis vous cacher, mon2mi, combien votre prompte & fincere confeffion m'a touchée ; car je fens combien vous a coûté la honte de cet aveu , & par conféquent combien celle de votre faute vous pefoit fur le

cœur. Une erreur involon-> taire fe pardonne & s'oublie aifément.

Quant à l'avenir , retenez bien cette maxime dont je ne me départirai point. Qui peut s'abufer deux fois en pareil cas , ne s'eft pas même abufé la première.

Adieu , mon ami ; veille avec foin fur ta fanté , je t'en conjure , & fonge qu'il ne doit refter aucune trace d'un crimq que j'ai pardonné.

P. S. Je viens de voir entre les mains de M. d'Orbe des copies de plufieurs de vos lettres à Milord Edouard , qui m'obligent à rétra&er une partie de mes cenfures fur les matières & le ftyle de vos obfervations. Celles-ci traitent , j'en conviens,' de fujets importans & me paroiifent pleines de réflexions graves & judicieufes. Mais en revanche , il eft clair quç

vous nous dédaignez beaucoup , ma cou* fine & moi , ou que vous faites bien peu de cas de notre eftime, en ne nous envoyant que des relations li propres à l'altérer , tandis que vous en faites pour votre ami de beaucoup meilleures. C'eft ce me femble allez mal honorer vos leçons que de juger vos écolieres indignes d'admirer vos talens ; & vous devriez feindre , au moins par vanité , de nous croire capables de vous entendre.

J'avoue que la politique n'eft gueres du reffort des femmes , & mon oncle nous en a tant ennuyées que je comprends comment vous avez pu craindre d'en faire autant. Ce n'eft pas , non plus , à vous parler franchement , l'étude à laquelle je donnerois la préférence ; fon utilité eft trop loin de moi pour me toucher beaucoup ,

& fes lumières font trop fublimes pour frapper vivement mes yeux. Obligée d'aimer le gouvernement fous lequel le Ciel m'a fait naître , je me foucie peu de favoir s'il en eft de meilleurs. De quoi me fèviroU de les connoitre , avec fi peu de pouvoir pour les établir , & pourquoi contrifterois - je mon ame à

Héloïse. II. Part. 155 confidérer de fi grands maux où je ne peux rien , tant que j'en vois d'autres autour de moi qu'il m'eft permis de foulager ? Mais je vous aime ; & l'intérêt que je ne prends pas* aux fujets , je le prends à l'Auteur qui les traite. Je recueille avec une tendre admiration toutes les preuves de votre génie , & fiere d'un mérite fi digne de mon cœur, je ne demande à l'amour qu'autant d'efprit qu'il m'en faut pour fentir le vôtre. Ne me refufez donc pas le plàifir de connoitre & d'aimer tout ce que vous faites de bien. Voulez - vous me donner l'humiliation de croire que fi le Ciel uniflbit nos deftinées , vous ne jugeriez pas votre compagne digne de penfer avec vous ?

mm' ■ 1 l 1 . •.- y *

LETTRE XXVIIL

* de Julie.

1 O u t eft perdu ! tout eft découvert ï Je ne trouve plus tes lettres dans le lieu où je les avois cachées. Elles y étoient encore hier au foir. Elles n'ont pu être

2 56 La Novv. Hél; IL Part; enlevées que d'aujourd'hui. Ma mert?

feule peut les avoir furprifes. Si mon pere les voit , c'ert fait de ma vie ! Eh !

que ferviroit qu'il ne les vît pas , s'il faut renoncer .... Ah Dieu ! ma mere m'envoye appeller. Où fuir? Comment foutenir fes regards ? Que ne puis - je me cacher au fein de la terre ! . . . . Tout mon corps tremble , & je fuis hors d'état de faire un pas .... la honte , l'humiliation , les cuifans reproches . . . j'ai tout mérité , je fupporterai tout. Mais la douleur , les larmes d'une mere éplorée ....

ô mon cœur , quels déchiremens ! ....

Elle m'attend ; je ne puis tarder davantage . . . elle voudra favoir .... il faudra tout dire . . . Regianino fera congédié. Ne m'écris plus jufqu'à nouvel avis . . . qui fait fi jamais ... je pourrois . . . quoi , mentir 1 . . . mentir à ma mere .... Ah t s'il faut nous fauver par le menfonge , adieu , nous fommes perdus 1 •

Fin de la féconde Partie.

LETTRE I

de Madame d'Orbe.

U e de maux vous caùfez à ceux qui vous aiment ! Que de pleurs vous avez

déjà fait couler dans une famille infor-

tunee dont vous feul troublez le repos !

Craignez d'ajouter le deuil à nos larmes :

craignez que la mort d'une mere affligée ne foit le dernier effet du poifon que vous verfez dans le cœur de fâ fille , & qu'uni

amour défôrdonné ne devienne enfin pour vous-même la fource d'un remords éternel. L'amitié m'a fait fupporter vos erreurs tant qu'une ombre d'efpoir pouvoit les Nouv . Héloifc. Tome IL R

158 La Nouvelle

nourrir ; mais comment tolérer une vainc confiance que l'honneur & la raifon condamnent , & qui ne pouvant plus caufer que des malheurs & des peines ne mérite que le nom d'obflination.

Vous favez de quelle maniéré le fecref de vos feux , dérobé fi long-tems aux foupçons de ma tante , lui fut dévoilé par vos lettres. Quelque fenfible que foit un tel coup à cette mere tendre & vertueufe , moins irritée contre vous que contre elle -même , elle ne s'en prend qu'à fon aveugle négligence ; elle déplore fa fatale illufion ; fa plus cruelle peine efl d'avoir pu trop eflimer fa fille , & fa douleur efi:

pour Julie un châtiment cent fois pire que fes reproches.

L'accablement de ceîte pauvre coufine ne fauroit s'imaginer. Il faut le voir pour le comprendre. Son cœur femble étouffé par l'affliftion , & l'excès des fentimens qui l'oppreffent lui donne un air de flupidité plus effrayante que des cris aigus.

Elle fe tient jour & nuit à genoux au chevet de fa mere , l'air morne , l'œil fixé en terre , gardant un profond filence ; la fervant avec plus d'attention & de viva-

Héloïse. III. Part. 159 cité que jamais ; puis retombant à l'inflant dans un état d'anéantifîcment qui la firoit prendre pour une autre perfonne. Il efl très-clair que c'efi la maladie de la mcre qui foutient les forces de la fille , & fi l'ardeur de la fervir n'animoit fon zele , fes yeux éteints , fa pâleur , fon extrême abattement me

feroient craindre qu'elle n'eût grand befoin pour elle - même de tous les foins qu'elle lui rend. Ma tante s'en apperçoit aufii , & je vois à l'inquiétude avec laquelle elle me recommande en particulier la fanté de fa fille combien le cœur combat de part &: d'autre contre la gêne qu'elles s'impofent , &c combien on doit vous haïr de troubler une union fi charmante.

Cette contrainte augmente encore par le foin de la dérober aux yeux d'un pere emporté auquel une mere tremblante pour les jours de fa fille veut cacher ce dangereux fecret. On fe fait une loi de garder en fa préfence l'ancienne familiarité ; mais fi la tendreffe maternelle profite avec plaifir de ce prétexte , une fille confufe n'ofe livrer fon cœur à des cajefies qu'elle croit feintes , &: qui lui font

d'autant plus cruelles qu'elles lut feroîent douces fi elle ofoit y compter. En recevant celles de fon pere , elle regarde 1 à mere d'un air fi tendre & fi humilié , qu'on voit fon cœur lui dire par fes yeux:

ah ! que ne fuis-je digne encore d'en recevoir autant de vous !

Madame d'Etange m'a prife plufieurs fois à part , & j'ai connu facilement à la douceur de fes réprimandes & au ton dont elle m'a parlé de vous , que Julie a fait de grands efforts pour calmer envers nous fa trop jufte indignation , & qu'elle n'a rien épargné pour nous j unifier l'un & l'autre à fes dépens. Vos lettres mêmes portent avec le caraftere d'un amour excefuf une forte d'excufe qui ne lui a pas échappé ; elle vous reproche moins l'abus de fa confiance qu'à elle -même fa fimplicité à vous l'accorder. Elle vous eftime affez pour croire qu'aucun autre homme à votre place

n'eût mieux réfifté que vous ; elle s'en prend de vos fautes à la vertu même.

Elle conçoit maintenant , dit- elle , ce que c'eft qu'une probité trop vantée, qui n'empêche point un honnête homme

Héloïse. III. Part; 261 amoureux de corrompre , s'il peut , une fille fage -, & de déshonorer fans fcrupule toute une famille pour, fatisfaire; un moment de fureur. Mais que fert de revenir fur le paflfé ? Il s'agit de cacher fous un voile étemel cet odieux myflere , d'en effacer , s'il fe peut , jufqu'au moindre veftige , & de féconder la bonté du Ciel qui n'en a point laiffé de témoignage fenfibîe. Le fecret eft concentré entre fix perfonnes fures. Le repos de tout ce que vous avez aimé , les jours d'une mere au défefpoir , l'honneur d'une maifon refpeftable , votre propre vertu , tout dépend de vous encore ; tout vous prefcrit votre devoir ; vous pouvez réparer le mal que vous avez fait ; vous pouvez vous rendre digne de Julie , & juftifier fa faute en renonçant à elle ; &c fi votre cœur ne m'a point trompé , il n'y a plus que la grandeur d'un tel facrifice qui puiffe répondre à celle de l'amour qui l'exige. Fondée fur l'eftime que j'eus toujours pour vos fentimens , & fur ce que la plus tendre union qui fut jamais lui doit ajouter de force , j'ai promis en votre nom tout ce que vous devez

t 6 i La Nouvelle tenir ; ofez me démentir fi j'ai troj# v préfumé de vous , ou foyez aujourd'hui ce que vous devez être. Il faut immoler votre maîtreffe ou votre amour l'un à l'autre , & vous montrer le plus lâche ou le plus vertueux des hommes.

Cette mere infortunée a voulu voit# écrire ; elle avoit même commencé. O Dieu ! que de coups de poignard vous eu fient porté fes plaintes ameres ! Que fes touchans reproches vous euffent

déchiré le cœur ! Que fes humbles prières vous eufient pénétré de honte ! J'ai mis en pièces cette lettre accablante que vous n'eufiiez jamais fupportée : je n'ai pu fouffrir ce comble d'horreur de voir une mere humiliée devant le féduéleur de fa fille : vous êtes digne au moins qu'on n'empîoie pas avec vous de pareils moyens , faits pour fléchir des monflres & pour faire mourir de douleur un homme fenfible.

Si c'étoit ici le premier effort que l'amour vous eût demandé , je pourrois douter du fuccès & balancer fur l'eftime qui vous eft due : mais le facrifice que vous avez fait à l'honneur de Julie en qui*-

Héloïse. III. Part. 163 Tant ce pays m'eft garant de celui que vous allez Élire à fon repos en rompant un commerce inutile. Les premiers aftes de vertu font toujours les plus pénibles , & vous ne perdrez point le prix d'un effort qui vous a tant coûté , en vous obftinant à foutenir une vaine correfpondance dont les rifques font terribles pour votre amante , les dédommagemens nuis pour tous les deux , & qui ne fait que prolonger fans fruit les tourmens de l'un & de l'autre. N'en doutez plus , cette Julie qui vous fiit| fi chère ne doit rien être à celui qu'elle a tant aimé ; vous vous diflimulez en vain vos malheurs; vous la perdîtes au moment que vous vous féparâtes d'elle. Ou plutôt le Ciel vous l'avoit ôtée , même avant qu'elle fe donnât à vous ; car fon pere la promit dès fon retour , & vous favez trop que la parole de cet homme inflexible efl: irrévocable. De quelque maniéré que vous vous comportiez , l'invincible fort s'oppofe à vos vœux , & vous ne la poflederez jamais. L'uniqit©; choix qui vous refle à faire efl de la précipiter dans un abyme de malheurs & d'opprobres , ou

264 Là Nouvelle d'honorer en elle ce que vous avez adoré 1 §C de lui rendre , au lieu du bonheur per-r du , la fageffe , la paix , la fureté du moins , dont vos fatales liaifons la privent. Que vous feriez attrifté , que vous vous confumeriez en regrets , fi vous pouviez contempler l'état a&uel de cette malheureufe amie Sc l'aviliflément 011 la réduit le remords & la honte ! Que fon luftre eft terni ! que fes grâces font languiffantes ! que tous fes fentimens fi charmans & fi doux fe fondent triftement dans le feul qui les abforbe ! L'amitié même en eft attiédie ; à peine partage -t-elle encore le plaifir que je goûte à la voir , fon coeur malade ne fait plus rien fentir que l'amour & la douleur. Hélas ! qu'eft devenu ce caraftere aimant & fenfible , çe goût fi pur des chofes honnêtes ? cet intérêt fi tendre aux peines &: aux plaifirs d'autrui ? Elle eft encore , je l'avoue , douce , généreufe , compatiffante ; l'aimable habitude de bien faire ne fauroit s'effacer en elle ; mais ce n'eft plus qu'une habitude aveugle ^un goût fans réflexion.

Elle fait toutes les mêmes chofes , mais çîîc ne les fait plus^avec le .même zele i

tes fentimens fublimes Ce font affoiblis , çette flamme divine s'eft: amortie , cet ange n'efl plus qu'une femme ordinaire. Ah!

quelle ame vous avez ôtée à la vertu !

LETTRE IL d e l'A mant de Julie A Mde. d' E t a n g e.

E N É t r É d'une doüleur qui doit durer autant que moi , je me jette à vos pieds , Madame , non pour vous marquer un repentir qui ne dépend pas de mon cœur , mais pour expier un crime in-

volontaire en renonçant à tout ce qui pouvoit faire la douceur de ma vie.

Comme jamais fentimens humains Rapprochèrent de ceux que m'infpira votre adorable fille , il n'y eut jamais de facrifice égal à celui que je viens faire à la plus refpeâable des meres ; mais Julie m'a trop appris comment il faut immoler le bonheur au devoir ; elle m'en a trop courageufement donné l'exemple , pour qu'au moins une fois je ne fâche pas l'imiter.

Si mon fang fuffifoit pour guérir vo$ peines , je le verferois en filence & me plaindrois de ne vous donner qu'une fi foible preuve de mon zele : mais brifer le plus doux , le plus pur , le plus facré lien qui jamais ait uni deux cœurs , ah !

c'eft un effort que l'univers entier ne m'eut pas fait faire, & qu'il n'appartenoit qu'à vous d'obtenir !

Oui , je promets de vivre loin d'elle aufii long - tems que vous l'exigerez ; je m'abftiendrai de la voir & de lui écrire ; j'en jure par vos jours précieux , fi néceffaires à la confervation des fiens. Je me foumets , non fans effroi , mais fans murmure à tout ce que vous daignerez ordonner d'elle & de moi. Je dirai beaucoup plus encore ; fon bonheur peut me confoler de ma mifere , & je mourrai content fi vous lui donnez un époux digne d'elle. Ah !, qu'on le trouve , & qu'il m'ofe dire , je faurai mieux l'aimer que toi ! Madame , il aura vainement tout ce qui me manque ; s'il n'a mon cœur il n'aura rien pour Julie : mais je n'ai que ce cœur honnête &c tendre. Hélas ! je n'ai rien non plus. L'amour qui rappro-

Héloïse. III. Part. 167 che tout , n'éleve point la perfonne ; il n'éleve que les fentimens. Ah ! fi j'eufle ofé n'écouter que les miens pour vous , combien de fois en vous parlant ma bouche eût prononcé le doux nom de mere ?

Daignez vous confier à des fermens qui ne font point vains , & à un homme qui n'eft point trompeur. Si je pus un jour abufer de votre eftime, je m'abufaile premier moi - même. Mon cœur fans expérience ne connut le danger que quand il n'étoit plus tems de fuir , & je n'avois point encore appris de votre fille cet art cruel de vaincre l'amour par lui - même , qu'elle m'a depuis fi bien enfeigné. Banniflez vos craintes , je vous en conjure* Y a - 1 - il quelqu'un au monde à qui fon repos 9 fa félicité , fon honneur foient plus chers qu'à moi ? Non , ma parole 6 c mon cœur vous font garans de l'engagement que je prends au nom de mon illuftre ami comme au mien. Nulle indiscrétion ne fera commife , foyez-en fûre, & je rendrai le dernier foupir fans qu'on fâche quelle douleur termina mes jours.

Calmez donc celle qui vous confirme , & dont la mienne s'aigrit encore : effuyez

i68 La Nouvelle des pleurs qui m'arrachent l'ame ; rétablirez votre l'an té ; rendez à la plus tendre fille qui fut jamais le bonhéur auquel elle a renoncé ,pour vous ; foyez vousmême heureufe par elle ; vivez , enfin , pour lui foire aimer la vie. Ah ! malgré les erreurs de l'amour , être mere de Julie eft encore un fort afTez beau pour fe féliciter de vivre 1

LETTRE III

de l'Amant de Julie a Mde. d'Orbe,

En lui envoyant la Lettre précédente.

X Enez, cruelle, voilà ma réponfe.

En la lifont , fondez -en larmes fi vous connoiffez mon cœur , & fi le vôtre efl fenlible encore ; mais fur-tout , ne m'accablez plus de cette eflime impitoyable que vous me vendez fi cher & dont vous t faites le tourment de ma vie.

Votre main barbare a donc ofé les

H É l o i s e. III. Part. 169 rompre , ces doux nœuds formés fous • vos yeux prefque dès l'enfance , & que votre amitié fembloit partager avec tant de plaifir ? Je fuis donc aufli malheureux • que vous le voulez & que je puis l'être.

Ah ! connoiflèz - vous tout le mal que vous faites ? Sentez - vous bien que vous m'arrachez l'ame , que ce que vous m'ôtez eft fans dédommagement, & qu'il vaut mieux cent fois mourir que de ne plus vivre l'un pour l'autre ? Que me parlezvous du bonheur de Julie ? En peut - il être fans le contentement du cœur ? Que me parlez - vous du danger de fa mere î Ah ! qu'eft-ce que la vie d'une mere , la mienne , la vôtre , la ficnne même , qu'eftce que l'exiftence du monde entier auprès du fentiment délicieux qui nous unifloit } Infenfée & farouche vertu ! j'obéis à ta voix fans mérite ; je t'abhorre en fai Tant tout pour toi. Que font tes vaines confolations contre les vives douleurs de l'ame ? Va , trifte idole des malheureux , tu ne fais qu'augmenter leur mifere , en leur

ôtant les reflburces que la fortune leur laifte. J'obéirai pourtant, oui, cruelle, j'obéirai : je deviendrai , s'il fe peut , in-

fenfible & féroce comme vous. J'oublierai tout ce qui me fut cher au monde. • Je ne veux plus entendre ni prononcer le nom de Julie ni le vôtre. Je ne veux plus m'en rappeller l'infupportable fouve-, nir. Un dépit , une rage inflexible m'aigrit contre tant de revers. Une dure opiniâtreté me tiendra lieu de courage : il m'en a trop coûté d'être fenfible ; il vaut mieux renoncer à l'humanité.

DE MDE. D'ORBE

a l'Amant de Julie.

V Ou S m'avez écrit une lettre défolante ; mais il y a tant d'amour & de vertu dans votre conduite , qu'elle efface l'amertume de vos plaintes : vous êtes trop généreux pour qu'on ait le courage de vous quereller. Quelque emportement qu'on laiflè paroitre , quand on fait ainfi s'immoler à ce qu'on aime , on mérite plus de louanges que de reproches ,

 malgré vos injures , vous ne me fûtes jamais fi cher que depuis que je connois fi bien tout ce que vous valez.

Rendez grâce à cette vertu que vous croyez haïr , & qui fait plus pour vous que votre amour meme. Il n'y a pas juP qu'à ma tante que vous n'ayez féduite par un facrifice dont elle fent tout le prix. Elle n'a pu lire votre lettre fans attendriffement ; elle a

même eu la foibleffe de la laiffer voir à fa fille , & l'effort qu'a fait la pauvre Julie pour contenir à cette lefture fes foupirs & fes pleurs l'a fait tomber évanouie.

Cette tendre mere , que vos lettres avoient déjà puifTamment émue , commence à connoitre par tout ce qu'elle voit , combien vos deux coeurs font hors de la réglé commune , & combien votre amour porte un cara&ere naturel de fympathie , que le tems ni les efforts humains ne fauroient effacer. Elle qui a fi grand befoin de confolation , confoleroit volontiers fa fille , fi la bienféance ne la retenoit, & je la vois trop près d'en devenir la confidente pour qu'elle ne me pardonne pas de l'avoir été. Elle s'échappa hier

a 72 La Nouvelle jufqu'à dire en fa préfence , un peu indifcretement (1) peut - être , ah ! s'il ne dépendent que de moi .... quoi qu'elle 1 fe retînt n'achevât pas , je vis au baifer ardent que Julie imprimoit fur fa main qu'elle ne l'avoit que trop entendue. Je fais même qu'elle a voulu plufieurs fois parler à fon inflexible époux ; mais , foit danger d'expofer fa fille aux fureurs d'un pere irrité , foit crainte pour elle-même , fa timidité l'a toujours retenue , & fon affoibliflement , fes maux , augmentent fi fenfiblement , que j'ai peur de la voir hors d'état d'exécuter fa réfolution avant qu'elle l'ait bien formée.

Quoi qu'il en foit, malgré les fautes dont vous êtes caufe , cette honnêteté de cœur qui fe fait fentir dans votre amour mutuel lui a donné une telle opinion de vous qu'elle fe fie à la parole de tous deux fur l'interruption de votre correfpondance , & qu'elle n'a pris aucune précaution pour veiller de plus

près

f (1) Claire , : êtes - vous ici moins indiferete ? Eft - cfc Ja derniers fois que vous lé ferez ?'

Héloïse. III. Part. 173 près fur fa fille ; effectivement , fi Julie ne répondoit pas à fa confiance elle ne feroit plus digne de fes foins , & il faudroit vous étouffer l'un & l'autre fi voüs étiez capables de tromper encore la meilleure des meres , & d'abufer de l'eftime qu'elle a pour vous.

Je ne cherche point à rallumer dans votre cœur une efpérance que je n'ai pas moi-même ; mais je veux vous montrer, comme il eft vrai, que le parti le plus honnête eft aufli le plus fage , & que s'il peut relier quelque reffource à votre amouç, elle eft dans le facrifice que l'honneur & la raifon vous impofent. Mere, parens, amis, tout eft maintenant pour vous , hors un pere qu'on gagnera par cette voie, ou que rien ne fauroit gagner. Quelque imprécation qu'ait pu vous diéler un moment de défefpoir. Vous nous avez prouvé cent fois qu'il n'eft point de. route plus ftire pour aller au bonheur que celle de la vertu. Si l'on y parvient , il eft plus pur, plus folide & plus doux par elle; fi on le manque , elle feule peut en dédommager. Reprenez donc courage,

{oyez homme , & foyez encore vousmême. Si •j'ai bien connu votre cœur, la maniéré la plus cruelle pour vous de perdre Julie feroit d'être indigne de l'obtenir.

LETTRE V

de Julie a son Amant.

EiLle n'eft plus. Mes yeux ont vil fermer les Tiens pour jamais; ma bouche a reçu fon dernier foupir ; mon nom lut te dernier mot qu'elle prononça ; fon dernier regard fut tourné fur moi. Non , ce n'étoit pas la vie qu'elle fembloit quitter; j'avois trop peu fçu la lui rendre chère. C'étoit à moi feule qu'elle s'arrachoit. Elle me voyoit fans guide & fans efpérance, accablée de mes malheurs & de mes fautes : mourir ne fut rien pour elle, & fon cœur n'a gémi que d'abandonner fa fille dans cet état.

Elle n'eut que trop de raifon. Qu'avoit- «11e à regretter fur la terre? Qu'eft - ce

qui pouvoit ici -bas valoir à fes yeux le prix immortel de fa patience & de fes vertus qui l'attend.oit dans le Ciel?

Que lui reftoit-il à faire au monde finon d'y pleurer mon opprobre ? Ame pure & charte , digne époufe , & mere incomparable, tu vis maintenant au féjour de la gloire & de la félicité ; tu vis ; & moi , livrée au repentir & au défefpoir, privée à jamais de tes foins , de tes confeils , de tes douces careffes , je fuis morte au bonheur, à la paix, à l'innocence : je ne fens plus que ta perte; je ne vois plus que ma honte; ma vie n'eft plus que peine & douleur. Ma mere , ma tendre mere , hélas ! je fuis bien plus morte que toi !

Mon Dieu ! quel tranfport égare une infortunée & lui fait oublier fes résolutions ? Où viens-je verfer mes pleurs & pouffer

mes gémiffemens? C'eft le cruel qui les a caufés que j'en rends le dépofitaire ! C'eft avec celui qui fait les malheurs de ma vie que j'ofe les déplorer !

Oui , oui , barbare , partagez les tourmens que vous me faites fouffrir- Vous par qui je plongeai le couteau dans le

17 6 La Nouvelle fein maternel , gémiflez des maux qui me viennent de vous, & fentez avec moi l'horreur d'un parricide qui fut votre ouvrage. A quels yeux oferois-je paroitre aufii méprifable que je le fuis?

Devant qui m'avilirois - je au gré de mes remords? Quel autre que le complice de mon crime pourroit affez les connoitre ? C'efl mon plus infupportable fupplice de n'être accufée que par mon cœur, & de voir attribuer au bon naturel les larmes impures qu'un cuifant repentir m'arrache. Je vis , je vis en frémiffant la douleur empoifonner , hâter les derniers jours de ma trille mere. En vain fa pitié pour moi l'empêcha d'en convenir ; en vain elle affecloit d'attribuer le progrès de fon mal à la caufe qui l'avoit produit ; en vain ma couline gagnée a tenu le même langage. Rien n'a pu tromper mon cœur déchiré de regret , & pour mon tourment éternel je garderai jufqu'au tombeau l'affreufe idée d'avoir abrégé la vie de celle à qui je la dois.

O vous que le Ciel fufcita dans fa colère pour me rendre malheureufe & cou-

pabîe , pour la demiere fois recevez dans votre fein des larmes dont vous êtes l'auteur. Je ne viens plus, comme autrefois , partager avec vous des peines qui dévoient nous être communes. Ce font les foupirs d'un dernier adieu qui s'échappent malgré moi. C'en efl fait ; l'empire de l'amour efl éteint dans une ame livrée au

feul défêfpoir. Je confacre le refie de mes jours à pleurer la meilleure des me-' res ; je faurai lui faerifier des fentimens qui lui ont coûté la vie - ; je ferois trop heureufe qu'il m'en coûtât affez de les vaincre , pour expier tout ce qu'ils lui ont fait fouffrir. Ah ! fi fon efprit immortel pénétré au fond de mon cœur, il fait bien que la viftime que je lui facrifie n'eft pas tout-à-fait indigne d'elle ! Partagez un effort que vous m'avez rendu néceffaire. S'il vous refie quelque refpeft pour la mémoire d'un nœud fi cher & fi fünefle , c'efl par lui que je vous conjure de me fuir à jamais , de ne plus m'écrire , de ne plus aigrir mes remords , de me laiflér oublier , s'il fe peut , ce que nous fûmes l'un à l'autre. Que mes yeux ne vous voyent plus ; que je n'en-

178 La Nouvelle tende plus prononcer votre nom ; que votre fouvenir ne vienne plus agiter mon cœur. Fofe parler encore au nom d'un amour qui ne doit plus être ; â tant de fujets de douleur n'ajoutez pas celui de voir fon dernier vœu méprifé. Adieu donc pour la derniere fois , unique & cher .... Ah 1 fille infenfée .... adieu pour jamais.

LETTRE VI

de l'Amant de /ulie

a Mde. d'Orbe.

jEt N F 1 N le voile eft déchiré ; cette longue illufion s'efl évanouie; cet efpoir fi doux s'efl éteint; if ne me refte pour aliment d'une flamme éternelle qu'un fouvenir amer & délicieux qui fou-

tient ma vie & nourrit mes tourmens du vain fentiment d'un bonheur qui n'eft plus.

Eft-il donc vrai que j'ai goûté la félicite fuprême ? Suis - je bien le même être qui fut heureux un jour ? Qui peut fentir

Héloïse. III. Part. 179 •e que je fouffre n'eft-il pas né pour toujours fouffrir? Qui peut jouir des biens que j'ai perdus , peut-il les perdre & vivre encore , & des fentimens fi contraires peuvent- ils germer dans un même cœur ? Jours de plaifir & de gloire , non , vous n'étiez pas d'un mortel ! vous étiez trop beaux pour devoir être périflables.

Une douce extafe abforboit toute votre durée , & la raffembloit en un point comme celle de l'éternité. Il n'y avoit pour moi ni paſſe ni avenir , & je goutois à la fois les délices de mille fiecles.

Hélas ! vous avez difparu comme un éclair ! Cette éternité de bonheur ne fut qu'un inftant de ma vie. Le tems a repris fa lenteur dans les momens de mon défefpoir , & l'ennui mefure par longues années le refte infortuné de mes jours.

Pour achever de me les rendre infupportables, plus les affligions m'accablent, plus tout ce qui m'étoit cher femble fe détacher de moi. Madame , il fe peut que vous m'aimiez encore ; mais d'autres foins vous appellent , d'autres devoirs vous occupent. Mes plaintes que vous écoutiez avec intérêt font maintenant ia-

180 La Nouvelle 1

difcretes. Julie ! Julie elle - même fe dé^

courage & m'abandonne. Les triftes remords ont chaffé l'amour. Tout eft changé pour moi ; mon cœur feul eft toujours le

même , & mon fort en eft plus affreux.

* Mais qu'importe ce que je fuis & ce que je dois être ? Julie fouffre , eft-il tems de fonger à moi? Ah! ce font fes peines qui rendent les miennes plus ameres. Oui , j'aimerois mieux qu'elle cefl'ât de m'aimer & qu'elle - fut heureufe ....

CefTer de m'aimer ! . . . . l'efpere-t-elle ? ..; Jamais , jamais. Elle a beau me défendre de la voir & de lui écrire. Ce n'eft pas le tourment qu'elle s'ôte; Hélas ! c'eft le confolateur ! La perte d'une tendre mere la doit- elle priver d'un plus ten-* dre ami ? Croit-elle foulager fes maux en les multipliant? O amour! eft- ce à tes dépens qu'on peut venger la nature ?

Non , non ; c'eft en vain qu'elle prétend m'oublier. Son tendre cœur pourra-t-il fe féparer du mien ? Ne le retiensje pas en dépit d'elle? Oublie -t- on des fentimens tels que nous les avons éprouvés^ & peut-on s'en fouvenir fans les'

Héloïse. III. Part. 181 éprouver encore ? L'amour vainqueur fit le malheur de fa vie ; l'amour vaincu ne la rendra que plus à plaindre. Elle paiera fes jours dans la douleur , tourmentée à la fois de vains regrets & de vains deiîrs , fans pouvoir jamais contenter ni l'aniour ni la vertu.

Ne croyez pas pourtant qu'en plaignant fes erreurs je me dif-penfe de les refpeéler. Après tant de facrifices , il eft trop tard pour apprendre à dél'obéir.

Puifqu'elle commande , il fuffit ; elle n'entendra plus parler de moi. Jugez fi mon fort eft affreux. Mon plus grand défefpoir n'eft pas de renoncer à elle. Ah !

c’eft dans fon cœur que font mes douleurs les plus vives , & jç fuis plus malheureux de fon infortune que de la mienne. Vous qu’elle aime plus que toute chofe, & qui feule , après moi, la favez dignement aimer ; Claire , aimable Claire , vous êtes l’unique bien qui lui refte. Il eft affez précieux pour lui rendre fupportable la perte de tous les autres.

Dédommagez-la des confolations qui lui font ôtées 8c de celles qu’elle refiife ; qu’une fainte amitié fupplée à La fois

aSi Là Nouvelle

auprès d’elle à la tendreffe d’une mere* à celle d’un amant , aux charmes de tous les fentimens qui dévoient la rendre heu-.reufe. Qu’elle le foit,s’il eft poflible, à quelque prix que ce puiffe être. Qu’elle recouvre 1^ paix & le repos dont je l’ai privée ; je fentirai moins les tourmens qu’elle m’a laifies. Puifque je ne fuis plus rien à mes propres yeux , puifque c’eft, mon fort de paffer ma vie à mourir pour elle ; qu’elle me regarde comme n’étant plus > j’y confens li cette idée la rend plus tranquille. Puiffe -t-elle retrouver près de vous fes premières vertus , fon premier bonheur ! Puiffe-t-elle être encore par vos foins tout ce qu’elle eût été fans moi !

Hélas ! elle étoit fille , & n’a plus de mere ! Voilà la perte qui ne fe répare point & dont on ne fe confole jamais quand on a pu fe la reprocher. Sa confidence agitée lui redemande cette mere tendre & chérie , & dans une douleur fi cruelle l’horrible remords fe joint à fon affli&ion. O Julie ! ce fenthnent affreux devait- il être connu de toi ? Vous qui fûtes témoin de la maladie & des der-

Héloïse. III. Part. 183 nîers momens de cette mere infortunée , je vous fupplie , je vous conjure , ditesmoi ce que j'en dois «croire. Déchirezmoi le cœur fi je fuis coupable. Si la douleur de nos fautes l'a fait defcendre au tombeau , nous fommes deux monftres indignes de vivre , c'eft un crime de fonger à des liens fi fimeftes , c'en eft un de voir le jour. Non , j'ofe le croire , un feu fi pur n'a point produit de fi noirs effets. L'amour nous infpira des fentimens trop nobles pour en tirer les forfaits des âmes dénaturées. Le Ciel , le Ciel feroit-il injufte , & celle qui fut immoler fon bonheur aux auteurs de fes jours méritoit-elle de leur coûter la vie ?

LETTRE VII

Réponse.

O m ment pourroit-on vous aimer moins en vous eftimant chaque jour davantage ? Comment perdrois-je mes anciens fentimens pour vous tandis que vous en méritez chaque jour de nou-

184 La Nouvelle veaux ? Non , mon cher & cligne ami ; tout ce que nous fûmes les uns aux autres dès notre première jeunelfe , nous le ferons le relie de nos jours , & fi notre mutuel attachement n'augmente plus , c'elf qu'il ne peut plus augmenter. Toute la différence elt que je- vous aimois comme mon frere , & qu'à préfent je vous aime comme mon enfant ; car quoique nous foyons toutes deux plus jeunes que vous & même vos difciples , je vous regarde un peu comme le nôtre. En nous apprenant à penfer, vous avez appris de nous à être fenfible , & quoiqu'en dife

votre philofophe Anglois, cette éducation vaut bien l'autre ; fi c'elt la raifon qui fait l'homme , c'ell le fentiment qui le conduit.

Savez -vous pourquoi je parois avoir changé de conduite envers vous ? Ce n'elt pas , croyez - moi , que mon cœur ne foit toujours le même ; c'ell que votre état ell changé. Je favorifai vos feux tant qu'il leur rellpit un rayon d'efpérance.

Depuis qu'en vous obllinant d'afpirer à Julie , vous ne pouvez plus que la rendre malheureule , ce feroit vous nuire que

 de vous complaire. J'aime mieux vous favoir moins à plaindre , &Z vous rendre plus mécontent. Quand le bonheur commun devient impoflible , chercher le Tien dans celui qu'on aime , n'eft-ce pas tout ce qui relie à faire à l'amour fans efpoir ?

Vous faites plus que fentir cela , mon généreux ami ; vous l'exécutez dans le plus douloureux facrifice qu'ait jamais fait un amant fidele. En renonçant à Julie , vous achetez fon repos aux dépens du vôtre , & c'eft à vous que vous renoncez pour ejle.

J'ofe à peine vous dire les bizarres idées qui me viennent là - deflus ; mais elles font confolantes , & cela m'enhardit.

Premièrement , je crois que le véritable amour a cet avantage aulîi bien que la vertu , qu'il dédommage de tout ce qu'on lui facrifie , & qu'on jouit en quelque forte des privations qu'on s'impofe par le fentiment meme de ce qu'il en coûte & du motif qui nous y porte. Vous vous témoignerez que Julie a été aimée de vous comme elle méritoit de l'être , & vous l'en aimerez davantage , & vous en ferez plus heureux. Cet amour-propre

exquis qui fait payer toutes les vertus pénibles mêlera fon charme à celui de l'amour. Vous vous direz , je fais aimer, avec un plaifir plus durable & plus délicat que vous n'en gouttiez à dire , je poflede ce que j'aime. Car celui-ci s'ufe à force d'en jouir ; mais l'autre demeure toujours , & vous en jouiriez encore , quand même vous n'aimeriez plus.

Outre cela , s'il eft vrai , comme Julie & vous me l'avez tant dit , que l'amour foit le plus délicieux fentiment qui puifle entrer dans le cœur humain , tout ce qui le prolonge & le fixe , même au prix de mille douleurs , eft encore un bien.

Si l'amour eft un defir qui s'irrite par les obftacles comme vous le difiez encore , il n'eft pas bon qu'il foit content ; il vaut mieux qu'il dure & foit malheureux que de s'éteindre au fein des plaifirs. Vos feux , je l'avoue , ont foutenu l'épreuve de la pofleflion , celle du tems , celle de l'abfence & des peines de toute efpece ; ils ont vaincu tous les obftacles hors le plus puiflant de tous , qui eft de n'en avoir plus à vaincre , & de fe nourrir uniquement d'eux - mêmes. L'univers n'a

Héloïse. III. Part. 187 jamais vu de paflion foutenir cette épreuve , quel droit avez - voxis d'efpérer que la vôtre l'eût Soutenue ? Le tems eût joint au dégoût d'une longue pofleflion le progrès de l'âge & le déclin de la beauté ; il Semble fe fixer en votre faveur par votre réparation ; vous ferez toujours l'un pour l'autre à la fleur des ans ; vous vous verrez fans cefle tels que vous vous vîtes en vous quittant , & vos cœurs unis jusqu'au tombeau prolongeront dans une illufion charmante votre jeunefle avec vos amours.

Si vous n'eufliez point été heureux une infurmontable inquiétude pourroit vous tourmenter ; votre cœur regretteroit en Soupirant les biens dont il étoit digne ; votre ardente imagination vous demanderoit fans cefle ceux que vous n'auriez , pas obtenus. Mais l'anjouè n'a point de .

délices dont il ne vous ait comblé , & pour parler comme vous , vous avez épuifé durant une année les plaifirs d'une vie entière. Souvenez -vous de cette lettre lî paflionnée , écrite le lendemain d'un rendez-vous téméraire. Je l'ai lue avec une émotion qui m'étoit inconnue : on

î88 La Nouvelle rt'y voit pas l'ctat permanent d'une a me attendrie ; mais le dernier délire d'un cœur brûlant d'amour & ivre de volupté. Vous jugeâtes vous - même qu'on n'éprouvoit point de pareils tranfports deux fois en la vie , & qu'il faloit mourir après les avoir fentis. Mon ami , ce fiit là le comble , & quoique la fortune & l'amour eufient fait pour vous , vos feux & votre bonheur ne pouvoient plus que décliner. Cet inftant fut aufli le commencement de vos difgraces , & votre amante vous fut ôtée au moment que vous n'aviez plus de fentimens nouveaux à goûter auprès d'elle ; comme fi le fort eût voulu garantir votre cœur d'un épuifement inévitable , & vous laiffer dans le fouvenir de vos plaifirs paffés unplaifir plus doux que tous ceux dont vous pourriez jouir encore.

Confolez - vous donc de la perte d'un bien qui vous eût toujours échappé ÔC vous eût ravi de plus celui qui vous refte.

Le bonheur & l'amour fe feroient évanouis à la fois ; vous avez au moins confervé le fentiment ; on n'eft point fans plaifirs quand on aime encore. L'image

de

Digitiz-ed by Googli

Héloïse. III. Part. zg£ de l'amour éteint effraye plus un cœur tendre que celle de l'amour malheureux i & le dégoût de ce qu'on poffede eft un état cent fois pire que le regret de cë , qu'on a perdu.

Si les reproches que ma défolée coufine fe fait fur la mort de fa mere étoient fondés , ce cruel fouvenir empoifonneroit , je l'avoue , celui de vos amours $ & une fi fimefle idée devroit à jamais les éteindre ; mais n'en croyez pas à fes douleurs , elles la trompent ; ou plutôt $ le chimérique motif dont elle aime à les aggraver, n'efî: qu'un prétexte pour eii juftifier l'excès. Cette ame tendre craint toujours de ne pas s'affliger affez , & c'eff une forte de plaifir pour elle d'ajouter' au fentiment de fes peines tout ce qui peut les aigrir. Elle s'en impofe , foyezen fur ; elle n'eft pas fincere avec ellemême. Ah! fi elle croyoit bien fincerement avoir abrégé les jours de fa mere 3 fon cœur en pourroit-il fupporter l'affreiix remords ? Non , non , mon ami ; elle né la pleureroit pas , elle l'auroit fuivie. Lé maladie de Mde. d'Etange eft bien connue 3 c'étoit une hydropifie de poitrine donf

Nouv. Htloïfe. Tome II. T

ü90 La Nouvelle elle ne pouvolt revenir , & l'on défefpéroit de fa vie avant même qu'elle eût découvert votre correfpondance. Ce fut un violent chagrin pour elle ; mais que de plaifirs réparèrent le mal qu'il pouvoit lui faire ! Qu'il fut confolant pour cette tendre mere de voir , en gémiflant des fautes de fa fille , par combien de vertus elles étoient rachetées , & d'être forcée d'admirer fon ame en pleurant fà foibleffe ! Qu'il lui fut doux de fentir combien elle

en étoit chérie ! Quel zele infatigable ! Quels foins continuels ! Quelle affiduité fans relâche ! Quel défefpoir de l'avoir affligée ! Que de regrets , que de larmes , que de touchantes carefTes , quelle inépuifable fenfibilité ! C'étoit dans les yeux de fa fille qu'on lifoit tout ce que fouffroit la mere ; c'étoit elle qui la fervoit les jours , qui la veilloit les nuits ; c'étoit de fa main qu'elle recevoit tous les fecours : vous eufiiez cru voir une autre Julie ; fa délicatefle naturelle avoit difparu , elle étoit forte & robufte^ les foins les plus pénibles ne lui coûtoient rien , & fon ame fembloit lui donner un nouveau corps. Elle faifoit tout & pa-

Héloïse. III. Part. 19 1 toiffoit ne rien faire; elle étoit par-tout 6c ne bougeQit d'auprès d'elle. On la trouvoit fans ceffe à genoux devant fon lit , la bouche collée fur fa main , gémiffant ou de fa faute ou du mal de fa mere , & confondant ces deux fentimens pour s'en affliger davantage. Je n'ai vu perfonne entrer les derniers jours dans la chambre de ma tante fans être ému jufqu'aux larmes du plus attendriffant de tous les fpeftacles. On voyoit l'effort que faifoient ces deux cœurs pour fe réunir plus étroitement au moment d'une funefle féparation. On voyoit que le feul regret de fe quitter occupoit la mere & la fille , 6c que vivre ou mourir n'eût été rien pour elles fi elles avoient pu refier ou partir enfemble.

Bien loin d'adopter les noires idées de Julie , foyez fur que tout ce qu'on peut efpérer des fecours humains 6c des confolations du cœur a concouru de fa part à retarder le progrès de la maladie de fa mere , 6c qu'infailliblement fa tendreffe 6c fes foins nous l'ont confervée plus long - tems que nous n'eufiions pu faire fans elle. Ma tant§ elle - même m'a dit

cent, fois que fes derniers jours étoienl les plus doux momens de fa vie , & que le bonheur de fa fille étoit la feule chofe qui manquoit au fien.

S'il faut attribuer fa perte au chagrin , ce chagrin vient de plus loin , & c'eft à fon epoux feul qu'il faut s'en prendre.

Long-tems inconfiant & volage il prodigua les feux de fa jeunefl'e à mille objets moins dignes de plaire que fa vertueufe compagne ; & quand l'âge le lui eut ramené , il conferva près d'elle cette rudefie inflexible dont les maris infidèles ont accoutumé d'aggraver leurs torts. Ma pauvre coufine s'en eft reflentie. Un vain entêtement de noblefle & cette roideur de caractère que rien n'amollit ont fait vos malheurs & les liens. Sa mere qui eut toujours du penchant pour vous , & qui pénétra fon amour quand il étoit trop tard pour l'éteindre , porta long-tems en fecret la douleur de ne pouvoir vaincre le eoût de fa fille ni Fobftination de fon époux , & d'être la première caufe d'un mal qu'elle ne pouvoit plus guérir. Quand vos lettres furprifes lui eurent appris jufqu'où vous aviez abufé de la confian-

Diçjitized by Googli

te , elle craignit de tout perdre en voulant tout fauver , & d'expofer les jours de fa fille pour rétablir fon honneur.

Elle fonda plufieurs fois fon mari fans fuccès. Elle voulut plufieurs fois hazar-, der une confidence entière & lui montrer toute l'étendue de fon devoir ; la» frayeur & fa timidité la retinrent toujours. Elle héfifa tant qu'elle put parler ; lorfqu'elle le voulut il n'étoit plus tems ; les forces lui manquèrent ; elle mourut avec le

fatal fecret , & moi qui connois l'humeur de cet homme févere fans favoir jufqu'oii les fentimens de la nature auroient pu la tempérer , je refpire en voyant au moins les jours de Julie en fureté.

Elle n'ignore rien de tout cela ; mais vous dirai -je ce que je penfe de fes remords apparens ? L'amour eft plus ingénieux qu'elle. Pénétrée du regret de fa mere, elle voudroit vous oublier, & malgré qu'elle en ait , il trouble fa confcience pour la forcer de penfer à vous. Il veut que fes pleurs ayent du rapport à .ce qu'elle aime. Elle n'oferoit plus s'en occuper direélement , il la force de s'en occuper encore , au moins par fon re-

8.94 La Nouvelle pcntir. Il l'abufe avec tant d'art qu'elle aime mieux fouffrir davantage & que vous entriez dans le fujet de fes peines.

Votre cœur n'entend pas , peut-être , ces détours du lien ; mais ils n'en font pas moins naturels ; car votre amour à tous deux quoiqu'égal en force n'eft pas femblable en effet. Le vôtre eft bouillant &c vif, le fien eft doux & tendre : vos fentimens s'exhalent au - dehors avec véhémence , les fiens retournent fnr elle - même , & pénétrant la fubftance de fon ame l'alterent & la changent infenfiblement. L'amour anime & foutient votre cœur ; il affaiffe & abat le fien ; tous les refforts en font relâchés , fa force eft nulle , fon courage eft éteint , fa vertu n'eft plus rien. Tant d'héroïques facultés ne font pas anéanties mais fufpendues :

ifn moment de crife peut leur rendre toute leur vigueur , ou les effacer fans retour. Si elle fait encore un pas vers le découragement , elle eft perdue ; mais fi cette ame excellente fe releve un

inftant, elle fera plus grande , plus forte , plus vertueufe que jamais , & il ne fera plus queftion de rechute. Croyez- moi , mon

Héloïse. III. Part. 195 aimable ami , dans cet état périlleux façhez refpeéler ce que vous aimâtes. Tout ce qui lui vient de vous , fut - ce contre vous-même, ne lui peut être que mortel. Si vous vous obftiuez auprès d'elle , vous pourrez triompher aifément; mais vous croirez en vain pofl'éder la même Julie, vous ne la retrouverez plus.

LETTRE VIIL

de Milord Edouard

a l'Amant de Julie. w .

J'AvoiS acquis des droits fur ton cœur ; tu m'étois néceffaire , j'étois prêt à t'aller joindre. Que t'importent mes droits , mes befoins , mon empreflemeht?

Je fuis oublié de toi ; tu ne daignes plus m'écrire. J'apprends ta vie folitaire & farouche ; je pénétré tes deffeins fecrets.

Tu t'ennuyes de vivre.

Meurs donc , jeune infenfé ; meurs , homme à la fois féroce & lâche : mais fâche en mourant que tu laides dans l'a-

a.9<5 La Nouvelle fne d'un honnête homme à qui tu fus cher la douleur de n'avoir fervi qu'un ingrat.

LETTRE IX

Réponse,

Enez, Milord ; je croyois ne pouvoir plus goûter de plaifir fur la terre :

mais nous nous reverrons. Il n'eft pas vrpi que vous puifliez me confondre avec les ingrats : votre cœur n'eft pas fait pour en trouver, ni le mien pour l'être.

BILLET

de Julie.

Jl eft tems de renoncer aux erreurs de la jeunefle & d'abandonner un trompeur efpoir. Je ne ferai jamais à vous.

Rendez - moi donc la liberté que je vous ai engagée, & dont mon pere veut difpoler ; ou mettez le comble à mes mal-.

Héloïse. III. Part. 2.97 heurs , par un refus qui nous perdra tous deux fans vous être d'aucun ufage.

Julie JEtange.

LETTRE X

du Baron d'Etange,

Dans laquelle étoit le précédent Billet .

S’IL peut relier dans l’atne d’un (iiborneur quelque fentiment d’honneur & d’humanité , répondez à ce billet d’une malheureufe dont vous avez corrompu le cœur , & qui ne feroit plus , fi j’ofois foupçonner qu’elle eût porté plus loin l’oubli d’elle-même. Je m’étonnerai peu que la même philofophie qui lui apprit à fe jetter à la tête du premier venu, lui apprenne encore à défobéir à fon pere. Penfez-y cependant. J’aime à prendre en toute occafion les voies de la douceur & de l’honnêteté quand j’efpere qu’elles peuvent fuffire ; mais fi j’en veux - bien ufer avec vous , ne croyez pas que

198 La Nouvelle j’ignore comment fe venge l’honneuf d’un Gentilhomme , offenfé par un homme qui ne l’eft pas.

RÉPONSE

F 1 Pargnez - vous , Monfieur , des menaces vaines qui ne m’effrayent point , & d’injuftes reproches qui ne peuvent m’humilier. Sachez qu’entre deux perfonnes de même âge il n’y a d’autre fuborneur que l’amour , & qu’il ne vous appartiendra jamais d’avilir un homme que votre fille honora de Ton eftipîe.

Quel facrifice ofez-vous m’impofer & à quel titre l’exigez- vous) Eft-ce à l’auteur de tous mes maux qu’il faut immoler mon dernier efpoir ? Je veux refpefter le pere de Julie ; mais qu’il daigne être le mien s’il faut que j’apprenne à lui obéir. Non, non, Monfieur, quelque opinion que vous ayez de vos procédés» ils ne m’obligent point à renoncer pour vous à des droits fi chers & fi bien

Héloïse. III. Part. 199 mérités de mon cœur. Vous faites le malheur de ma vie. Je ne vous dois que de la haine , & vous n'avez rien à prétendre de moi. Julie a parlé; voilà mon confentement. Ah! qu'elle foit toujours obéie ! Un autre la poffédera ; mais j'en ferai plus digne d'elle.

Si votre fille eût daigné me conſulter fur les bornes de votre autorité , ne doutez pas que je ne lui euffe appris à réſiſier à vos prétentions injuſtes. Quel que foit l'empire dont vous abufez, mes droits font plus ſacrés que les vôtres ; la chaîne qui nous lie eſt: la borne' du pouvoir paternel , même devant les tribunaux humains , & quand vous ofez réclamer la nature , c'eſt vous ſeul qui bravez ſes loix.

N'alléguez pas non plus cet honneur ſi bizarre & ſi délicat que vous parlez de venger ; nul ne l'offenſe que vousmême. Reſpectez le choix de Julie & votre honneur eſt en ſureté ; car mon cœur vous honore malgré vos outrages, de malgré les maximes gothiques l'alliance d'un honnête homme n'en déshonora jamais un autre. Si ma préſomp-

300 La Nouvelle tion vous offenſe , attaquez ma vie , je ne la défendrai jamais contre vous; au ſurplus , je me ſoucie fort peu de ſavoir en quoi conſiſte l'honneur d'un Gentilhomme ; mais quant à celui d'un homme de bien , il m'appartient , je ſais le défendre , & le conſerverai pur & ſans tache juſqu'au dernier ſoupir.

Allez , pere barbare èc peu digne d'un nom ſi doux , méditez d'aſtreux parricides , tandis qu'une fille tendre & ſoumiſe immole ſon bonheur à vos préjugés.

Vos regrets me vengeront un jour des maux que vous me faites , & vous ſentirez trop tard que votre haine aveugle & dénaturée

ne vous fut pas moins funefte qu'à moi. Je ferai malheureux , fans doute ; mais fi jamais la voix du fang s'élève au fond de votre cœur ; combien vous le ferez plus encore d'avoir facrifié à des chimères l'unique fruit de vos entrailles ; unique au monde en beautés , en mérite , en vertus , & pour qui le Ciel prodigue de fes dons n'oublia rien qu'un meilleur pere !

Héloïse. III. Part. 301

BILLET

Inclus dans la précédente Lettre.

J E rends à Julie d'Etange le droit de difpofer d'elle -même , & de donner fa main fans confulter fon cœur.

LETTRE XII

de Julie.

J E voulois vous décrire la fcene qui vient de fe paflér , & qui a produit le billet que vous avez dû recevoir ; mais mon pere a pris fes mefures fi jufles qu'elle n'a fini qu'un moment avant le départ du courrier. Sa lettre eft fans doute arrivé® à tems à la pofte ; il n'en peut être de même de celle- ci ; votre réfolution fera prife & votre réponfe partie avant quelle vous parvienne ; air.fi tout détail feroit déformais inutile. J'ai fait mon devoir ;

301 La Nouvelle

Vous ferez le vôtre : mais le fort non* accable , l'honneur nous trahit ; nous ferons féparés à jamais , & pour comble d'horreur ,

je vais paffer dan» les ... . Hélas ! j'ai pu vivre dans les tiens ! O de<voir ! à quoi fers-tu ? O providence ! . . . . il faut gémir & fe taire.

La plume échappe de ma main. J'étois incommodée depuis quelques jours \ l'entretien de ce matin m'a prodigieufement agitée .... la tête & le cœur me font mal .... je me fens défaillir .... le Ciel auroit-il pitié de mes peines ?.... Je ne puis me foutenir .... je fuis forcée à me mettre au lit , & me confole dans l'efpoir de n'en plus relever. Adieu , mes uniques amours. Adieu, pour la derniere fois , cher & tendre ami de Julie. Ah !

fi je ne dois plus vivre pour toi , n'aije pas déjà çeffé de vivre ?

MC

Héloïse. III. Part. 305 -■ - ■■ ==»«>

LETTRE XIII

de Julie a Mde. d'Orbe.

I L eft donc vrai , chère 8c cruelle amie , que tu me rappelles à la vie 8c à mes douleurs ? J'ai vu l'inftant heureux où j'allois rejoindre la plus tendre des merçs ; tes Joins inhumains m'ont enchaînée pour la pleurer plus long - tems , 8c quand le defir de la fuivre m'arrache à la terre , le regret de te quitter m'y retient. Si je me confole de vivre , c'eft par l'efpoir de n'avoir pas échappé toute entière à la mort* Ils ne font plus , ces agrémens de mon vifage que mon cœur a payés fi cher :

la maladie dont je fors m'en a délivrée.

Cette heureufe perte ralentira l'ardeur groffiere d'un homme affez dépourvu de délicateffe pour m'ofer épouſer fans mon aveu. Ne trouvant plus en moi ce qui lui plut , il fe fouciera peu du refte. Sans manquer de parole à mon pere , fans offenfer l'ami dont il tient la vie , je faurai rebuter cet importun : ma bouche gar-

dcra le filence , mais mon afpeél parîerd pour moi. Son dégoût me garantira de fa tyrannie , & il me trouvera trop laide pour daigner me rendre malheureufe.

Ah , chére^zoufine ! Tu connus un cœur plus confiant & plus tendre qui ne fe fût pas ainfi rebuté. Son goût ne fe bornoit pas aux traits de la figure ; c'étoit moi qu'il aimoit & non pas mon vifage : c'ctoit par tout notre être que nous étions unis l'un à l'autre , & tant que Julie eût été la même , la beauté pouvoit fuir , l'amour fût toujours demeuré. Cependant il a pu confentir . . . l'ingrat ! .... il l'a dû , puifque j'ai pu l'exiger. Qui efl-ce qui retient par leur parole ceux qui veulent retirer leur cœur ? Ai -je donc voulu retirer le mien ? . L'ai-je fait ? . . , .

O Dieu ! faut - il que tout me rappelle inceffamment un tems qui n'efl plus , & des feux qui ne doivent plus être ? J'ai beau vouloir arracher de mon cœur cette image chérie ; je l'y fens trop fortement attachée ; je le déchire fans le dégager , & mes efforts pour en effacer un- fi doux fouvenir , ne font que l'y graver davantage*

Oferai-je te dire un délire de ma fièvre.

Héloïse. III. Part, joy Vre , qui , loin de s'éteindre avec elle me tourmente encore plus depuis ma guérifon ? Oui , connois & plains l'égarement d'efprit de ta malheureufe amie , & rends grâces au Ciel d'avoir préfervé ton cœur de l'horrible paffion qui le donne. Dans un des momens oîi j'étois le plus m il , je crus durant l'ardeur du redoublement Voir à côté de mon lit cet infortuné ; non tel qu'il charmoit jadis mes regards durant le court bonheur de ma vie ; mais pâle , défait , mal en ordre , Ôc le dcfefpoir dans les yeux. Il étoit à genoux ; il prit une de mes mains , & fans fe dégoûter de l'état où elle étoit , fans craindre la communication d'ün venin fi terrible , il la couvroit de baifers & de larmes. A fon afpeft j'éprouvai cette vive & délicieufe émotion que me donnoit quelquefois fa préfence inattendue. Je voulus m'élancer vers lui ; on me retint; tu l'arrachas de ma préfence , & ce qui me toucha le plus Vivement , ce furent fes gémiffemens que je ctus entendre à mefure qu'il s'cloignoit.

Je ne puis te repréfenter l'effet étonnant que ce rêve a produit fur moi. Ma fievre a été longue & violente ; j'ai perdu

306 JL A Nouvelle la connoiffance durant plufieurs jours ; j'ai fouvent rêvé à lui dans mes tranfports ; mais aucun de ces rêves n'a laiffé dans mon imagination des impreflipns aiifli , •profondes que celle de ce dernier, Elle eft telle qu'il m'eft impofiible de l'effacer, de ma mémoire & de mes fens. A chaque minute , à chaque inftant il me fem- Jîle de le voir dans la même attitude ; for»

air , fon habillement , fon gefle , fon triftë regard frappent encore mes yeux : je crois fentir fes levres fe preffer fur ma main ; je

la fens mouiller de fes larmes ; les fons de fa voix plaintive me font treffaillir ; je le vois entraîner loin de moi , je fais effort pour le retenir encore : tout me retrace une fcene imaginaire avec plus de force que les évcnçmens qui me font réellement arrivés. ..n - t

J'ai long- tems héfité à te foire cette confidence ; \à honte, m'empêche de te la foire de bouche, ; mais mon agitation loin de fe calmer , ne fait qu'augmenter de jour en jour , & je ne, puis plus réfifler au befoin de t'avouer ma folie. Ah ! qu'elle s'empare de moi toute entière. Que ne puis -je achever de

Héloïse. III. Part. 307 perdre ainfi la raifon ; puifque le peu qui m'en relie ne fert plus qu'à me tourmenter 1 ' j '. .. .

Je reviens à mon rêve. Ma coufine , raille - moi fi tu veux , de ma fimplicité ; mais il y a dans cette vifion je ne fais quoi de myflérieux qui la distingue du délire ordinaire. Efl - ce un preflentiment de la mort .du • meilleur des hommes ? Efl - ce un avertifiément qu'il n'efl déjà plus ? Le Ciel daigne-t-il me guider au moins une fois , & m'invite-t-il à fuivre celui qu'il me fit aimer ? -. Hélas ! l'ordre de mourir fera pour moi le premier de fes bienfaits.

- J'ai beau me rappeller tous ces vains difcours dont la philofophie amufe les gens qui ne fentent rien ; ils ne m'ea impofent plus , & je feus que ' je les méprife. On ne voit point les efprits^ je lè veux croire : mais deux âmes fl étroitement unies ne fauroient - elles avoir entre elles une communication immédiate , indépendante du corps & des.

fèns ? L'imprefhon direéle que l'ung reçoit : jde l'autre ne. peut - elle pas la- Iranûnettre au cerveau , & recevoir de

308 La Nouvelle lui par contre-coup les fenfations qu'elle lui a données ? . . . . Pauvre Julie , que d'extravagances ! Que les paillons nous rendent crédules ; & qu'un cœur vivement touché fe détache avec peine des erreurs mêmes qu'il apperçoit !

LETTRE XIV

Réponse.

A H ! fille trop malheureufe & trop fenfibîe , n'es - tu donc née que pour fouffrir } Je voudrois en vain t'épargner des douleurs ; tu fembles les chercher fans ceffe, & ton afcendant eft plus fort que tous mes foins. À tant de vrais fojets de peine n'ajoute pas au moins des chimères ; & puifque ma difcrétion t'eil plus nuifible qu'utile , fors d'une erreur qui te tourmente; peut-être 1»

trille vérité te fera-t-elle encore moins cruelle. Apprends donc que ton rêve n'eft point un rêve; que ce n'eft point l'ombre de ton ami que tu as vue, mais' h perfonne ; & que cette touchante fcene- 4 V

Héloïse. III. Part. 309 inceffamment préfente à ton imagination Veft paffée réellement dans ta chambre lé Turlendemain du jour où tu fus le plus mal.

La veille je t'avois quittée âffez tard, & M. d'Orbe qui voulut me relever au** près de toi cette nuit - là étoit prêt à fortir , quand tout-à-coup nous vîmes entrer brufquement & fe précipiter à nos pieds ce pauvre malheureux dans un état à faire pitié. Il avoit pris la pofte à la réception de ta derniefe lettre. Courant jour & nuit il fit la route en trois jours , & ne s'arrêta qu'à la der-

niere pofte. en attendant la nuit pour entrer en ville. Je te l'avoue à ma honte , je fus moins prompte que M. d'Orbe à lui fauter au col : fans favoir encore' la ran fon de fon voyage , j'en prévoyois la conféquence. Tant dé fouvenirs amers, ton danger, le fien, le défordre où je le voyois , tout empoifonnoit une fi douce furprife , & j'étois trop faifie pour lui faire beaucoup de careffes. Je l'embraffai pourtant avec un ferrement de cœur qu'il partageoit, & qui fe fit fentir réciproquement par de muettes étrein*

3ïô La Nouvelle tes , plus éloquentes que les cris & les pleurs. Son premier mot fut : Que faitelle ? Ah! que fait - elle ? Donne^ - moi la vie ou la mort . Je compris alors qu'il étoit inftruit de ta maladie, & croyant qu'il n'en ignoroit pas non plus l'e£ pece , j'en parlai fans autre précaution que d'exténuer le danger. Si tôt qu'il fçut que c'étoit la petite vérole il fit un cri & fe trouva mal. La fatigue & l'infomnie jointe à l'inquiétude d'efprit l'avoient jetté dans un tel abattement qu'on fut long - tems à le faire revenir. A peine pouvoit-il parler; on le fît coucher.

Vaincu par la nature, il dormit douze heures de fuite, mais avec tant d'agitation, qu'un pareil fommeil devoit plus épuifer que réparer fes forces. Le lendemain , nouvel embarras ; il vouloit te voir abfolument. Je lui oppofai le dan-?

ger de te caufer une révolution ; il offrit d'attendre qu'il n'y eût plus de rifque; mais fon féjour même en étoit un terrible ; j'effayai de le lui faire fentir. Il me coupa durement la parole. Gardez votre barbare éloquence, me dit -il, d'un ton d'indignation : c'eft trop l'exercer à

 ma ruine. N'efpérez pas me chaffer encore

comme vous fîtes à mon exil. Je vien-'

dfois cent fois du bout du monde pour la voir un feul inftant : mais je jure par Fauteur de mon être, ajouta-t-il impétueufement, que je ne partirai point d'ici fans l'avoir vue. Eprouvons une fois fi je vous rendrai pitoyable , ou fi vous me rendrez parjure.

Son parti étoit pris. M. d'Orbe fut d'avis de chercher les moyens de le fatisfàire , pour le pouvoir renvoyer avant que fon retour fût découvert : car il n'étoit connu dans la maifon que du feul Hanz dont j'étois fître, & nous l'avions appelle devant nos gens d'un autre nom que le fien (1). Je lui promis qu'il te verroit la nuit fuivante ; à condition qu'il ne refteroit qu'un inftant, qu'il ne te parleroit point , & qu'il repartirait le lendemain avant le jour. J'en exigeai fa parole ; alors je fus tranquille , je laiffai mon mari avec lui, & je retournai près dç toi.

(I) On voit dans la quatrième partie que ce nom &bilitué étoit celui de S. Preux .

511 La Nouvelle- Je te trouvai fenliblement mieux , l'éruption étoit achevée; le médecin me rendit le courage & l'efpoir. Je me concertai d'avance avec Babi, & le redoublement , quoique moindre , t'ayant encore embarraffé la tête , je pris ce tems pour écarter tout le monde & Élire dire à mon mari d'amener fon hôte, jugeant qu'avant la fin de l'accès tu ferois moins en état de le reconnoitre. Nous eûmes toutes les peines du monde à renvoyer ton défolé pere qui chaque nuit s'obftinoit à vouloir relier. Enfin , je lui dis en colere qu'il n'épargneroit la peine de perfonne, que j'étois également réfolue à veiller, & qu'il favoit bien , tout pere qu'il étoit , que fa tendreffe n'étoit pas plus vigilante que la

mienne. Il partit à regret; nous reliâmes feules. M. d'Orbe arriva fur les onze heures, & me dit qu'il avoit laifie ton ami dans la rue ; je l'allai chercher ; je le pris par la main; il trembloit comme la feuille. En paffant dans l'anti - chambre les forces lui manquèrent ; il refpiroit avec peine , & fut contraint de s'alTeoir.

Alors démêlant quelques objets à la

Héloïse, ni. Part. 31} foiblé lueur d'une lumière éloignée , oui, dit-il avec un profond foupir , je reconnois les mêmes lieux. Une fois en ma vie je les ai traverfés .... à la même heure ..... avec le même myftere ....

j'étois tremblant comme aujourd'hui . . . .

le cœur me palpitoit de même ... o téméraire! j'étois mortel, & j'ofois goûter.... que vais-je voir maintenant dans ce même afyie où tout refpiroit la volupté dont mon ame étoit enivrée ? dans ce même objet qui faifoit & partageoit mes tranfports ? L'image du trépas , tm appareil de douleur , la vertu malheureufe , & la beauté mourante !

Chère coufine ; j'épargne à ton pauvre cœur le détail de cette attendrifiante fcene. Il te vit, & fe tut. Il l'avoit promis ; mais quel filence ! Il fe jetta à genoux; il baifoit tes rideaux en fànglotant ; il élevoit les mains & les yeux ; il pouffoit de fourds gémifiemens ; il avoit peine à contenir fa douleur &C fes cris. Sans le voir, tu fortis machinalement une de tes çnains ; il s'en faifit avec une efpece de fureur ; les baifers de feu qu'il appliquoit fur cette main malade

t'éveillerent mieux que le bruit & la voix de tout ce qui t'environnoit ; je vis que tu Pavois reconnu ; & malgré fa réMance & fes plaintes, je Parrachai de la chambre à l'inflant , efpérant éluder

l'idée d'une fi courte apparition par k prétexte du délire. Mais voyant enfuite que tu ne m'en difois rien , je crus que lu Pavois oubliée , je défendis à Babi de t'en parler, & je fais qu'elle m'a tenu parole. Vaine prudence que l'amour a déconcertée , & qui n'a fait que laiffer fermenter un fouvenir qu'il n'eft plus tems d'effacer 1

Il partit comme il l'avoit promis, &C je lui fis jurer qu'il ne s'arrêterait pas au voifmage. Mais, ma chère, ce n'eff pas tout; il faut achever de te dire ce qu'auffi-bien tu ne pourrais ignorer longlems. Milord Edouard paffa deux jours après; il fe preffa pour l'atteindre ; il le joignit à Dijon , & le trouva malade.

L'infortuné avoit "gagné la petite vérole- Il m'avoit caché qu'il ne l'avoit point eue, & je te Pavois mené fans précaution. Ne pouvant guérir ton mal, il le voulut partager. En me rappellant la ma —

Héloïse. III. Part. 315 niere dont il baifoit ta main , je ne puis douter qu'il ne fe foit inoculé volontairement. On ne pouvoit être plus mal préparé ; mais c'étoit l'inoculation ide l'amour , elle fut heureufe. Ce pere de la vie l'a confervée au plus tendre amant qui fut jamais : il eft guéri ; & fuivant la derniere lettre de Milord Edouard»

ils doivent être aftuellement repartis pour Paris.

^ 1 Voilà , trop aimable coufine , de quoi bannir les terreurs funèbres qui t'allarmoient fans fujet. Depuis long - tems tu as renoncé à la perfonne de ton ami , & fa vie eft en fureté. Ne fonge donc qu'à conferver la tienne , & à t'acquitter de bonne grâce du facrifice que ton cœur a promis à l'amour paternel. Ceffe enfin d'être le jouet d'un vain efpoir , & de te repaître de chimères. Tu

te preffes beaucoup d'être fiere de ta laideur ; fois plus humble , crois-moi , tu n'as encore que trop de fujet de l'être. Tu as effuyé une cruelle atteinte , mais ton vifage a été épargné. Ce que tu prends pour des cicatrices ne font que des rougeurs qui feront bientôt effacées. Je fus plus

maltraitée que cela , & cependant tu voir que je ne fuis pas trop mal encore. Mon ange , tu refieras jolie en dépit de toi ; & l'indifférent Wolmar que trois ans d'abr fence n'ont pu guérir d'un amour conçu dans huit jours , s'en guérira -t-i! ente voyant à toute heure ? O fi ta feule refi four ce efl de déplaire , que ton fort efl défefpéré !

* cr i 1 'I L-- 11 1

LETTRE XV

de Julie.

o>'En efl trop , c'en efl trop. Ami, tu as vaincu. Je ne fuis point à l'épreuve de tant d'amour ; ma réfi fiance efl épuifée. J'ai fait ufage de toutes mes forces ; ma confcience m'en rend le confolant témoignage. Que le Ciel ne me demande point compte de plus qu'il ne m'a donné. Ce trille cœur que tu achetas tant de fois , & qui coûta fi cher au tien , t'appartient fans réferve ; il fut à toi du premier moment où mes yeux te virent ; il te refiera jufqu'à mon dernier foupir. Tu l'as trop

Héloïse. III. Part. 317 bien mérité pour le perdre , & je fuis laffe de fervir aux dépens de la juftic® une chimérique vertu. ,

Oui , tendre & généreux amant , ta Julie fera toujours tienne , elle t'aimera toujours : il le faut , je le yeux , je le dois. Je te rends l'empire que l'amour t'a donné ; il ne te fera plus ôté. C'eft en vain qu'une voix menfongere murmuro au fond de mon ame ; elle ne m'abufera plus. Que font les vains devoirs qu'elle m'oppofe contre ceux d'aimer à jamais ce que le Ciel m'a fait aimer } Le plus facré de tous n'eft - il pas envers toi ?

N'eft-ce pas à toi feul que j'ai tout promis ? Le premier vœu de mon cœur ne fut - il pas de ne t'oublier jamais ; & ton inviolable fidélité n'eft - elle pas un nouveau lien pour la mienne ? Ah ! dans le tranfport d'amour qui me rend à toi , mon feul regret eft d'avoir combattu des fentimens fi chers & fi légitimes. Nature , ô douce nature î reprends tous tes droits ; j'abjure les barbares vertus qui t'anéantiffent. Les penchans que tu m'as donnés feront - ils plus trompeurs qu'une raifôn qui m'égara tant de fois ?

Refpefte ces tendres penchans*, moft aimable ami ; tu leur dois trop pour les haïr ; mais fouffres - en le cher & doux partage ; foufFre que les droits du lâng &C de l'amitié' ne foient pas éteints par ceux de l'amour. Ne penfe point que pour te fuivre j'abandonne jamais la maifon paternelle. N'efpere point que je me refufe aux liens que m'impofe une autorité facrée. La cruelle perte de l'un des auteurs de mes jours m'a trop appris à craindre d'affliger l'autre. Non , celle dont il attend déformais toute fa confolation, ne contriftera point fon ame accablée d'ennuis ; je n'aurai point donné' la mort à tout ce qui me donna la vie. Npn ,

non , je connois mon crime , & ne puis le haïr. Devoir , honneur , vertu , tout cela ne me dit plus rien ; mais pourtant je ne fuis point un monftre ; je fuis foible & non dénaturée. Mon parti eft pris , je ne veux défoler aucun de ceux que j'aime. Qu'un ' pere ef-clave de fa parole , & jaloux d'un vain titre , difpofe de ma main qu'il a promife ; .que l'amour feul difpofe de mon cœur ; que mes pleurs ne ceffeat de couler dans le fein d'une tendre amie.

Héloïse. IH. Part. 319 Que je fois vile 8c malheureufe ; mais que tout ce qui m'eft cher foit heureux 8c content s'il eft poflible. Formez tous trois ma feule exiftence , & que votre bonheur me Me oublier ma mifere 8c mon défefpoir.

LETTRE- X VL

Réponse.

O ü s renaiffons , ma Julie ; tous les vrais fentimens de nos âmes reprennent leur cours. La nature nous a confervé l'être , 8c l'amour nous rend à la vie. En doutois-tu } L'ofas-tu croire , de pouvoir m'ôter ton cœur ? Va , je le comtois mieux que toi , ' ce cœur que le Ciel a fqit pour, le mien. Je les fens joints par une exiftence commune qu'ils ne peuvent perdre qu'à la mort. Dépend-il de nous de les féparer , ni même de le vouloir ?

Tiennent-ils l'un à l'autre par des nœuds que les hommes aient formés , 8c qu'ils puiffent rompre ? Non , non , Julie , li le fort cruel nQus refufe je doux nom,

310 La Nouvelle d'époux, rien ne peut nous ôter celui d'amans fideles ; il fera la confolation de nos trilles jours , & nous l'empor-

terons au tombeau.

Ainfi notis recommençons de vivre pour recommencer de fouffrir , & le fentiment de notre exiftence n'eft pour nous qu'un fentiment de douleur. Infortunés !

que fommes - nous devenus ? . Comment avons - nous celle d'être ce que nous fumes ? Oit eft cet enchantement de bonheur fuprême ? Où font ces ravilïemens exquis dont les vertus animoient nos feux ? Il ne relie de nous que notre amour ; l'amour feul relie , & fes charmes fe font éclipfés. Fille trop foumife , amante fans courage ; tous nos maux nous viennent de tes erreurs. Hélas , un cœur moins pur t'auroit bien moins égarée F Oui , c'ell l'honnêteté du tien qui nous perd ; les fentimens droits qui le rempliflént en ont chalïe la fagelfe. Tu as voulu concilier la tendreffe filiale avec l'indomptable amour ; en te livrant à la fois à tous tes penchans , tu les confonds au lieu de les accorder & deviens coupable à force de vertus. O Julie ! quel eft

ton

 ion inconcevable empire ? Par quel étrange pouvoir tu fâfcines ma raifon ! même en nie faifant rougir de nos feux , tu te fais encore eftimer par tes fautes ; tu me forces de t'admirer en partageant tes remords . . . Des remords ! . . . étoit - ce à toi d'en fentir ?... toi que j'aimai . . * toi que je ne puis ceffer d'adorer . . «' le crime pourroit - il approcher de ton cœur ? . . Cruelle ! en me le rendant , ce cœur qui m'appartient , rends le moi tel qu'il me fut donné.

Que m'as -tu dit ? ... qu'ofes-tu me faire entendre ? ... toi , paffer dans les bras d'un autre !... un autre te pofleder !... N'être plus à moi ! ... ou pour comble d'horreur n'être pas à moi feul !

Moi , j'éprouverois cet affreux fupplice! .. . je te verrois furvivre à toi -même !... Non. J'aime mieux te perdre que te partager . , . Que le Ciel ne me donna- 1- il un courage digne des tranfports qui m'agitent !... avant que ta main fe fut avilie dans ce nœud funefte abhorré par l'amour & réprouvé par l'honneur; j'irois de la mienne te plonger un poignard dans le fein : J'épuifeg

Nouv, Hcloïfe. Tome 1^ jXj

La Nouvelle rois ton charte cœur d'un fang que n'au* roit point fouillé l'infidélité. A ce pur fang je mêlerois celui qui brûle dans mes veines d'un feu que rien ne peut éteindre ; je tomberois dans tes bras ; je rendrons fur tes levres mon dernier foupir . .

je recevrois le tien... Julie expirante!...' ces yeux fi doux éteints par les horreurs de la mort !... ce fein , ce trône de l'amour , déchiré par ma main , verfant à gros bouillons le fang & la vie . . .

Non , vis & fouffre , porte la peine de ma lâcheté. Nom, je voudrois que tu ne flirtes plus; mais je ne puis t'aimer aflez pour te poignarder.. ,

O fi tu connoiflois l'état de ce cœur ferré de détrertfe ! jamais il ne brûla d'un feu fi facré. Jamais ton innocence & ta vertu ne lui furent fi chères. Je fuis amant , je fais aimer » je le fens : mais je ne fuis qu'un homme , & il eft au - deffus de la force humaine de renoncer à la fuprême félicité. Une nuit , une feule nuit a changé pour jamais toute mon ame. Ote -moi ce dangereux fouvenir , & je fuis vertueux. Mais cette nuit fatale régne an fond de mon cœur & va couvrir de fog

H È l o i s £. IIL Part. 313 ombre le refte de ma vie. Ah Julie ! objet adoré I S'il faut être à jamais miférables , «ncore une heure

de bonheur , & des regrets éternels 1

Ecoute celui qui t'aime. Pourquoi voudrions-nous être plus fages nous feuls que tout le refte des hommes , & fuivre avec une fimplicité d'enfans de chimériques vertus dont tout le monde parle & que perfonne ne pratique ? Quoi ! ferons-nous meilleurs moraliftes que ces foules de favans dont Londres & Paris font peuplés , qui tous fe raillent de la fidélité conjugale , & regardent l'adultere comme un jeu ? Les exemples n'en font point fcandaleux ; il n'eft pas même permis d'y trouver à redire , & tous les honnêtes gens fe riroient ici de celui qui par refpeft pour le mariage réfifteroit au penchant de fon cœur. En effet , difent - ils , un tort qui n'eft que dans l'opinion n'eft- il pas nul quand il eft fecret } Quel mal reçoit un mari d'une infidélité qu'il ignore ? De quelle complaifance une femme ne rachete-t-elle pas fes fautes (1) >

(I) Et où le bon Suide avoit-il vu cela? Il y a long. te«is que les femmes galantes l'ont pris fur un plus haut

3*4. Noumt?

Quelle douceur n'employe- t-elle pas î prévenir ou guérir fes foupçons ? Privé d'un bien imaginaire , il vit réellement plus heureux , & ce prétendu crime dont on fait tant de bruit n'efl qu'un lien de plus dans la fociété.

A Dieu ne plaife , ô chère amie de mon cœur , que je veuille raffurer le tien par ces honteufes maximes. Je les abhorre fans favoir les combattre , & ma confcience y répond mieux que ma raifon.

Non que je me faffe fort d'un courage que je hais , ni que je voulufle d'une vertu fi coûteufe : mais je me crois moins coupable en me reprochant mes fautes qu'en m'efforçant de les juftifier , & je regarde comme le comble du crime d'ens vouloir ôter les remords.

Je ne fais ce que j'écris ; je me fenS l'ame dans un état affreux , pire que celui même où j'étois avant d'avoir reçu ta

ton. Elles commencent par établir fièrement leurs amans dans la maifon , 3c fi l'on daigne y fouit'rir le mari , c'efli autant qu'il fe comporte envers eux avec le refpeét qu'U leur doit. Une femme qui fe cacheroit d'tm mauvais commerce feroit croire qu'elle en a honte & feroit déshono* tée.i pas une hennête femme ne voudroit La voù»

 fettre. L'efpoir que tu me rends eft trifte ôc fombre ; il éteint cette lueur li pure qui nous guida tant de fois ; tes attraits s'en ternilfent & ne deviennent que plus touchans ; je te vois tendre & malheureufe ; mon cœur eft inondé des pleurs qui coulent de tes yeux , & je me reproche avec amertume un bonheur que je ne puis plus goûter qu'aux dépens du tien.

Je fens pourtant qu'une grdeur feçrete m'anime encore & me rend le courage que veulent m'ôter les remords. Chère amie , ah ! fais -tu de combien de pertes lin amour pareil au mien peut te dédommager ? Sais - tu jufqu'à quel point un amant qui ne refpire que pour toi peut te faire aimer la vie ? Conçois- tu bien que c'eft pour toi feule que je veux vivre , agir , penfer , fentir déformais ?

Non , fource délicieufe de mon être , je n'aurai plus d'ame que ton ame , je ne ferai plus rien qu'une partie de toi - même, &C tu trouveras au fond de mon cœur une fi douce exiftence que tu ne

fentiras point ce que la tienne aura perdu de fes charmes. Hé bien ! nous ferons coupables , mais nous ne ferons point

326 La Nouvelle méchans ; nous ferons coupables , mai?

nous aimerons toujours la vertu : loin d'ofer excufer nos fautes , nous en gémirons ; nous les pleurerons enfemble ; nous les rachèterons, s'il eft pofiible, à force d'être bienfàifans & bons. Julie ! ô Julie ï que ferois-tu , que peux -tu faire ? Tu ne peux échapper à mon cœur : n'a-t-il pas épouffé le tien ?

Ces vains projets de fortune qui m'ont fi grofiierement abufé font oubliés depuis long-tems. Je vais m'occuper uniquement des foins que je dois à Milord Edouard ; il veut m'entraîner en Angleterre ; il prétend que je puis l'y fervir. Hé bien ! je l'y fui vrai. Mais je me déroberai tous les ans ; je me rendrai fecretement près de toi. Si je ne puis te parler , au moins je t'aurai vue ; j'aurai du moins baifé tes pas ; un regard de tes yeux m'aura donné dix mois de vie. Forcé de repartir, en m'éloignant de celle que j'aime , je compterai pour me confoler les pas qui doivent m'en rapprocher. Ces fréquens voyages donneront le change à ton malheureux amant ; il croira déjà jouir de ta vue en partant pour t'aller voir i le fou-

Héloïse. III, Part. 317 venir de fes tranfports l'enchantera durant fon retour ; malgré le fort cruel , fes trilles ans ne feront pas tout -à -fait perdus ; il n'y en aura point qui ne foient marqués par des plaifirs , & les courts momens qu'il paffera près de toi fe multiplieront fur fa vie entière.

DE MDE. D'ORBE

a l'Amant de Julie.

V Otre amante n'eft plus , mais j'ai retrouvé mon amie , & vous en avez acquis une dont le cœur peut vous rendre beaucoup plus que vous n'avez perdu.

Julie eft mariée , & digne de rendre heureux l'honnête homme qui vient d'unir fon fort au lien. Après tant d'imprudences , rendez grâces au Ciel qui vous a fauves tous deux , elle de l'ignominie , & vous du regret de l'avoir déshonorée.

Refpeftez fon nouvel état ; ne lui écrivez point , elle vous en prie. Attendez qu'elle

^Î.'S t A Noüvellï vous écrive ; c'eft ce qu'elle fera dans peu. Voici le te ms où je vais connoitre fi vous méritez l'eftime que j'eus pour vous , & fi votre cœur eft fenfible à une amitié pure & fans intérêt.

MÆLÜ.. " r y -r -'W =»

LETTRE XVIII

de Julie a son Ami.

V Ou s êtes depuis fi long-tcms le dépofitaire de tous les fecrets de mon cœur, qu'il ne fauroit plus perdre une fi douce habitude. Dans la plus importante occafion de ma vie il veut s'épancher avec vous. Ouvrez-lui le vôtre , mon aimable ami ; recueillez

dans votre fein les longs difcours de l'amitié ; fi quelquefois elle rend diffus l'ami qui parle , elle rend toujours patient l'ami qui écoute.

Liée au fort d'un époux, ou plutôt aux volontés d'un pere par une chaîne .

indiffoluble , j'entre dans une nouvelle carrière qui ne doit finir qu'à la mort.

En la commençant, jettons un moment

Héloïse, III. Part. 51^ les yeux fur celle que je quitte ; il ne nous fera pas pénible de rappeller un tems fi cher. Peut-être y trouverai- je des leçons pour bien ufer de celui qui me refie; peut-être y trouverez -vous des lumières pour expliquer ce que ma conduite eut toujours d'obfcur à vos yeux. Au moin$ en confidérant ce que nous fumes l'un à l'autre , nos cœurs n'en fentiront que mieux ce qu'ils fe doivent jufqu'à la fin de nos jours.

Il y a fix ans à peu près que je vous vis pour la première fois. Vous étiez jeune , bien fait , aimable ; d'autres jeunes gens m'ont paru plus beaux & mieux faits que vous ; aucun ne m'a donné la moindre émotion, & mon cœur fût à vous dès la première vue (1). Je crus voir fur votre vifage les traits de l'ame qu'il faloit à la mienne. Il me fembla que mes fens ne fervoient que d'organe

< 1) M. Ricbardfon fe moque beaucoup de ces attache, mens nés de la première vue & fondés fur des conformi. tés indéfinif-Tables. C'eft fort bien fait de s'en moquer , mais comme il n'en exifte pourtant que trop de cette ePpcce, au lieu de s'amufer à les nier, ne feroit-on pas mieux de nous apprendre à les vaincre?

330 La Nouvelle à des fentimens plus nobles; & j'aimai dans vous, moins ce que j'y voyois, que ce que je croyois fentir en moi-même. Il n'y a pas deux mois que je penfois encore ne m'être pas trompée ; l'aveugle amour , me difois-je , avoit raifon ; nous étions faits l'un pour l'autre ; je ferois à lui fi l'ordre humain n'eût troublé les rapports de la nature , & s'il étoit permis à quelqu'un d'être heureux,' nous aurions dû l'être enfemble.

Mes fentimens nous forent communs; îls m'auroient abufée li je les euffe éprouvés feule. L'amour que j'ai connu ne peut naître que d'une convenance réciproque & d'un accord des âmes. On n'aime point fi l'on n'eft aimé ; du moins on n'aime pas long-tems. Ces pallions fans retour qui font, dit -on, tant de malheureux ne font fondées que for les fens ; fi quelques-unes pénètrent jufqu'à l'ame, c'eft par des rapports faux dont on efl bientôt détrompé. L'amour fenfoel ne peut fe paffer de la poffeflion , & s'éteint par elle. Le véritable amour ne peut fe paffer du cœur, & dure autant que les rapports qui l'ont fait naître

Digilizeü by Gqogle

fera, j'efpere, jufqu'à la fin de nos jours, quand nous l'aurons mieux ordonné. Je vis, je fentis que j'étois aimée & que je devois l'être.' La bouche étoit muette ; le regard étoit contraint; mais le cœur fe faifoit entendre. Nous éprouvâmes bientôt entre nous , ce je ne fais quoi , qui rend le filence éloquent, qui fait parler des yeux baifTés, qui donne une timidité téméraire , qui montre les defirs par la crainte, & dit tout ce qu'il n'ofe exprimer.

Je fentis mon cœur, & me jugeai perdue à votre premier mot. J'apperçus la gêne de votre réferve ; jj'approuvai ce • refpeéf , je

vous en aimai davantage ; je cherchois à vous dédommager d'un filence pénible & néceffaire, fans qu'il en coûtât à mon innocence ; je forçai mon naturel ; j'imitai ma coufine , je devins badine & folâtre comme elle , pour prévenir des explications trop graves, & taire paffer mille tendres carefl'es à la fa?

(2) Quand ces rapports font chimériques , il dure ai* tant que rilluûon qui nous les fait imaginer.

331 La Nouvelle veur de ce feint enjouement. Je vouîoif vous rendre fi doux votre état oréfent, que la crainte d'en changer augmentât votre retenue. Tout cela me réuffit mal ; on ne fort point de fon naturel impunément. Infenfée que j'étois , j'accélérai ma perte au lieu de la prévenir , j'employai du poifon pour palliatif; & ce qui de- .voit vous faire taire , fut précifément ce qui vous fit parler. J'eus beau , par une froideur affeétée , vous tenir éloigné dans le tête-à-tête ; cette contrainte même me trahit : vous écrivîtes. Au lieu de jetter au feu votre première lettre, ou de la porter à ma mere , j'ofai l'ouvrir. Ce fut * là mon crime , & tout le refte fi.it forcé. Je voulus m'empêcher de répondre à ces lettres funeftes que je ne pouvois m'empêcher de lire. Cet affreux combat altéra ma fanté. Je vis l'abyme oh j'allois me précipiter. J'eus horreur de moi-même , & ne pus me réfoudre à vous laiffer partir. Je tombai dans une forte de défefpoir; j'aurois mieux aimé que vous ne fufliez plus que de n'être point à moi/: j'en vins jufqu'à fouhaiter votre mort , jufqu'à vous la demander. Le Ciel

H i l o i s e. HI. Part. 333 a vu mon cœur ; cet effort doit racheter quelques fautes.

Vous voyant prêt à m'obéir, il falut parler. J'avois reçu de la Chaillot des leçons qui ne me firent que mieux connoitre les dan-

gers de cet aveu. L'amour qui me l'arrachoit m'apprit à en éluder l'effet. Vous fûtes mon dernier refuge; j'eus, affez de confiance en vous pour vous armer contre ma foibleffe , je vous crus digne de me fauver de moi-même j & je vous rendis juflice. En vous voyant refpetter un dépôt fi cher , je connus que ma paflion ne m'aveugloit point fur les vertus qu'elle me faifoit trouver en vous. Je m'y Iivrois avec d'autant plus de fécurité , qu'il me fembla que nos cœurs fe fuffifoient l'un à l'autre.

Sure de ne trouver au fond du mien que des fentimens honnêtes , je goûtois fans précaution les charmes d'une douce familiarité. Hélas ! je ne voyois pas que le mal s'invétéroit par ma négligence, & que l'habitude étoit plus dangereufe que l'amour. Touchée de votre retenue , je crus pouvoir fans rifque modérer la mienne; dans L'innocence de mes defirs je

534 Là Nouvelle penfois encourager en vous la vertu même , par les tendres carefles de l'amitié.

J'appris dans le bofquet de Clarens que j'avois trop compté fur moi, & qu'il ne faut rien accorder aux fens quand on veut leur refufer quelque chofe. Un inftant , un feul inftant embrafa les miens d'un feu que rien ne put éteindre ; & fi ma volonté réfiftoit encore, dès -lors mon cœur fut corrompu.

Vous partagiez mon égarement ; votre lettre me fit trembler. Le péril étoit double : pour me garantir de vous & de moi, il falut vous éloigner. Ce fut le dernier effort d'une vertu mourante ; en fuyant vous achevâtes de vaincre ; & fitôt que je ne vous vis plus , ma langueur m'ôta le peu de force qui me reftoit pour vous réfifter.

Mon pere en quittant le fervice avoit amené chez lui M. de "Wolmar ; la vie qu'il lui devoit , & une liaifon de vingt ans , lui rendoient cet ami fi cher qu'il ne pouvoit fe féparer de lui. M. de Wolmar avançoit en âge, & quoique riche & de grande naiffance , il ne trouvoit point de femme qui lui convînt.

Héloïse. III. Part; 33 j Mon pere lui avoit parlé de fa fille en homme qui fouhaitoit de fe faire un gendre de fon ami ; il fut queftion de la voir , & c'eft dans ce deflein qu'ils firent le voyage enfemble. Mon deftin Voulût que je pluffe à M. de Wolmar qui n'avoit jamais rien aimé. Ils fe donnèrent fecretement leur parole , & M; de "Wolmar ayant beaucoup d'affaires à régler dans une Cour du Nord où étoient fa famille & fa fortune , il en demanda le tems , & partit fur cet engagement mutuel. ■ Après fon départ , mon pere nous déclara à ma mere & à moi qu'il me l'avoit deftiné pour époux, , & m'ordonna d'un ton qui ne laifloit point de répliqué à ma timidité , de me difpofer à recevoir fa main. Ma mcre , qui n'avoit que trop remarqué le penchant de mon cœur, & qui fe fentoit pour vous une inclination naturelle , eflaya plusieurs fois d'ébranler cette réfolution ; fans ofer vous propofer , elle parioit de maniéré à donner à mon pere de la confidération pour vous , & le defxr de vous connoitre ; mais la qualité qui vous manquoit le rendit infenfible à joutes

celles que vous poffédiez ; & s'il couvenoit que la naiffance ne les pouvoir remplacer , il prétendoit qu'elle feule pouvoit les faire valoir.

L'impofibilité d'être heureufe irrita des feux qu'elle eût dû éteindre. Une flatteufe illufion me foutenoit dans mes peines ; je perdis avec elle la force de les fupporter. Tant qu'il me fût refié 'quelque efpoir d'être à vous, peut-être aurois - je triomphé de

moi ; il m'en eût moins coûté de vous réfifler toute ma vie que de renoncer à vous pour jamais , & la feule idée d'un combat éternel m'ôta le courage de vaincre.

La trifleffe & l'amour confumoient mon cœur ; je tombai dans un abattement dont mes lettres fe fentirent. Celle que vous m'écrivîtes de Meillerie y mit le comble; à mes propres douleurs fe joignit le fentiment de votre défefpoir.

Hélas ! c'efl toujours l'ame la plus foible qui porte les peines de toutes deux.

Le parti que vous m'ofiez propofer mit le comble à mes perplexités. L'infortune de mes jours était allurée , l'inévitable choix qui me refloit à faire étoit d'y

joindrq

Héloïse. III. Part. 33?

joindre celle de mes parens ou la vôtre. Je ne pus fupporter cette horrible alternative ; les forces de la nature ont un terme ; tant d'agitations épuiferent les miennes. Je fouhaitai d'être délivrée de la vie. Le Ciel parut avoir pitié de moi ; mais la cruelle mort m'épargna pour me perdre. Je vous vis , je fus guérie , & je péris.

. Si je ne trouvai point le bonheur dans mes fautes , je n'avois jamais efpéré l'y trouver. Je fentois que mon cœur étoit fait pour la vertu , & qu'il ne pouvoit être heureux fans elle ; je fuccombai par foibleffe & non par erreur ; je n'eus pas même l'excufe dei l'aveuglement. Il ne me refloit aucun efpoir ; je ne pouvois plus qu'être infortunée. L'innocence & l'amour m'étoient également néceffaires ; ne pouvant les conferver enfemble , & voyant votre

égarement , je ne confultai que vous dans mon choix , & me perdis pour vous fauver.

Mais il n'eft pas fi facile qu'on penfë de renoncer à la vertu. Elle tpurmente long - tems ceux qui l'abandonnent ; &

338 La Nouvelle fes charmes , qui font les délices des âmes pures, font le premier fupplice du méchant , qui les aime encore & n'en fauroit plus jouir. Coupable & non dépravée , je ne pus échapper aux remords qui m'attendoient ; l'honnêteté me fil* chère, même après l'avoir perdue; ma honte pour être fecrete ne m'en fut pas moins amere , & quand tout l'univers en eût été témoin , je ne l'aurois pas mieux fentie. Je me confclois dans ma douleur comme un bleffé qui craint la gangrené , & en qui le fentiment de fon mal foutient l'efpoir d'en guérir.

Cependant cet état d'opprobre m'étoit odieux. A force? de vouloir étouffer le reproche fans renoncer au crime, il m'arriva ce qu'il arrive à toute ame honnête qui s'égare & qui fe plaît dans fon égarement. Une illufion nouvelle vint adoucir l'amertume ^du repentir; j'efpérai tirer de ma faute un moyen de la réparer , & j'ofai former le projet de contraindre mon pere à nous unir. Le premier fruit de notre amour devoit ferrer ce doux lien. Je le demandois au Ciel comme le gage de mon retour à la vertu , &

 notre bonheur commun. Je le défi rois comme une autre à ma place auroit pu le craindre, le tendre amour tempérant par fon preftige le murmure de la confidence , me confoloit de ma foibleffe par l'effet que j'en attendois , & faifoit d'une fi chère attente le charme & l'efpoir de ma vie.

Sitôt que j'aurois porté des marques fenfibles de mon état , j'avois réfolu d'en faire en préfence de toute ma famille une déclaration publique à M. Perret (3). Je fuis timide , il eft vrai ; je fentois tout ce qu'il m'en devoit coûter , mais* l'honneur même animoit mon courage , & j'aimois mieux fupporter une fois la confiifion que j'avois méritée , que de nourrir une honte éternelle au fond de mon cœur. Je favois que mon pere me donneroit la mort ou mon amant ; cette alternative n'avoit rien d'effrayant pour moi; &, de maniéré ou d'autre, j'envifageois dans cette démarche la fin de tous mes malheurs.

Tel étoit, mon bon ami, le myftere

(3) Pafteur du lieu.

340 La Nouvelle que je voulus vous dérober , & que vous cherchiez à pénétrer avec une fi curieufe inquiétude. Mille raifons me 1 forçoient à cette réferve avec un homme aufli emporté que vous ; fans compter qu'il ne faloit pas armer d'un nouveau prétexte votre indifcrete importunité. Il étoit à propos fur- tout de vous éloigner durant une fi périlleufe fcene ; & je favois bien que vous n'auriez jamais confenti à m'abandonner dans un danger pareil , s'il vous eût été connu. !

Hélas ! je fus encore abufée par une fi douce efpérance ! Le Ciel rejetta des projets conçus dans le crime ; je ne méritois pas l'honneur d'être mere ; mon attente refta toujours vaine, & il me fut refiifé d'expier ma faute aux dépens de ma réputation. Dans le dcfefpoir que j'en conçus , l'imprudent rendez-vous qui mettoit votre vie en danger fut une témérité que mon fol amour me voiloit d'une fi douce excufe : je m'en prenois à moi du mauvais fuccès de mes vœux, & mon cœur abufé par fes defirs, ne voyoit dans

l'ardeur de les contenter que le foin de les rendre un jour légitimes.

Je les crus un inftant accomplis ; cette erreur fut la fource du plus cûifant de mes regrets ; & l'amour exaucé par la nature , n'en fut que plus cruellement trahi par la deflinée. Vous avez fçu (4) quel accident détruifit , avec le germe que je portais dans mon fein , le dernier fondement de mes efnérances. Ce malheur

m'arriva prccifément dans le tems de notre féparation ; comme fi le Ciel eût voulu m'accabler alors de tous les maux que j'avois mérités , & couper à la fois tous les liens qui pouvoient nous unir.

Votre départ fut la fin de mes erreurs ainfi que de mes plaifirs ; je reconnus , mais trop tard , les chimères qui m'avoient abufée. Je me vis aufii méprifable que je l'étois devenue, & aufii malheureufe que je devois toujours l'être, avec un amour fans innocence , & des defirs fans efpoir qu'il m'étoit impofiible d'éteindre.

Tourmentée de mille vains regrets , je renonçai à des réflexions aufii douîoureufes qu'inutiles ; je ne valois plus la

pas.

Ceci fuppofe d'autres lettres que nous n'avons

peine que je fongeaffe à moi -même, je confacrai ma vie à m'occuper de vous. Je n'avois plus d'honneur que le vôtre , plus d'efpérance qu'en votre bonheur ; & les fentimens qui me venoient de vous étoient les feuls dont je crufle pouvoir être encore émue.

■ L'amour ne m'aveugloit point fur vos défauts , mais il me les rendoit chers ; & telle étoit fon illufion , que je vous aurois moins aimé fi vous aviez été plus parfait.

Je connoiffois. votre cœur , vos emportemens ; je favois qu'avec plus de courage que moi vous aviez moins de patience , & que les maux dont mon ame étoit accablée mettroient la vôtre au défefpoir.

C'eft par cette raifon que je vous cachai toujours avec foin les engagemens de mort pere ; & à notre féparation , voulant profiter du zele de Milord Edouard pour votre fortune , & vous en infpirer un pareil à vous-même , je vous flattai d'un efpoir que je n'avois pas. Je fis plus ; connoiffant le danger qui nous menaçoit , je pris la feule précaution qui pouvoit nous en garantir ; & vous engageant avec ma parole ma liberté, autant qu'il m'étoit

pofiible , je tâchai d'infpirer à vous de la confiance , à moi de la fermeté , par une promeffe que je n'ofafTe enfreindre & qui pût vous tranquillifer. C'étoit un devoir puérile , j'en conviens , & cependant je ne m'en ferois jamais départie. La vertu efl fi néceffaire à nos cœurs , que quand on a une fois abandonné la véritable , on s'en fait enfuite une à fa mode , & l'on y tient plus fortement , peut-être , parce qu'elle eft de notre choix.

Je ne vous dirai point combien j'éprouvai d'agitations depuis votre éloignement. La pire de toutes étoit la crainte d'être oubliée. Le féjour oii vous étiez me fàifoit trembler ; votre maniéré d'y vivre augmentoit mon effroi ; je croyois déjà vous voir avilir jufqu'à n'être plus qu'un homme à bonnes fortunes. Cette ignominie m'étoit plus cruelle que tous mes maux ; j'aurois mieux

aimé vous favoir malheureux que mépri fable ; après tant de peines auxquelles j'étois accoutumée , votre déshonneur étoit la feule que je ne pou vois fupporter.

Je fus raffurée fur des craintes que le ton de vos lettres commençoit à confîr-

?ner ; & je le fus par un moyen qui eût pu mettre le comble aux allarmes d'une putre. Je parle du défordre où vous vous laiflates entraîner , & dont le prompt &C libre aveu fut de toutes les preuves de votre franchife celle qui m'a le plus touchée, Je vous connoifl'ois trop pour ignorer ce qu'un pareil aveu devoit vous coûter , quand même j'aurois ceffé de Vous être chère ; je vis que l'amour vainqueur de la honte avoit pu feul vous l'arracher.

Je jugeai qu'un cœur fi fincere étoit incapable d'une infidélité cachée ; je trouvai moins de tort dans votre faute que de mérite à la confeffer , & me rappellant vos anciens engagemens , je me guéris pour jamais de la jaloufie.

Mon ami , je n'en fus pas plus heureufe ; pour un tourment de moins fans celle il en renaifloit mille autres , & je ne connus jamais mieux combien il eit infenfé de chercher dans l'égarement de fon cœur un repos qu'on ne trouve que dans la fagefle. Depuis long - tems je pleurois en fecret la meilleure des meres qu'une langueur mortelle confumoit infenfiblement. Babi , à qui le fatal effet de

 ma chute m'avoit forcée à me confier , me trahit & lui découvrit nos amours &c mes fautes. A peine eus - je retiré vos lettres de chez ma coufine , qu'elles furent furprifes.

Le témoignage étoit convainquant ; la trifteffe acheva d'ôter à ma mere le peu de forces que fon mal lui avoit laiffées. Je faillis expirer de regret à fes pieds. Loin de m'expofer à la mort que je méritois , elle voila ma honte , &c fe contenta d'en gémir : vous meme , qui l'aviez fi cruellement abufée , ne pûtes lui devenir odieux. Je fus témoin de l'effet que produifit votre lettre fur fon cœur tendre & compatiffant. Hélas ! elle defiroit votre bonheur &c le mien. Elle tenta plus d'une fois .... que fert de rappeller une efpérance à jamais éteinte ? Le Ciel en av.oit autrement ordonné. Elle finit fes trifles jours dans la douleur de n'avoir pu fléchir un époux févere , & de laiffer une fille fi peu digne d'elle.

Accablée d'une fi cruelle perte , mon ame n'eut plus de force que pour la fentir ; la voix de la nature gémiflante étouffa les murmures de l'amour. Je pris dans ame efpece d'horreur la caufe de tant de

 ; je voulus étouffer enfin l'odieufe paffion qui me les avoit attirés , & renoncer à vous pour jamais. Il le faloit , fans doute ; n'avois - je pas affez de quoi pleurer le relie de ma vie , fans chercher inceflamment de nouveaux fujets de larmes ? Tout fembloit favorifer ma réfolution. Si la trifteffe attendrit Famé, une profonde affliction l'endurcit. Le fouvenir de ma mere mourante efîàçoit le vôtre ; nous étions éloignés ; l'efpoir m'avoit abandonnée ; jamais mon incomparable amie ne fut fi fublime ni fi digne d'occuper feule tout mon cœur. Sa vertu , fa raifon , fon amitié , * fes tendres carefles fembloient l'avoir purifié ; je vous crus oublié , je me crus guérie. Il étoit trop tard ; ce que j'avois pris pour la froideur d'un amour éteint , n'étoit que l'abattement du défefpoir.

Comme un malade qui ceffe de fouffrir en tombant en foiblefle fe ranime à dè plus vives douleurs , je fentis bientôt renaître toutes les miennes quand mon pere m'eut annoncé le prochain retour de M.

de Wolmar. Ce fut alors que l'invincible amour me rendit des forces que je

Héloïse. III. Part. 347 Croyois n'avoir plus. Pour la première fois de ma vie j'ofai réfifter en face à mon pere. Je lui proteftai nettement que jamais M. de Wolmar ne me feroit rien; que j'étois déterminée à mourir fille ; qu'il étoit maître de ma vie , mais non pas de mon coeur , & que rien ne me feroit changer de volonté. Je ne vous parlerai ni de fa colei-e , ni des traitemens que j'eus à fouffrir. Je fus inébranlable :

ma timidité furmontée m'avoit portée à l'autre extrémité , & fi j'avois le ton moins impérieux que mon pere , je Pavois tout aufii réfolu.

Il vit que j'avois pris mon parti, & qu'il ne gagneroit rien fur moi par autorité. Un inftant je me crus délivrée de fes perfécutions. Mais que devins-je quand tout-à-coup je vis à mes pieds le plus févere des peres attendri & fondant en larmes? Sans me permettre de me lever il me ferroit les genoux , & fixant fes yeux mouillés fur les miens , il me dit d'une voix touchante que j'entends encore au-dedans de moi : Ma fille ! refpecte les cheveux blancs de ton malheureux pere ; ne le fais pas defcendre avec dou-

34S Là Nouvelle leur au tombeau , comme celle qui te porta dans fon fein. Ah ! veux -tu donner la mort à toute ta famille ?

Concevez mon faififfcment. Cette attitude , ce ton , ce gefte , ce difcours , cette affreufe idée me bouieverferent au point que je me laiflai aller demi - morte entre fes bras , & ce ne fut qu'après bien des fanglots dont j'étois oppreffée, que je pus lui répondre d'une voix altérée & foible : O mon pere! j'avois des armes contre vos menaces , je n'en ai point contre vos pleurs. C'efl vous qui ferez mourir votre fille.

- Nous étions tous deux tellement agités que nous ne pûmes de long-tems nous remettre. Cependant en repaffant en moi-même fes derniers mots , je conçus qu'il étoit plus inftruit que je n'a vois cru , & réfolue de me prévaloir contre lui de fes propres connoiffances , je me préparois à lui faire au péril de ma vie un aveu trop long -te ms différé, quand m'arrêtant avec vivacité , comme s'il eût prévu & craint ce que j'allois lui dire , il me parla ainfi.

« Je fais quelle fantaifie indigne d'une ». fille bien née vous nourriffez au fond

Héloïse. III. Part. 549 »> de votre cœur. Il efl tems de facrifier » au devoir & à l'honnêteté une paflton » honteufe qui vous déshonore & que » vous ne fatisferez jamais qu'aux dépens » de ma vie. Ecoutez une fois ce que » l'honneur d'un pere & le vôtre exigent » de vous , & jugez - vous vous - même.

, » M. de Wolmar efl un homme d'une » grande naiffance , diflingué par toutes » les qualités qui peuvent la foutenir ; » qui jouit de la confidération publique » & qui la mérite. Je lui dois la vie ; vous » favez les engagemens que j'ai pris avec » lui. Ce qu'il faut vous apprendre encore, » c'efl qu'étant allé dans l'on pays pour » mettre ordre à fes affaires , il s'efl trou- » vé enveloppé

dans la derniere révolu- » tion , qu'il y a perdu fes biens , qu'il » n'a lui-même échappé à l'exil en Sibé— » rie que par un bonheur fingulier , & » qu'il revient avec le trille débris de fa » fortune , fur la parole de fon ami qui » n'en manqua jamais à perfonne. Pref- » crivez - moi maintenant la réception » qu'il faut lui faire à fon retour. Lui » dirai -je : Monfieur, je vous promis ma » fille tandis que vous étiez riche, mais

350 La Nouvelle » à préfent que vous n'avez plus rien je » me rétracte , & ma fille ne veut point » de vous ? Si ce n'eft pas ainfi que j'é- » nonce mon refus , c'eft ainfi qu'on l'in- *> terprétera : vos amours allégués feront » pris pour un prétexte , ou ne feront » pour moi qu'un affront de plus , & nous » pafferons, vous pour une fille perdue, » moi pour un malhonnête homme qui » facrifie fon devoir & fa foi à un vil in- » térêt , & joint l'ingratitude à l'infi- dé- » îité. Ma fille, il eft trop tard pour finir » dans l'opprobre une vie fans tache , & » foixacte ans d'honneur ne s'abandon- » nent pas en un quart - d'heure.

»> Voyez donc , « continua-t-il , » com- » bien tout ce que vous pouvez me dire » efl à préfent hors de propos. Voyez fi » des préférences que la pudeur défavoue » & quelque feu paffager de jeuneffe peu- »vent jamais être mis en balance avec » le devoir d'une fille & l'honneur com- » promis d'un pere. S'il n'étoit que- flion » pour l'un des deux que d'immoler fon » bonheur à l'autre , ma tendreffe vous » difputeroit un fi doux facrifice ; mais ,

» mon enfant , l'honneur a parlé , & dans

Héloïse. III. Part. 351 » le fang dont tu fors , c'eft toujours lui » qui décide ».

Je ne manquois pas de bonnes réponfes à ce difcours ; mais les préjugés de mon pere lui donnent des principes fi différens des miens , que des raifons qui me fembloient fans répliqué ne l'auroient pas même ébranlé. D'ailleurs , ne fachant ni d'où lui venoient les lumières qu'il paroiffoit avoir acquifes fur ma conduite , ni jufqu'où elles pouvoient aller ; craignant à fon affectation de m'interrompre qu'il n'eût déjà pris fon parti fur ce que j'avois à lui dire , & , plus que tout cela , retenue par une honte que je n'ai jamais pu vaincre , j'aimai mieux employer une excufe qui me parut plus fûre , parce qu'elle étoit plus félon fa maniéré de penfer. Je lui déclarai fans détour l'engagement que j'avois pris avec vous ; je proteftai que je ne vous manquerois point de parole , & que , quoi qu'il pût arriver , je ne me marierois jamais fans vo/re confentement.

En effet , je m'apperçus avec joie que mon fcrupule ne lui déplaifoit pas ; il me fit de vi£ reprpches fur 01a promeffe.

35* La Nouvelle mais il n'y objeéla rien ; tant un Gentilhomme plein d'honneur a naturellement une haute idée de la foi des engagemens , & regarde la parole comme une chofe toujours facrée ! Au lieu donc de s'amufer à difputcr fur la nullité de cette pronieffe , dont je ne ferois jamais convenue, il m'obligea d'écrire un billet auquel il joignit une lettre qu'il fit partir fur le champ. Avec quelle agitation n'attendisje point votre réponfe ! combien je fis de vœux pour vous trouver moins de délicateffe que vous ne deviez en avoir !

Mais je vous connoiffois trop pour douter de votre obéiffance , & je favois que plus le facrifice exigé vous feroit pénible , plus vous feriez prompt à vous l'impofer. La réponfe vint ; elle me fut cachée durant ma maladie ; apres mon rétabliffement mes

craintes furent confirmées, & il ne me refia plus d'excufes. Au moins mon pere me déclara qu'il n'en recevroit plus , & avec l'afcendant que le terrible mot qu'il m'avoit dit lui donnoit fur mes volontés , il me fit jurer que je ne dirois rien à M. de Voîmar qui pût le détourner de m'époufer : car,

\ ajouta-

'Héloïse. îïl. Part. 353 ajouta-t-il , cela lui paroitroit un jeu concerté entre nous , & à quelque prix que ce foit , il faut que ce mariage s'achève ou que je meure de douleur.

Vous le favez , mon ami ; ma fanté , Ti robufte contre la fatigue &: les injures de l'air ne peut réfifier aux intempéries des paiîxons , & c'eft dans mon trop feniible cœur qu'eil la fource de tous les maux & de mon corps & de mon ame.

Soit que de longs chagrins euffent corrompu mon fang ; foit que la nature eût pris ce tems pour l'épurer d'un levain fùnefte , je me fentis fort incommodée à la fin de cet entretien. En fortant de la chambre de mon pere , je m'efforçai pour vous écrire un mot , & me trouvai fi mal qu'en me mettant au lit j'cfpérai ne m'en plus relever. Tout le refie vous eft trop connu ; mon imprudence attira la Votre. Vous vîntes , je vous vis , & crus n'avoir fait qu'un de ces rêves qui vous oifroit fi fouvent à moi durant mon délire. Mais quand j'appris que vous étiez venu , que je vous avois vu réellement & que voulant partager le mal dont vous ne pouviez me guérir , vous l'aviez pris

354 La Nouvelle à deffein ; je ne pus fupporter cette dernière épreuve , & voyant un fi tendre amour furvivre à l'efpérance , le

mien que j'avois pris tant de peine à contenir ne connut plus de frein , & fe ranima bientôt avec plus d'ardeur que jamais.

Je vis qu'il fàloit aimer malgré moi ; je fentis qu'il faloit être coupable ; que je ne pouvois réfifier ni à mon pere ni à mon amant , & que je n'accorderois jamais les droits de l'amour & du. fang qu'aux dépens de l'honnêteté. Ainfi tous mes bons fentimens achevèrent de s'éteindre ; toutes mes facultés s'altérèrent ; le crime perdit fon horreur à mes yeux ; je me fentis tout autre au-dedans de moi; enfin , les tranfports effrénés d'une paffion rendue fiirieufe par les obftacles , me jetterent dans le plus affreux défefpoir qui puiffe accabler une ame ; j'ofai défefpérer de la vertu. Votre lettre plus propre à réveiller les remords qu'à les.

prévenir , acheva de m'égarer. Mon cœur étoit fi corrompu que ma raifon ne put réfifier aux difcours de vos philofophes.

Des horreurs dont l'idée n'avoit jamais fouillé mon efprit oferent s'y présenter*

Héloïse. III. Pâtit. 355 La volonté les combattoit encore , mais l'imagination s'accoutumoit à les voir , & fi je ne portois pas d'avance le crime au fond de mon cœur , je n'y portois plus ces réfolutions généreufes qui feules peuvent lui réfifler.

J'ai peine à pourfuivre. Arrêtons un moment. Rappeliez - vous ces tems de bonheur & d'innocence où ce feu fi vif & fi doux dont nous étions animés épuroit tous nos fentimens , où fa fainte ardeur (1) nous rendoit la pudeur plus chère & l'honnêteté plus aimable , oii les defirs même ne fembloient naître que pour nous donner l'honneur de les vaincre & d'en être plus dignes l'un de l'autre.

Relifez nos premières lettres ; fongez à ces momens fi courts & trop peu goûtés où l'amour fe paroit à nos yeux de tous les charmes de la vertu , & où nous nous aimions trop pour former entre nous des liens défavoués par elle.

Qu'étions-nous , & que fommes - nous devenus ? Deux tendres amans pafferent

(t) Sainte ardeur! Julie-, ah Julie ! quel mot pour une femme auffi bien guérie que vous croyez l'être?

3 5<5 La Nouvelle enlemble une année entière dans le plus rigoureux filence , leurs foupirs n'ofoient s'exhaler , mais leurs cœurs s'entendoient ; ils croyoient fouflrir, & ils étoient heureux. A force de s'entendre , ils fe parlèrent ; mais contens de favoir triompher d'eux-mêmes & de s'en rendre mutuellement l'honorable témoignage y ils payèrent une autre année dans une réferye non moins févere ; ils fe difoient leurs peines , & ils étoient heureux. Ces longs combats furent mal foutenus ; un i allant de foiblefle les égara ; ils s'oublièrent dans les plaifirs ; mais s'ils ceflerent d'être chaltes , au moins ils étoient fideles ; au moins le Ciel & la nature autorifoient les nœuds qu'ils avoient formés ; au moins la vertu leur étoit toujours chère ; ils l'aimoient encore & la favoient encore honorer ; ils s'étoient moins corrompus qu'avilis. Moins dignes d'être heureux , ils l'étoient pourtant encore.

Que font maintenant ces amans li tendres qui brûloient d'une flamme li pure , qui fentoient li bien le prix de l'honnêteté } Qui l'apprendra fans gémir fur eux ? Les voilà livrés au crime. L'idéç

Héloïse. HT. Part. 357 même de fouiller le lit conjugal ne leur fait plus d'horreur .... ils méditent des adultérés ! Quoi ! font - ils bien les mêmes } Leurs âmes n'ont-elles point changé ?

Comment cette ravivante image que le méchant n'apperçut jamais peut - elle s'effacer des coeurs où elle a brillé ? Comment l'attrait de la vertu ne dégoûte -t -il pour toujours du vice ceux qui l'ont une fois connue } Combien de fiecles ont pu produire ce changement étrange ? Quelle longueur de tems put détruire un fi charmant fouvenir , & faire perdre le vrai fentiment du bonheur à qui Ta pu favourer une fois ? Ah ! fi le premier défordre efl: pénible & lent , que tous les autres font prompts & faciles ! Prc-flige des paffions ! tu fafcines ainli la raifon , tu trompes la fageffe & changes la nature avant qu'on s'en apperçoive. On s'égare un feui moment de la vie; on fe détourne d'un feul pas de la droite route : aufîi - tôt une pente inévitable nous entraîne & nous perd ; on tombe enfin dans le gouffre , & l'on fe réveille épouvanté de fe trouver couvert de crimes , avec un cœur pé pour la vertu, Mon bon ami, laiflons

358 La Nouvelle retomber ce voile. Avons - nous befoiri de voir le précipice affreux qu'il nous cache pour éviter d'en approcher Je reprends mon récit.

M. de Wolmar arriva , & ne fe rebuta pas du changement de mon vifage. Mon pere ne me laiffa pas refpirer. Le deuil de ma mere alloit finir , & ma douleur étoit à l'épreuve du tems. Je ne pouvois alléguer ni l'un ni l'autre pour éluder ma promeffe : il falut l'accomplir. Le jour qui devoit m'ôter pour jamais à vous & à moi me parut le dernier de ma vie.

J'aurois vu les apprêts de ma fépulture avec moins d'effroi que ceux de mon mariage. Plus j'approchois du moment fatal , moins je pouvais déraciner de mon cœur mes premières affettions ; elles s'irritoient par mes efforts pour les éteindre.

Enfin , je me laffai cfe combattre inutilement. Dans l'inftant même où j'étois prête à jurer à un autre une éternelle fidélité , mon cœur vous juroit encore un amour éternel , & je fus menée au Temple comme une vi.&ime impure , qui fouille le fiicrifice où l'on va l'immoler.

Arrivée à l'églife , je fentis en entrant .

 «ne forte d'émotion que je n'avois jamais éprouvée. Je ne fais quelle terreur vint faifir mon ame dans ce lieu fimple & augufte , tout rempli de la majefté de celui qu'on y fert. Une frayeur foudaîne me fit frirtonner ; tremblante & prête à tomber en défaillance , j'eus peine à me traîner jufqu'au pied de la chaire. Loin de me remettre , je fentis mon trouble augmenter durant la cérémonie ; & s'il me laiffoit appercevoir les objets , c'étoit pour en être épouvantée. Le jour fombre de l'édifice , le profond filence des fpectateurs , leur maintien modefte & recueilli , le cortege de tous mes parens , l'impofant afpeft de mon vénéré pere , tout donnoit à ce qui s'alloit palier un air de folemnité qui m'excitoit à l'attention & au refpeft , & qui m'eût fait frémir à la feule idée d'un parjure. Je crus voir l'organe de la providence & entendre la voix de Dieu dans le minifixe prononçant gravement la fainte liturgie. La pureté , la dignité , la fainteté du mariage fi vivement expofées dans les paroles de l'Ecriture , fes chartes & fublimes devoirs fi importans au bonheur , à l'ordre , à la .

360 La Nouvellepaix , à la durée du genre humain j fi doux à remplir pour eux - mêmes ; tout cela me fit une telle impreflion , que je crus fentir intérieurement une révolution fubite. Une puiflance inconnue fembla corriger tout- à -coup le défordre de mes affe&ions & les rétablir félon la loi du devoir & de la nature. L'œil

étemel qui voit tout , difois - je en moi - même , lit maintenant au fond de mon cœur ; il compare ma volonté cachée à la réponfe de ma bouche : le Ciel & la terre font témoins de l'engagement facré que je prends ; ils le feront encore de ma fidélité à l'obferver. Quel droit peut refpe&er parmi les hommes quiconque ofe violer le premier i

de tous ?

Un coup d'œil jette par hazard fur M. & Mde. d'Orbe , que je vis à côté l'un de l'autre , & fixant fur moi des yeux at- ‘ tendris , m'émut plus puiffamment encore que n'avoient fait tous les autres objets.

Aimable & vertueux couple , pour moins connoitre l'amour en êtes - vous moins

unis ? Le devoir & l'honnêteté vous lient; tendres amis , époux fideles , fans brûler de ce feu dévorant qui confume l'apae ,

Héloïse. III. Part. 361 vous vous aimez d'un gentiment pur & doux qui la nourrit , que la fagefle autorife & que la raifon dirige ; vous n'en êtes que plus folidement heureux. Ah! puiffai-je dans un lien pareil recouvrer la même innocence & jouir du même bonheur; fi je ne l'ai pas mérité comme vous , je m'en rendrai digne à votre exemple. Ces fentimens réveillèrent mon efpérance & mon courage. J'envifageai le faint nœud que j'allois former comme un nouvel état qui devoit purifier mon ame & la rendre à tous fes devoirs. Quand le Pafteur me demanda fi je promettois obéiflance & fidélité parfaite à celui que j'acceptois pour époux, ma bouche & mon cœur le promirent. Je le tiendrai jufqu'à la mort.

De retour au logis , je foupirois après line heure de folitude & de recueillement.

Je l'obtins, non (ans peine, & quelque empreflement que j'euffe d'en profiter, je ne m'examinai d'abord qu'avec répugnance , craignant de n'avoir éprouvé qu'une fermentation paflagere en changeant de condition , & de me retrouver au fiî peu digne époufe que j'avois été fille peu fage. L'épreuve étoit fure mais dan r

$6 i La Nouveil*' gereufe , je commençai par fonger à vouJi Je me rendois le témoignage que nul ten« dre fouvenir n'avoit profané l'engagement folemrïel que je venois de prendre. Je ne pouvois concevoir par quel prodige votre opiniâtre image m'avoit pu laiffer Jx long-tems en paix avec tant de fujet de me la rappeller : je me ferois défiée de l'indifférence & de l'oubli , comme d'un état trompeur qui m'étoit trop peu naturel pour être durable. Cette iliufion n'étoit gueres à craindre : je fentis que je vous aimois autant & plus , peut-être , que je n'avois jamais fait ; mais je le fentis fans rougir. Je vis que je n'avois pas befoin pour penfer à vous d'oublier que j'étois la femme d'un autre. En me difant combien vous m'étiez cher, mon cœur étoit ému , mais ma confcience & mes fens étoient tranquilles , & je connus dès ce moment que j'étois réellement changée. Quel torrent de pure joie vint alors inonder mon ame ! Quel fentiment de paix effacé depuis fi longtems vint ranimer ce cœur flétri par l'ignominie , & répandre dans tout mon être une férénité nouvelle ! Je crus me fentir renaître ; je

Héloïse. III. Part. 363 crus recommencer une autre vie. Douce & confolante vertu , je la recommence pour toi ; c'eft toi qui me la rendras chère ; c'eft à toi que je la veux confacrer. Ah !

j’ai trop appris ce qu’il en coûte à te perdre pour t’abandonner une fécondé fois !

Dans le raviflement d’un changement fi grand , li prompt , fx inefpéré , j’ofai confidérer l’état oii j’étois la veille ; je frémis de l’indigne abaiffement oü m’avoit réduit l’oubli de moi - même , & de tous les dangers que j’avois courus depuis mon premier égarement. Quelle heureufe révolution me venoit de montrer l’horreur du crime qui m’avoit tentée , & réveilloit en moi le goût de la fageffe ! Par quel rare bonheur avois-je été plus fidelle à l’amour qu’à l’honneur qui me fut fi cher ? Par quelle faveur du fort votre inconftance ou la mienne ne m’avoit- elle point livrée à de nouvelles inclinations ?

Comment euflai - je oppofé à un autre damant une réfiftance que le premier avoit déjà vaincue , & une honte accoutumée à céder aux defirs ? Aurois-je plus refpe&é les droits d’un amour éteint que je n'avois refpe&é ceux de la vertu , jouifi

Nouvelle

fant encore de tout leur empire ? Quelle fureté avois-je eue de n’aimer que vous feul au monde fi ce n’eft un fentiment intérieur que croyent avoir tous les amans»

qui fe jurent une confiance éternelle , & fe parjurent innocemment toutes les fois qu’il plait a uCiel de changer leur cœur ?

Chaque défaite eût ainfi préparé la fuivante ; l’habitude du vice en eût efiacé l’horreur à mes yeux. Entraînée du déshonneur à l’infamie fans trouver de prife pour m’arrêter , d’une amante abufée je devenois une fille perdue , l’opprobre de mon fexe , & le dcfefpoir de ma famille. Qui m’a garantie d’un effet fi naturel de

ma première faute ? Qui m'a retenue après le premier pas ? Qui m'a confervé ma réputation & l'effime de ceux qui me font chers ? Qui m'a mife fous la fauve -garde d'un époux vertueux , fage , aimable par fon caraftere & meme par fa perfonne , & rempli pour moi d'un refpeél & d'un attachement fi peu mérités ? Qui me permet enfin d'afpirer encore au titre d'honnête femme & me rend le courage d'en être digne ? Je le vois , je le fens ; la main fecourable qui m'a conduite à tra-

Héloïse. III. Part. 365 vers les ténèbres efl celle qui leve à mes yeux le voile de l'erreur , & me rend à moi malgré moi- même. La voix fecrete qui ne ceffoit de murmurer au fond de mon cœur s'élève & tonne avec plus de force au moment où j'étois prête à périr.

L'Auteur de toute vérité n'a point fouffert que je fortifie de fa préfence coupable d'un vil parjure ; & prévenant mon crime par mes, remords il m'a montré l'abyme où j'allois me précipiter. Providence éternelle , qui fais ramper i'infeûe &C rouler les deux, tu veilles fur la moindre de tes œuvres ! Tu me rappelles au bien que tu m'as fait aimer ; daigne accepter d'ua cœur épuré par tes foins l'hommage que toi feule rends digne de t'être offert 1 A l'inftant pénétrée d'un vif fentiment du danger dont j'étois délivrée & de l'état d'honneur & de fureté où je me fentois rétablie, je me profternai contre terre, j'élevai vers le Ciel mes mains fuppliantes , j'invoquai l'Etre dont il eft le trône , & qui foutient ou détruit quand il lui pîait par nos propres forces la liberté qu'il nous donne. Je veux , lui disje y le bien que tu veux & dont toi feui

3<56 La Nouvelle es la fource. Je veux aimer l'époux que tu m'as donné. Je veux être fidelle, parce que c'efl le premier devoir qui lie la famille & toute la fociété. Je veux être chafle , parce que

c'efl la première vertu qui nourrit toutes les autres. Je veux tout ce qui fe rapporte à l'ordre de la nature que tu as établi & aux réglés de la raifon que je tiens de toi. Je remets mon cœur fous ta garde & mes defirs en ta main* Rends toutes mes aélions conformes à ma volonté confiante qui efl la tienne & ne permets plus que l'erreur d'un moment l'emporte fur le choix de toute ma vie.

Après cette courte priere , la première que j'euffe faite avec un vrai zele , je me fentis tellement affermie dans mes réfolutions ; il me parut fi facile & fi doux de les fuivre que je vis clairement où je devois chercher déformais la force dont j'avois befoin pour réfifler à mon propre cœur & que je ne pouvois trouver en moi-même. Je tirai de cette feule découverte une confiance nouvelle , & je déplorai le trille aveuglement qui me l'avoit fait manquer fi long-tems. Je n'avois jamais été tout - à -fait fans religion ; mais peut-être

Héloïse. III. Part. 367 vandroit- il mieux n'en point avoir du tout , que d'en avoir une extérieure & maniérée, qui fans toucher le cœur raffure la confcience ; de fe borner à des formules, & de croire exactement en Dieu à certaines heures pour n'y plus penfer le refte du tems. Scrupuîeufement attachée au culte public , je n'en favois rien tirer pour la pratique de ma vie. Je rue fentois bien née & me livrois à mes penchans ; j'aimois à réfléchir & me fiois à ma raifon*; ne pouvant accorder l'efprit de l'E- Vangile avec celui du monde , ni la Foi avec les œuvres , j'avois pris un milieu qui contentoit ma vaine fageffe ; j'avois des maximes pour croire & d'autres pour agir; j'oubliois dans un lieu ce que j'avois penfé dans l'autre ; j'étois dévote à l'églife & philofophe au logis. Hélas ! je n'étois rien nulle part, mes prières n'étoient que des

mots , mes raifonnemens des fophifmes , 6c je fuivois pour toute lumière la faufle lueur des feux errans qui me guidoient pour me perdre.

Je ne puis vous dire combien ce principe intérieur qui m'avoit manqué jufqu'ici m'a donné da mépris pour ceux qui

$68 La Nouvelle m'ont fi mal conduite. Quelle étoit, vous prie , leur raifon première & fur quelle bafe étoient - ils fondés ? Un heureux inftinft me porte au bien , une violente paffion s'élève ; elle a fa racine dansle même infiinft, que ferai -je pour la détruire ? De la considération de l'ordre je tire la beauté de la vertu & fa bonté de l'utilité commune ; mais que fait tout cela contre mon intérêt particulier & lequel au fond m'importe le plus , de mon bonheur aux dépens du refie des hommes , ou du bonheur des autres aux dépens du mien ? Si la crainte de la honte ou du châtiment m'empêche de mal faire pour mon profit , je n'ai qu'à mal faire en fecret , la vertu n'a plus rien à me dire , & fi je fuis furprife en faute, on punira comme à Sparte non le délit , mais la mal-adrefie.

Enfin que le caraôere & l'amour du beau foient empreints par la 'nature au fond de mon ame , j'aurai ma réglé aufli longtems qu'ils ne feront point défigurés ; mais comment m'affurer de conferver toujours dans fa pureté cette effigie intérieure qui n'a point parmi les êtres fenfibles de modèle auquel on puifie la comparer? Ne

fait-

M E L o i s E. IÎF. Part, $69 iàit - on pas que les aftéÇtions défor données corrompent le jugement ainfi que la volonté , & que la conscience s'altere ,&c fe modifie infenfiblement dans chaque

Siècle , dans chaqtie peuple , dans chaque individu Selon l'inconitance & la variété des préjugés ?

Adorez l'Etre éternel, mon digne & Sage ami ; d'un Souffle vous détruirez ces fantômes dç raiSon , qui n'ont qu'une vaine apparence & fuyent comme une ombre devant l'immuable vérité. Rien a'exifte que par celui qui eft. C'eft lui qui donne un but à la jyufiice , une baSe à la vertu * un prix à cette courte vie employée à lui plaire ; c'eft lui qui ne celle de crier aux coupables que leurs crimes Secrets ont été vus, & qui Sait dire au juite oublié , tes vertus ont un témoin ; c'efl: lui , c'efi Sa Subfiance inaltérable qui eft le vrai modèle des perfections dont nous portons tous.une image en nous - mêmes. Nos paffions ont beau la défigurer ; tous Ses traits liés à l'effence infinie Se représentent toujours à la raifôn &C lui fervent à rétablir ce que l'impofiure & l'erreur en ont altéré- Ces diftinétions me Semblent faciles

37^ La Nouvelle Je fens commun fuffit pour les faire. Tout!

ee qu'on ne peut féparer de l'idée de cette effence eft Dieu ; tout le refie eft Fouvrage des hommes. C'eft à la contemplation de ce divin modèle que l'ame s'épure & s'élève , qu'elle apprend à méprifer fes inclinations baffes & à furmonter fes vils penchans. Un cœur pénétré de ces fublimes vérités fe reflxfe aux petites pallions des hommes ; cette grandeur infinie le dégoûte de leur orgueil ; le charme de la méditation l'arrache aux delirs terreftres; & quand l'Etre immenfe dont iJ s'occupe n'exifferoit pas , il .feroit encore bon qu*il s'en occupât fans ceffe pour être plus maître de lui - même , plus fort , plus heureux & plus fage.

Cherchez- vous un exemple fenfible des vains fophifmes d'une raifon qui ne s'appuye que fur elle - même ? Confidérons de fang - froid les difcours de vos philo»

fophes , dignes apologiftes du crime , qui ne féduifirent jamais que des cœurs déjà corrompus. Ne diroit-on pas qu'en s'attaquant directement au plus faint & ait plus folemnel des engagemens , ces dangereux raifonneurs ont réfolu l'anéanti#

tî Ê L Ô ï S E. ÏIÎ. PARt. 371 Id'Uh feul coup toute la fociété humaine qui n'efl fondée que fur la foi des con- Ventions ? Mais voyez , je vous prie »

Comment ils difculpent un adultéré fecretl C'eft , dilent - ils qu'il n'en réfulte aucun mal , pas même pour l'époux qui l'ignore. Comme s'ils pouvoient être fur s qu'il l'ignorera toujours ? Comme s'il fuffiloit pour autorifer le parjure & l'infidélité qu'ils ne nuififTent pas à autrui?

Comme fi ce n'étoit pas affez pour abhorrer le crime du mal qu'il fait à ceux qui le commettent ? Quoi donc ! ce n'eft pas un mal de manquer de foi , d'anéantir autant qu'il efl en foi la force du ferment & des contrats les plus inviolables ?

Ce n'efl pas un mal de fe forcer foi-même à devenir fourbe & menteur? Ce n'efl pas un mal de former des liens qui vous font defirer le mal &c la mort d'autrui ?

la mort de celui - même qu'on doit le plus aimer & avec qui l'on a juré de vivre ? Ce n'efl pas un mal qu'un état dont mille autres crimes font toujours le fruit?

Un bien qui produiroit tant de maux fe* toit par cela feul un mal lui -même.

- L’un des ^deux penferoit-il être inno*

C2nt , parce qu’il eff libre peut - être de Son côté & ne manque de foi à personne ? Il Se trompe groflierement. Ge n’eff pas feulement l’intérêt des époux»

mais la caufe commune de tous les hommes que la pureté du mariage ne Soit point altérée. Chaque fois que deux époux s’unifient par un nœud fblemnel , il intervient un engagement tacite de tout le genre humain de refpeéter ce lien Sacré , d’honorer en eux l’union conjugale ; & c’efi , ce nie Semble » une raifon très-forte contre les mariages clandeftins , qui, n'offrant nul Signe de cette union , expofent des cœurs innocens à briller d’une flamme adultéré. Le public eff en quelque Sorte garant d’une convention paflee en Sa préfence & l’on peut dire que l’honneur d’une femme pudique eff Sous la protection Spéciale de tous les gens de bien. Ainfi quiconque ofe la corrompre pèche, premièrement parce qu’il la fait pécher & qu’on partage toujours les crimes qu’on fait commettre ; il pèche encore directement lui - même , parce qu’il viole la foi publique & Sacrée- du mariage fins lequel rien ne peut fubûf-

Héloïse. III. Part. 373 ter dans l’ordre légitime des ehofes humaines.

Le crime eft fecret , difent - ils , & il n’en refaite aucun mal pour perfonne., Si ces philofophes croyent l’exiftence de Dieu & l’immortalité de l’ame, peuventils appeller un crime fecret celui qui a pour témoin le premier offenfé & le feu vrai Juge ? Etrange fecret que celui qu’on dérobe à tous les yeux hors ceux à qui l’on a le plus d’intérêt à le cacher ! Quand même ils ne reconnoitroient

pas la préfence. de la Divinité , comment ofent-ils Soutenir qu'ils ne font de mal à perfonne?

Comment prouvent - iis qu'il eft indifférent à un pere d'avoir des héritiers qui ne foient pas de fon fang; d'être chargé, peut-être de plus d'enfans qu'il n'en aurait eus & forcé de partager fes biens aux gages de fon déshonneur fans fèntir pour eux des entrailles de pere ? Suppofons ces raifonneurs matérialiftes , on n'en eft que mieux fondé à leur oppofer la douce voix de la nature , qui réclame au fond de tous les coeurs contre une cr~ gueilleufe philofophie & qu'on n'attaqua jamais par de bonnes raiforts. En

effet, fi le corps feul produit la penfétf & que le fentiment dépende uniquement des organes , deux êtres formés d'un même fang ne doivent-ils pas avoir entre eux une plus étroite analogie , un attachement plus fort l'un pour l'autre & fe reffembler, d'amc comme de vifage , ce qui efl une grande railon de s'aimer ?

N'eft-ce donc faire aucun mal , à votre avis , que d'anéantir ou troubler par un fang étranger cette union naturelle & d'altérer dans fon principe l'affeétion mutuelle qui; doit lier entre eux tous les membres d'une famille ? Y a-t-il au mon* de un honnête homme qui n'eût horreur de changer l'enfant d'un atitre en nourrice ? & le crime efl - il moindre de le changer dans le fein de la mere ? i

Si je confidere mon fexe en particulier , que de maux j'apperçois dans ce défordre qu'ils prétendent ne faire aucun mal ! Ne

fût - ce que l'aviliffement d'une femme coupable à qui la perte de l'honpeur ote bientôt toutes les autres vertus.

Que d'indices trop fûrs pour un tendre époux d'une intelligence qu'ils penfent juflifxer par le fecret ! Ne fût - ce que de

H É i o ï s e. III. Part. 375 «l'être plus aimé de fa femme. Que ferat-elle avec fes foins artificieux que mieux prouver fon indifférence ? Eft-ce l'œi lde l'amour qu'on abufe par de feintes careffes } & quel fupplice auprès d'un objet -chéri , de fentir que la main nous embraffe & que le cœur nous repouffe ? Je veux que la fortune fécondé une prudence quelle a fi fouvent trompée ; je compte un moment pour rien la témérité de confier fa prétendue innocence & le repos d'autrui à des précautions que le Ciel fe plait à, confondre : que de fàuffetcs, que de menfonges , que de fourberies pour rouvrir un mauvais commerce , pour Iromper un mari , pour corrompre des domeftiques , pour en impofer au public!

-Quel fcandale pour des compUces ! quel exemple pour des enfàns ! Que devient leur éducation parmi ttmt de foins pour fatisfaire impunément de coupables feux ?

Que devient la paix de la maifon & l'union des chefs ? Quoi ! dans tout cela l'époux n'eft point léfé ? Mais qui le dédommagera donc d'un cœur qui lui étoit dû, ? Qui lui pourra rendre une femme cffimable ? Qui lui donnera le repos &

37<S L'A N O Ü VIE l L ï la fureté ?• Qui le guérira de fes juffes foupçons } Qui fera confier un pere au fentiment de la nature en embraffant fort propre enfant)

A l'égard des liaifons prétendîtes que l'adultere & l'infidélité peuvent former entre les familles , c'eft moins une raifort fcrieufe qu'une plaifanterie abfurde & brutale qui ne mérite pour toute réponfe <jue le mépris & l'indignation. Les trahifons , les querelles , les combats , les meurtres , les empoifonnemenS dont ce délordre a couvert la terre dans tous les tems , montrent allez ce qu'on doit attendre pour le repos & l'union des hommes d'un attachement formé par le crime. S'il réfulte quelque forte de fociété de ce vil.& méprifabîe commerce , elle elt femblable à celle des brigands qu'il faut détruire & anéantir pour afïurer les fociétés légitimes.

J'ai tâché de fufpendre l'indignation que m'infpirent ces maximes pour les difcuter paifiblement avec vous. Plus je les trouve infenfées , moins je dois dédaigner de les réfuter pour me faire honte à moi-même de les avoir peut-être écou-*

tées avec trop peu d'éloignement. Vous voyez combien elles fupportent mal l'examen de là faine raifort ; niais où chercher la faine raifort finon dans celui qui éri eft là foiirce & que pénfer de ceux qui COnfacrent à perdre les hommes ce flambeau divin qu'il leur • dortnà pour les guider ? Défions-nous d'une phiiofophié en paroles défions - nous d'une fauffe vertu qui fape toutes les Vertus*' & s'àpplique à juftifier tous les vices pour S'autorifer à les avoir tous. Le meilleur énoyert de trouver ce qui eft bien eft de lé chercher fincerement & l'on ne peut long-tems le' chercher ainfi farts remonter à l'auteur de tout bien. C'éft cè qii'il irtè femble avoir fait depuis que je m'occupé à rèftifier mes fentimens & ma raifon; •c'eft ce que vous ferez mieux que mot quand vous voudrez fuivre la même route. Il m'eft confokrtt de fonger qtie vous

avez fouvent nourri mon efprit des grandes idées de là religioft , & vous dont le cœur n'éut rien de caché pour moi ne m'en eu (fiez pas àinfi parlé fi vous aviez eu d'autres fentimens. Il me femble meme que ces conversations avoient pour nous

 des charmes. La préfence de l'Etre fit* prême ne nous fut jamais importune »

elle nous donnoit plus d'efpoir que d'épouvante ; elle n'effraya jamais que l'ame du méchant ; nous aimions à l'avoir pour témoin de nos entretiens , à nous élever conjointement jufqu'à lui. Si quelquefois nous étions humiliés par la honte , nous nous difions en déplorant ,nos foibleffes , au moins il voit le fond de nos cœurs , «& nous en étions plus tranquilles.

* j Si cette ■ fécurité nous égara , c'eft au principe fur lequel elle /étoit fondée à nous ramener.. N'efl-il pas bien indigne d'un homme de ne pouvoir jamais s'accorder avec lui - même , . d'avoir une rer gle pour fes aftious , une autre pour fes fentimens 9 de penfer comme s'il étoit ians corps , d'agir comme s'il étoit fans ame , & de ne jamais approprier à foi tout entier rien de: ce qu il* fait en toute fa vie ? Pour moi , je trouve qu'on eft

bien fort avec nos «nciennes maximes , quand on ne les borne pas . à dé vaines fpéculations. La foiblefle eft de l'homme & le Dieu clément qui le fit la lui pardonnera fans doute ; mais le crime eft du

 ■méchant & ne refiera point impuni devant l'auteur de toute juflice. Un incrédule d'ailleurs heureufement né fe livre aux vertus qu'il aime ; il fait le bien par goût & non par choix. Si tous fes defirs font droits , il les fuit fans contrainte ; il les fuivroit de même s'ils ne l'étoient pas ; car pour-

quoi fe gêneroitil } Mais celui qui reconnoit & fert le Pere commun des hommes fe croit une plus haute deflination ; l'ardeur de la remplir anime fon zele & fuivant une réglé plus fûre que fes penchans , il fait faire le bien qui lui coûte & fâcrifier les defirs de fon cœur à la loi du devoir.

Tel efl , mon ami , le. facrifice héroïque auquel nous fommes tous deux appellés.

L'amour qui nous uniffoit eût fait le charme de notre vie. Il furvéquit à l'efpérance ; il brava le tems & l'éloignement; il fupporta toutes les épreuves. Un fentiment fi parfait ne devoit point périr de lui -même ; il étoit digne de n'être immolé qu'à la vertu.

. Je vous dirai plus. Tout efl changé entre nous; il faut néceffairement que yotre cœur change, Julie de Wolmar

%Sa Là Nouvelle' n'eft plus votre ancienne* Julie ; la révolution de vos fentimens pour elle eft inévitable & il ne vous relie que le choix de faire honneur de ce changement au vice ou à la vertu. J'ai dans la mémoire un pafiage d'un auteur que vous ne récuferez pas. « L'amour , dit-il , eli h privé de fon plus grand charme quand » l'honnêteté l'abandonne. Pour en fentir » tout le prix , il faut que le cœur s'y » ccmplaife & qu'il nous éleve en éleh vant l'objet aimé. Otez l'idée de la » perfection , vous ôtez l'enthoufiafme ; » ôtez l'cfiime , & l'amour n'eft plus rien»

» Comment une femme honorera-t-elle un « homme quelle doit mcprifer ? Com- » ment pourra -t -il honorer lui -même » celle qui n'a pas craint de s'abandcn- « ner à un vil corrupteur ? Ainfi bien- « tôt ils fe mcpriferont mutuellement.

« ■ L’amour , ce fentiment célefte ne fera » plus pour eux qu’un honteux commère « ce. Ils auront perdu l'honneur ô£ n’au- » ront point trouvé la félicité (i). « Voilà notre leçon , mon ami , c’eft vous

(O Voyez la première partie. Lettre XXIV.

Héloïse. III. Part. 381 qui l’avez diâée. Jamais nos cœurs s’aimerent-ils plus délicieufement 6c jamais l’honnêteté leur fut-elle aufli chère que

dans les tems heureux où cette lettre

fut écrite ? Voyez donc à quoi nous meneroient aujourd’hui de coupables feux nourris aux dépens des plus doux tranfports qui raviffent l’ame. L’horreur du vice qui nous eft fi naturelle à tous deux s’étendroit bientôt fur le complice de nos foutes ; nous nous haïrions pour nous être trop aimes & l’amour s’éteindroit dans les remords. Ne vaut -il pas mieux épurer un fentiment fi cher pour le rendre durable? Ne vaut-il pas mieux en conferver au moins ce qui peut s’accorder avec l’innocence? N’eft-ee pas conferver tout ce qu’il eut de plus charmant ? Oui , mon bon 6c digne ami , pour nous aimer toujours il fout renoncer l’un à l’autre. Oublions tout le refie & foyez l’amant de mon ame. Cette idée eft fi douce qu’elle confole de tout.

Voilà le fidele tableau de ma vie , & Phiftoire naïve de tout ce qui s’eft pafl'é dans mon cœur. Je vous aime toujours, n’en doutez pas. Le fentiment qui .m’at>

381 La Nouvelle tache à vous eft fi tendre & fi vif enco-i re, qu’une autre en feroit peut-être allarmée ; pour moi j ? en connus un trop di£* férent pour me défier de celui-ci. Je fens qu’il a

changé de nature r & du moins en cela , mes fautes paffées fondent ma fécurité préfente. Je fais que l'exafte bienféance & la vertu de parade exigeroient davantage encore & ne feroient pas contentes que*vous ne fufliez tout- à -fait oublié. Je crois avoir une réglé plus fûre & je m'y tiens. J'écoute en fécret ma confcience ; elle ne me reproche rien & jamais elle ne trompe une ame qui la confulte fincerement. Si cela ne fuffit pas pour me juftifier dans le monde, cela fuffit pour ma propre tranquillité. Comment s'eft fait cet heureux changement ? Je l'ignore. Ce que je fais , c'eft que je l'ai vivement defiré.

Dieu feul a fait le refie. Je penferois qu'une ame une fois corrompue l'eft pour toujours & ne revient plus au bien d'elle-même ; à moins que quelque révolution fubite , quelque brufque changement de fortune & de fituation ne change tout- à- coup fes rapports & paç

Héloïse. III. Part. 383 ton violent ébranlement ne l'aide à retrouver une bonne afiie tte. Toutes fes habitudes étant rompues & toutes fes pallions modifiées , dans ce bouleverfe* ment général on reprend quelquefois fon carattere primitif & l'on devient comme un nouvel être forti récemment des mains de la nature. Alors le fouvenir de fa précédente bafiefie peut fervir de préfervatif contre une rechute. Hier on étoit abjeéV& foible ; aujourd'hui on eft fort & magnanime. En fe contemplant de fi près dans deux états fi différens, on en fent mieux le prix de celui oii l'on eft remonté & l'on en devient plus .attentif à s'y foutenir. Mon mariage m'a fait éprouver quelque chofe de femblable à ce que je tâche de vous expliquer. Ce lien fi redouté me délivre d'une fervitude beaucoup plus redoutable & mon époux m'en devient plus cher pour m'ayoir rendue à moi -même.

Nous étions trop unis vous & moi pour qu'en changeant d'elf>ece notre union fe détruife. Si vous perdez une tendre amante , vous gagnez une fidelle aaÿejj Ôl quoi que nous en ayons p*

$84 La NouvEttÊ •dire durant nos illufions , je doute que ce changement vous foit défavantageux.

Tir ez*en le même parti que moi, je ■vous en conjure , pour devenir meilleur £c plus fage, & pour épurer par des mœurs chrétiennes les leçons de la phi* Jofophie. Je ne ferai jamais heureufe que n vous ne foyez heureux aufli & je fens -plu? que jamais qu'il n'y a point de bon* heur fans la vertu. Si vous m'aimez véritablement, donnez- moi la douce consolation de voir que nos cœurs ne s'ac- .cordent pas moins dans leur retour au bien qu'ils s'accordèrent dans leur ega* cernent.

Je ne crois pas avoir befoin d'apologie pour cette longue lettre. Si vous m'étiez moins cher , elle fèroit plus courte* Avant de la finir il me refie une grâce à vous demander. Un cruel fardeau me •pefe fur le cœur. Ma conduite paffée eft ignorée de M. de Wolmar ; mais une Sincérité fans réferve fait partie de la fidélité que je lui dois. J'aurois déjà cent •fois tout avoué, vous feul m'avez retenue. Quoique je connoiffe la fage (Ta & la ipodération de ;M. de Wolmar,

cetl

Héloïse. III. Part. 385 c'eft toujours vous compromettre que de vous nommer , & je n'ai point voulu le faire fans votre confentement.

Seroit-ce vous déplaire que de vous le demander, & aurois-je trop préfumé de vous ou de moi en me flattant de l'obtenir ? Songez , je vous fupplie , que cette réferve ne fauroit être innocente , qu'elle m'eft chaque jour plus cruelle, & que jufqu'à la réception de votre réponfe je n'aurai pas un inftant de tranquillité.

LETTRE XIX

Réponse.

T vous ne feriez plus ma Julie ? Ah !

ne dites pas cela , digne & refpeftable femme. Vous l'êtes plus que jamais. Vous êtes celle qui méritez les hommages de tout l'univers. Vous êtes celle que j'adorai en commençant d'être fenflble à la véritable beauté. Vous êtes celle que je ne ceflerai d'adorer , même après ma mort , s'il refte encore en mon ame quel-,

que fouvenir des attraits vraiment célestes qui l'enchanterent durant ma vie. Cet effort de courage qui vous ramene à toute votre vertu ne vous rend que plus femblable à vous-même. Non, non, quelque fupplice que j'éprouve à le fentir & le dire , jamais vous ne fûtes mieux ma Julie qu'au moment que vous renoncez à moi. Hélas ! c'efl en vous perdant que je vous ai retrouvée. Mais moi dont le coeur frémit au feul projet de vous imiter , moi tourmenté d'une paflion criminelle que je ne puis ni fupporter ni vaincre, fuis -je celui que je penfois être? Etois-je digne de vous plaire ? Quel droit avois-je de vous importuner de mes plaintes &

de mon défefpoir ? C'étoit bien à moi d'ofer foupirer pour vous ! Eh l qu'étois-je pour vous aimer ?

Infenfé ! comme fi je n'éprouvois pas affez d'humiliations fans en rechercher de nouvelles ! Pourquoi compter des différences que l'amour fit difparoitre ? Il m'élevoit , il m'égaloit à vous , fa flamme me foutenoit ; nos cœurs s'étoient confondus , tous leurs fentimens nous étoient

Héloïse. III. Part. 387 fcommuns, & les miens partageoient la grandeur des vôtres. Me voilà donc retombé dans toute ma bâfleffe ! Doux efpoir qui nourriffois mon ame & m'abufas fi longtems , te voilà donc éteint fans retour ? Elle ne fera point à moi ? Je la perds pour toujours ? Elle fait le bonheur d'un autre ? .... ô rage ! ô tourment de l'enfer !... . Infidelle ! ah ! devois -tu jamais . . . Pardon , pardon , Madame , ayez pitié de mes 4 foreurs. O Dieu ! vous l'avez trop bien dit , elle n'eft plus .... elle n'eft plus çette tendre Julie à qui je pouvois montrer tous les mouvemens de mon cœur.

Quoi ! je me trouvois malheureux , & je pouvois me plaindrç } ... . elle pouvoit m'écouter ? J'étois malheureux ? . . . . que fuis-je donc aujourd'hui ?.... Non , je ne vous ferai plus rougir de vous ni de moi.

C'en eft fait , il faut renoncer l'un à l'autre ; il faut nous quitter. La vertu même en a difté l'arrêt ; tfotre main l'a pu tracer. Oublions-nous.... oubliez -moi , du moins. Je l'ai réfolu , je le jure ; je ne vous parlerai plus de moi.

Oferai-je vous parler de vous encore, & conferver le feul intérêt qui me refte

au monde ; celui de votre bonheur ? En m'expofant l'état de votre ame vous ne m'avez rien dit de votre fort. Ah ! pour prix d'un facrifice qui doit être fenti de vous y daignez me tirer de ce doute infupportable. Julie , êtes - vous heureufe ?

Si vous l'êtes , donnez- moi dans mon défefpoir la feule confolation dont je fois fufceptible ; fi vous ne l'êtes pas , par pitié daignez me le dire , j'en ferai moins long-tems malheureux. . '

Plus je réfléchis fur l'aveu que vous méditez , moins j'y puis confentir ; & Je même motif qui m'ôta toujours le courage de vous faire un refus , me doit rendre inexorable fur celui-ci. Le fujet eft de la derniere importance , & je vous exhorte à bien pefer mes raifons. Premièrement , il me femble que votre extrême déîicateffe vous jette à cet égard dans l'erreur , & je ne vois point fur quel fondement la plus auftere vertu pourroit exiger une pareille confeflion. Nul engagement au monde ne peut avoir un effet rétroattif. On ne fauroit s'obliger pour le paffé , ni promettre ce qu'on n'a plus le pouvoir de tenir ; pourquoi devroit-on

 compte à celui à qui l'on s'engage de l'ufage antérieur qu'on a fait de fa liberté & d'une fidélité qu'on ne lui a point prcK rnife ? tïe vous y trompez pas , Julie y • ce n'eft pas à votre époux , e'ëft à votre ami que vous avez manqué de foi. Avant la tyrannie de votre pere , le Ciel & la 1 nature nous avoient unis l'un à l'autre.

Vous avez fait en formant d'autres nœuds tin crime que l'amour ni l'honneur peutêtre ne pardonnent point, & e'eft à moi feul de réclamer le bien que M. de Weimar m'a ravi.

S'il eft des cas oti le devoir puifle exiger un pareil aveu , c'efl quand le danger d'une rechute oblige une femme prudente à prendre des précautions pour s'en garantir. Mais votre lettre m'a plus éclairé que vous ne penfez fur vos vrais fentirnens. En la lifant , j'ai fenti dans mon propre cœur combien le vôtre eût abhorré de près , même au fein de l'amour* un engagement criminel dont l'éloignement nous ôtoit l'horreur.

Dès -là que le devoir & l'honnêteté n'exigent pas cette confidence , la fageffe & la raifon la défendent; car c'eft rifquer

Bb j

590 La Nouvelle fans néceffité ce qu'il y a de plus précieux dans le mariage , l'attachement d'un époux , la mutuelle confiance , la paix de la maifon. Avez -vous allez réfléchi fur une pareille démarche ? ConnoifTez- vous afTez votre mari pour être fûre de l'effet qu'elle produira fur lui ? Savez-vous combien il y a d'hommes au monde auxquels il n'en fàudroit pas davantage pour concevoir une jaloufie effrénée, un mépris invincible , & peut-être attenter aux jours d'une femme ? Il faut pour ce délicat examen avoir égard aux tems, aux lieux, aux cara&eres. Dans le pays où je fuis , de pareilles confidences font fans aucun danger , & ceux qui traitent fi légèrement la foi conjugale , ne font pas gens à faire une fi grande affaire des fautes qui précédèrent l'engagement. Sans parler des raifons qui rendent quelquefois ces aveux indifpenfables , & qui n'ont pas eu lieu pour vous , je connois des femmes affez médiocrement eflimables , qui fe font fait à peu de rifques un mérite de cette fincérité, peut-être pour obtenir à ce prix une confiance dont elles puffent abufer au befoin.

Mais, dans des lieux où la fainteté du ma-

Héloïse. III. Part. 391 fiage eft plus refpeftée , dans des lieux où ce lien facré forme une union folide, & où les maris ont un véritable attachement pour leurs femmes , ils leur demandent un compte plus févere d'elles- mêmes ; ils veulent que leurs cœurs n'ayent connu que pour eux un fentiment tendre ; ufurpant un droit qu'ils n'ont pas , ils exigent qu'elles foient à eux feuls avant de leur appartenir , & ne pardonnent pas plus ' l'abus de la liberté qu'une infidélité réelle.

Croyez - moi , vertueufe Julie , défiezvous d'un zele fans fruit & fans nécefiité.

Gardez un fecret dangereux que rien ne vous oblige à révéler , dont la communication -peut vous perdre & n'eft d'aucun ufage à votre époux. S'il eft digne de cet aveu , fon ame en fera contriftée , & vous l'aurez affligé fans raifon. S'il n'en eft pas digne , pourquoi voulez - vous donner un prétexte à fes torts envers vous ? Que favez - vous fi votre vertu qui vous a foutenue contre les attaques de votre cœur, vous foutiendroit encore contre des chagrins domeftiques toujours renaiflans ?

N'empirez point volontairement vos maux, de peur qu'ils ne deviennent plus

Bb 4

39^ La Nouvelle forts que votre courage, & que vous ne retombiez à force de fcrupules dans un état pire que celui dont vous avez eu peine à fortir. La fageffe efl la bafe de toute vertu j conful-tez - la , je vous en conjure , dans la plus importante occafion de votre vie ; & fi ce fatal fecret vous pefe fi cruellement, attendez du

moins, pour vous en décharger , que le tems , les années vous donnent une connoiffance plus parfaite de votre époux , & ajoutent dans fon cœur à l'effet de votre beauté , l'effet plus fur encore des charmes de votre caraftere , & la douce habitude de les fentir. Enfin quand ces raifons toutes folides qu'elles font ne vous jierfuaderoient pas , ne fermez point l'oreille à la voix qui vous les expofe. O Julie î écoutez un homme capable de quelque vertu, & qui mérite au moins de vous quelque facrifice par celui qu'il vous fait aujourd'hui !

Il faut finir cette lettre. Je ne pourrois , je le fens , m'empêcher d'y reprendre un ton que vous ne devez plus entendre* Julie , il faut vous quitter ! fi jeune encore , il faut déjà renoncer au bonheur $

Héloïse. III. Part. 395 O tems ! qui ne dois plus revenir ! tems pafle pour toujours , fource de regrets éternels ! plaifirs , tranfports , douces extafes , momens délicieux , raviffemens céleftesi mes amours, mes uniques amours, honneur & charme de ma vie ! adieu pour jamais.

• = ■ ■ ■ ■ ■ . ■ " _ ■ _so*

LETTRE XX

de Julie.

O u s me demandez fi je fuis heureufe. Cette queftion me touche , & en la faifant vous m'aidez à y répondre; car bien loin de chercher l'oubli dont vous parlez , j'avoue que je ne faurois être heureufe fi vous ceffiez de m'aimer : mais je le fuis à tous

égards , & rien ne manque à mon bonheur que le vôtre. Si j'ai évité dans ma lettre précédente de parler de M. de Volmar , je l'ai fait par ménagement pour .vous. Je connoiflois trop votre fenfibilité pour ne pas craindre d'aigrir vos peines ; mais votre inquiétude fur mon fort m'obligeant à vous parler

de celui dont il dépend, je ne puis vous en parler que d'une maniéré digne de lui»

comme il convient à fon épouſe & à une amie de la vérité.

M. de Volmar a près de cinquante ans; fa vie unie , réglée , & le calme des paffions lui ont confervé une conftitutioa fi faine & un air fi frais , qu'il paroit à peine en avoir quarante , & il n'a rien d'un âge avancé que l'expérience & la fagefle. Sa phyfionomie eft noble & prévenante , fon abord fimple & ouvert , fes maniérés font plus honnêtes qu'empreffées , il parle peu & d'un grand fens , mais fans affeéler ni précifion ni fentences. Il eft le même pour tout le monde , ne cherche & ne fuit perfonne , & n'a jamais d'autres préférences que celles de la raifon.

Malgré fa froideur naturelle , fon coeur fécondant les intentions de mon pere crut fentir que je lui convenois, & pour la première fois de fa vie il prit un attachement. Ce goût modéré , mais durable , s'eft fi bien réglé fur les bienféances , & s'eft maintenu dans une telle égalité , qu'il n'a pas eu befoin de changer de ton en changeant d'état, & que fans bleffer la

Héloïse. III. Part. 395 gravite conjugale, il conferve avec moi depuis fon mariage les mêmes maniérés qu'il avoit auparavant. Je ne l'ai jamais vu ni gai ni trille , mais toujours content; jamais

il ne me parle de lui, rarement de moi ; il ne me cherche pas, mais il n'efl pas fâché que je le cherche, & më quitte peu volontiers. Il ne rit point; il efl îérieux fans donner envie de l'être ; au contraire , fon abord ferein femble m'inviter à l'enjouement ; & comme les plaisirs que je goûte font les feuls auxquels il paroit fenfible , un® des attentions que je lui dois efl de chercher à m'amufer.

En un mot, il veut que je fois-heureufe; il ne me le dit pas , mais je le vois; & vouloir le bonheur de fa femme n'efl -ce pas l'avoir obtenu ?

Avec quelque foin que j'aye pu l'obferver , je n'ai fçu lui trouver de pafiion d'aucune efpece que celle qu'il a pour moi. Encore cette pafiion efl -elle fi égale & fi tempérée qu'on diroit qu'il n'aime qu'autant qu'il veut aimer , & qu'il ne le veut qu'autant que la raifon le permet. Il efl réellement ce que Milord Edouard croit être ; en quoi je le trouve bien fu-

périeur à tous nous autres gens à fenti* ment que nous admirons tant nous -mêmes ; car le cœur nous trompe en mille maniérés , & n'agit que par un principe toujours fufpeô ; mais la raifon n'a d'autre fin que ce qui eft bien ; fes réglés font fûres , claires , faciles dans la conduite de la vie , & jamais elle ne s'égare que dans d'inutiles fpéculations qui ne font pas faites pour elle.

Le plus grand goût de M. de Wolmar eft d'obferver. Il aime à juger des caractères des hommes & des aftions qu'il voit faire. Il en juge avec une profonde fageffe & la plus parfaite impartialité. Si un ennemi lui faifoit du mal , il en difcuteroit les motifs & les moyens aufii paifiblement que s'il s'agiffoit d'une chofe indiffé-

rente. Je ne fais comment il a entendu parler de vous , mais il m'en a parlé plufieurs fois lui - même avec beaucoup d'eftime , & je le connois incapable de déguifement. J'ai cru remarquer quelquefois qu'il m'obfervoit durant ces entretiens , mais il y a grande apparence que cette prétendue remarque n'eft que le fecret reproche d'une confçience allar-

triée. Quoi qu'il en foit , j'ai fait en cela mon devoir ; la crainte ni la honte ne m'ont point infpiré de réferve injufle , 6 1 je vous ai rendu juftice auprès de lui , comme je la lui rends auprès de vous.

J'oubliois de vous parler de nos revenus & de leur adminiftratiôn. Le débris des biens de M. de Volmar joint à celui de mon pere qui ne s'eft réferve qu'une penfion , lui fait une fortune honnête & modérée , dont il ufe noblement & fagement , en maintenant chez lui , non l'incommode & vain appareil du luxe , mais Fabondance , les véritables commodités de la vie (1) , & le néceffaife chez les voifins indigens. L'ordre qu'il a mis dans fa maifon eft l'image de celui qui régné

(1) Il n'y a pas d'affociation plus commune que cell* du fafte & de la lézine. On prend fur la nature t fur les vrais plaifirs , fur le befoin même, tout ce qu'on donne à l'opinion. Tel homme orne fon palais aux dépens de fa cuiiine; tel autre aime mieux une belle vaiffelle qu'un bon dîné j tel autre fait un repas d'appareil , & meurs de faim tout le rcfte de l'année. Quand je vois un buffet de vermeil; je m'attends à du vin qui m'empoifonne. Combien de fois dans des maifons de campagne en refpirant le frais au matin l'afpeft d'un beau jardin vous tente ? On fe leve de bonne heure ,

on fe promene , on gagne de l'appétit,Qn veut déjeûner. L'Officier eft fort!.

398 La Nouvelle

au fond de fon ame , & femble imiter dans un petit ménage l'ordre établi dans le gouvernement du monde. On n'y voit •ni cette inflexible régularité qui donne plus de gêne que d'avantage & n'efl fupportable qu'à celui qui l'impofe , ni cette confufion mal entendue qui pour trop avoir ôte l'ufage de tout. On y reconnoit toujours la main du maître & l'on ne la fent jamais ; il a fi bien ordonné le premier arrangement qu'à préfent tout va tout feul , & qu'on jouit à la fois de la réglé & de la liberté.

Voilà , mon bon ami , une idée abrégée mais* fidelle du caraftere de M. de Volmar, autant que je l'ai pu connoitre depuis que je vis avec lui. Tel il m'a

ou les provifions manquent, ou Madame n'a pas donné fes ordres, où l'on vous fait ennuyer d'attendre. Quelquefois on vous prévient , on vient magnifiquement vous offrir de tout , à condition que vous n'accepterez rien. Il faut refter à jeun jitfqu'à trois heures, ou déjeûner avec des tulipes. Je me fouviens de m'étre promené dans un très-beau parc dont on difoit que la Maîtreffe aimoit beaucoup le caffé & n'en prenoit jamais , attendu qu'il coùtoit quatre fols la taffe ; mais elle donnoit de grand cœur mille écus à fon jardinier. Je crois que j'aimerois mieux avoir des charmilles moins bien taillées , 8c preu. dre du caffé plus fouvent.

H £ l o i s e. III. Part. 399

paru le premier jour , tel il me paroit le dernier fans aucune altération ; ce qui me fait efpérer que je l'ai bien vu , & qu'il ne me

refie plus rien à découvrir ; car je n'imagine pas qu'il pût fe montrer autrement fans y perdre.

Sur ce tableau vous pouvez d'avance

vous répondre à vous-même , & il fau-

droit me méprifer beaucoup pour ne pas

me croire heureufe avec tant de fujet de

l'être (z). Ce qui m'a long-tems abufée

& qui peut-être vous abufe encore , c'eft

la penfée que l'amour efl néceflaire pour

former un heureux mariage. Mon ami ,

c'efl une erreur ; l'honnêteté , la vertu ,

de certaines convenances moins de con-

ditions & d'âges que de caraêleres & d'humeurs fuffifent entre deux époux ; ce qui n'empêche point qu'il ne réfulte de cette union un attachement très - tendre qui , pour n'être pas précifément de l'amour , n'en efl pas moins doux & n'en efl que plus durable. L'amour efl accom-

(2) Apparemment qu'elle n'avoit pas découvert encore le fatal fecret qui la tourmenta fi fort dans la fuite, au qu'elle ne vaaloit pas alors le confier à fon ami.

'400 La Nouvelle pagne d'une inquiétude continuelle de jjaloufie ou de privation , peu convenable au mariage , qui efl un état de jouiffance & de paix. On ne s'époufe point pour penfer uniquement l'un à l'autre , mais pour remplir conjointement les

devoirs de la vie civile , gouverner prudemment la maifon , bien élever Tes en- * fans. Les amans ne voyent jamais qu'eux, ne s'occupent inceffamment que d'eux , & la feule chofe qu'ils fâchent faire efl de s'aimer. Ce n'eft pas affez pour des époux qui ont tant d'autres foins à remplir. Il n'y a point de paflion qui nous fafle une fi forte illufion que l'amour :

on prend fa violence pour un figne de fa durée ; le cœur furchargé d'un fentiment fi doux l'étend pour ainfi dire fur l'avenir , & tant que cet amour dure on croit qu'il ne finira point. Mais au contraire , c'eft fon ardeur même qui le confume ; il s'ufe avec la jeuneffe , il s'efface avec la beauté , il s'éteint fous les glaces de l'âge , & depuis que le monde exifte on " n'a jamais vu deux amans en cheveux blancs foupirer l'un pour l'autre. On doit donc compter qu'on ceffera de s'adorer

tôt

tôt ou tard ; alors l'idole qu'on fervoit détruite , on fe voit réciproquement tels qu'on eft. On cherche arec étonnement l'objet qu'on aima ; ne le trouvant plus on fe dépite contre celui qui rcfte , ÔC fouvent l'imagination le défigure autant qu'elle l'avoit paré ; il y a peu de gens , dit b Rochefoucault , qui ne foient honteux de s'être aimés , quand ils ne s'aiment plus (3). Combien alors il efl à craindre que l'ennui ne fuccede à des fentimens trop vifs , que leur dédia , fans s'arrêter à l'indifférence, ne paffe jufqu'au dégoût , qu'on ne fe trouve enfin toutà-fait raffafiés l'un de l'autre , & que pour s'être trop aimés amans , on n'en vienne à fe haïr époux ! Mon cher ami , vous m'avez toujours paru bien aimable , beaucoup trop pour mon innocence & pour mon repos ; mais je

ne vous ai jamais vu qu'amoureux, que fais- je ce que vous feriez devenu ceflfant de l'être ? L'amour éteint vous eût toujours biffé 1a vertu ,

(3) Je ferois bien fnrpris que Julie eût lu & cité ls Rochefoucault en toute autre occafion. Jamais fon triilg livre ne fera goûté des bennes gens.

Nouv. Hélo'ife. Tom. II.

Ce

4©i La Nouvelle je l'avoue ; mais en efl-ce allez pour être heureux dans un lien que le cœur doit ferrer , & combien d'hommes vertueux ne laiffent pas d'être des maris infupportables ? Sur tout cela vous en pouvez dire autant de moi.

Pour M. de Wolmar , nulle illufion ne nous prévient l'un pour l'autre ; nous nous voyons tels que nous fommes ; le fentiment qui nous joint n'efl point l'aveugle tranfport des cœurs pafiionnés , mais l'immuable & confiant attachement de deux perfonnes honnêtes &c raifonnables , qui , deflinées à palier enfemble le refie de leurs jours , font contentes de leur fort & tâchent de fe le rendre doux l'une à l'autre. Il femble que quand on nous eût formés exprès pour nous unir , on n'auroit pu réufiir mieux. S'il avoit le cœur aufii tendre que moi , il feroit impofiible que tant de fenlibilité de part & d'autre ne fe heurtât quelquefois , &C qu'il n'en réfultât des querelles. Si j'étois aufii tranquille que lui , trop de froideur régneroit entre nous , & rendroit la fociété moins agréable & moins douce. S'il ne m'aimoit point % nous vivrions mal

Héloïse. III. Part. 405 enfemble ; s'il m'eût trop aimce, il m'eût été importun. Chacun des deux eft précifément ce qu'il faut à l'autre ; il m'éclaire je l'anime ; nous en valons mieux réunis , & il femble que nous foyons deftinés à ne faire entre nous qu'une feule ame , dont il eft l'entendement & moi la volonté. Il n'y a pas jufqu'à fon âge un peu avancé qui ne tourne au commun avantage : car avec la paflion dont j'étois tourmentée , il eft certain que s'il eût été plus jeune , je l'aurois épouſé avec plus de peine encore , & cet excès de répugnance eût peut-être empêché l'heureufé révolution qui s'eft faite en moi.

Mon ami , le Ciel éclaire la bonne intention des peres , & récompenfe la docilité des enfans. A Dieu ne plailc que je veuille infulter à vos déplaifirs. Le feul defir de vous rafliirer pleinement fur mon fort , me fait ajouter ce que je vais vous dire. Quand avec les fentimens que j'eus ci-devant pour vous , & les connoiffances que j'ai à préfent , je ferois libre encore , & maîtrefle de me choifir un mari , je prends à témoin de ma fincérité ce Dieu qui daigne m'éclairer & qui lit

464 k À Nouveili

an fond de mon cœur , ce n'eft pas vous que je choifirois , c'eft M. de Wolmar.

Il importe peut - être à votre entière guérifon que j'acheve de vous dire ce qui me refte fur le cœur. M. de Wolmar eft plus âgé que moi. Si pour me punir de mes fautes , le Ciel m'ôtoit le digne époux que j'ai fi peu mérité , ma ferme réfolution ert de n'en prendre jamais un «utre. S'il n'a pas eu le bonheur de trouver une fille charte , il laiffera du moins une chafle veuve. Vous me

connoirtez trop bien pour croire qu'après vous avoir fait cette déclaration , je fois femme à m'en rétraâer jamais (4).

f 4) Nos fituations diverfes déterminent & changent malgré nous les affrétions de nps coeurs : nous ferons vi>cieux & médians tant que nous aurons intérêt à l'être , & malheureufement les chaînes dont nous foinmes char* gés multiplient cet intérêt autour de nous. L'effort de corriger le défordre de nos defirs efl prefque toujours vain & rarement il eft vrai : ce qit'il faut changer c'eft moins nos defirs que les fituations qui les produifent Si nous voulons devenir Ions , ôtons les rapports qui nous empêchent de l'être , il n'y a point d'autre moyen. Je ne voudrois pas pour tout au monde avoir droit à la fucceflion d'autrui , fur - tout de perfonnes qui devroient m'être chères ; car que fais -je quel horrible vœu l'indigence pourroit m'arracher? Sur ce principe, examinez bien la réfvlution d« Julie & la dédaration qu'elle en fait à fpa

te que j'ai dit pour lever vos doutes , peut fervir encore à réfoudre en partie vos objections contre l'aveu que je crois devoir faire à mon mari. Il eft trop fage pour me punir d'une démarche humiliante que le repentir feul peut m'arracher , & je ne fuis pas plus incapable d'ufer de la rufe des Dames dont vous parlez , qu'il l'eft de m'en foupçonner. Quant à la raifon fur laquelle vous prétendez que cet aveu n'eft pas néceftaire, elle eft certainement un fophifme : car quoiqu'on ne foit tenue à rien envers un époux qu'on n'a pas encore, cela n'autorife point à fe donner à lui pour autre chofe que ce qu'on eft.

Je l'avois fenti, même avant de me ma-

ami. Pelez cette réfolution dans toutes fes circonfiances , & vous verrez comment un coeur droit en doute de luimime fait s'ôter au befoin tout intérêt contraire au devoir. Dès ce moment Julie, malgré l'amour qui lui rofte , met fes fens du parti de fa vertu ; elle-fe force , pour ainfi dire , d'aimer 'W'olmar comme fon unique époux , comme le feul liomme avec lequel elle habitera de fa vie ; elle change l'intérêt fecret qu'elle avok à fa perte en intérêt à le conferver. Ou je ne comtois rien au cœur humain , ou c'eft à cette feule réfolution fi critiquée que tient le triomphe de la vertu dans tout le relie de la vie de Julie , & l'attachement fineere & confiant qu'elle a jafqu'à la fin pour foa mari.

Ce 3

£ 0 6 La Nouvelle

rier; & là le ferment extorqué par mon perc m'empêcha de faire à cet égard mon devoir , je n'en fus que plus coupable , puifque c'cft un crime de faire un ferment injulte , & un fécond de le tenir. Mais j'avois une autre raifon que mon cœur n'ofoit s'avouer, & qui me rendoit beaucoup plus coupable encore.

Qraces au Ciel elle ne fubfifle plus.

Une confidération plus légitime & d'un plus grand poids, eft le danger de troubler inutilement le repos d'un honnête homme qui tire fon bonheur de l'eftime qu'il a pour fa femme. Il elt fur qu'il ne dépend plus de lui de rompre le nœud qui nous unit , ni de moi d'en avoir été plus digne. Ainfi je rifque par une confidence indifcrete de l'affliger àpure perte , fans tirer d'autre avantage de ma fincérité que de décharger mon cœur d'un fecret funcfte qui me pefe , cruellement. J'en ferai plus tranquille, je le fens , après le lui avoir déclaré ; mais lui, peut-être le fera -t- il moins, èc ce

feroit bien mal réparer mes torts que de préférer mon repos au lien.

Que ferai -je donc dans le doute où.

Héloïse. III. Part. 407 je fuis ? En attendant que le Ciel m'éclaire mieux fur mes devoirs, je fuivrai le confeil de votre amitié; je garderai le filence ; je tairai mes fautes h mon epoux , &C je tâcherai de les effacer par une conduite qui puifle un jour en mériter le pardon.

Pour commencer une réforme aufii ncceffaire , trouvez bon , mon ami , que nous ce liions déformais tout commerce entre nous. Si M. de "SV olmar avoit reçu ma confeflion, il décideroit jufqu'à quel point nous pouvons nourrir les fentimens de l'amitié qui nous lie, & nous en donner les innocens témoignages ; mais puifque je n'ofe le confulter làdeffus , j'ai trop appris à mes dépens combien nous peuvent égarer les habitudes les plus légitimes en apparence.

Il efl tems de devenir fage. Malgré la fécurité de mon cœur , je ne veux plus être juge en ma propre caufe , ni me livrer étant femme à la même préfomption qui me perdit étant fille. Voici la derniere lettre que vous recevrez de moi. Je vous fupplie aufii de ne plus m'écrire. Cependant comme je ne ccf-

Cc 4

408 La Nouvelle ferai jamais de prendre à vous le plus tendre intérêt, que ce fentiment eft aufti pur que le jour qui m'éclaire , je ferai bien ailé de fa voir quelquefois de vos nouvelles , & de vous voir parvenir au bonheur que' vous méritez. Vous pourrez de tems à autre écrire à Mde.

d'Orbe dans les occaiions' oii vous alliez quelque événement intéreffant à nous apprendre. J*efpere que l'honnêteté de votre ame fe peindra toujours dans vos lettres. D'ailleurs ma coufine eft verîueufe & fage , pour ne me communiquer que ce qu'il me conviendra de voir , & pour fupprimer cette correfpondance fi vous étiez capable d'en abufer.

Adieu , mon cher & bon ami ; fi je croyois que la fortune pût vous rendre heureux , je vous dirois, courez à la fortune; mais peut-être avez- vous raifon de la dédaigner avec tant de tréfors pour vous paffer d'elle. J'aime mieux vous dire , courez à la félicité , c'eft la fortune du fage ; nous avons toujours fenti qu'il n'y en avoit point fans la vertu ; mais prenez garde que ce mot de vertu trop abftrait

n'ait plus d'éclat que de folidité , & ne foit un nom de parade qui fert plus à éblouir les autres qu'à nous contenter nous-mêmes. Je frémis , quand je fonge que des gens qui portoient l'adultéré au fond de leurs cœurs ofoient parler de vertu i Savez-vous bien ce que fignifioit pour nous un terme fi refpecfable & fi profané, tandis que nous étions engagés dans un commerce criminel ? C'étoit cet amour forcené dont nous étions embrafés l'un & l'autre qui déguifoit fes tranfports fous ce Paint enthoufiafme , pour nous les rendre encore plus chers , & nous abufèr plus longtems. Nous étions faits , j'ofe le croire , pour fuivre & chérir la véritable vertu ; mais nous nous trompions en la cherchant, & ne fuivions qu'un vain fantôme. Il eft tems que l'illuflon ceffe ; il eft tems de revenir d'un trop long égarement. Mon ami , ce retour ne vous fera pas difficile. Vous avez votre guide en vous - même ; vous l'avez pu négliger , mais vous ne l'avez jamais rebuté. Votre

ame eft faine , elle s'attache à tout ce qui eft bien , & fi quelquefois il lui échappe , c'eft qu'elle n'a pas ttfé de toute fa force

410 La Nouvelle pour s'y tenir. Rentrez au fond de votre confcience , & cherchez fi vous n'y retrouveriez point quelque principe oublié qui ferviroit à mieux ordonner toutes vos avions , à les lier plus folidement entre elles, & avec un objet commun. Ce n'efl pas affez , croyez-moi , que la vertu foit la bafe de votre conduite , fi vous n'établiffez cette bafe meme fur un fondement inébranlable. Souvenez - vous de ces Indiens qui font porter le monde fur un grand éléphant , & puis l'éléphant fur une tortue , &: quand on leur demande fur quoi porte la tortue , ils ne favent plus que dire.

Je vous conjure de faire quelque attention aux difeours de votre amie , & de choifir pour aller au bonheur une route plus fûre que celle qui nous a û long-tems égarés. Je ne cefferai de demander au Ciel pour vous & pour moi cette félicité pure , & ne ferai contente qu'après l'avoir obtenue pour tous les deux. Ah ! fi jamais nos coeurs fe rappellent malgré nous les erreurs de notre jeuneffe , faifons au moins que le retour qu'elles auront produit en autorife le fouvenir , & que nous

Héloïse. III. Part. 41 1 pu iflions dire avec cet Ancien : hélas !

nous pendions fi nous n'euffions péri !

Ici finiflent les fermons de la prêcheufe. Elle aura déformais aflez à faire à fe prêcher elle - même. Adieu , mon aimable ami , adieu pour toujours ; air.fi l'ordonne l'inflexible devoir. Mais croyez que le cœur de Julie ne fait point oublier ce qui lui fut cher — mon Dieu ! que faisje ?....vous le verrez trop à l'état de ce papier. Ah ! n'eft-il pas permis de s'attendrir en difant à fon ami le dernier adieu ?

LETTRE XXL de l'Amant de Julie A Milord Edouard.'

Oui, Milord, il elt vrai; mon ame eft oppreflee du poids de la vie. Depuis long-tems elle m'elt à charge ; j'ai perdu tout ce qui pouvoit me la rendre chère , il nfc m'en relie que les ennuis. Mais on dit qu'il ne m'elt pas permis d'en difpo-

fer fans l'ordre de celui qui me l'a dorf* née. Je fais aufii qu'elle vous appartient à plus d'un titre. Vos foins me l'ont fauvée deux fois , & vos bienfaits me la confervent fans cefie. Je n'en difpoferai ■jamais que je ne fois fûr de le pouvoir faire fans crime , ni tant qu'il me reliera la moindre efpérance de la pouvoir employer pour vous.

Vous dlf;ez que je vous étois néceffaire; pourquoi me t r ompiez- vous ? Depuis que nous fo mines à Londres , loin que vous fongiez à m'occuper de vous , vous ne vous occupez que de moi. Que vous prenez de foins fuperflus 1 Milord , vous le favez , je hais le crime encore plus que la vie ; j'adore l'Etre éternel ; je vous dois tout , je vous aime , je ne tiens qu'à vous fur la terre ; l'amitié , le devoir y peuvent enchaîner un infortuné :

des prétextes & des fophifmes ne l'y retiendront point. Eclairez ma raifon , parlez à mon coeur ; je fuis prêt à vous entendre : mais fouvenez - vous que ce n'eft point le défefpoir qu'on abufe.

Vous voulez qu'on raifonne : hé bien raifonnons. Vous voulez qu'on propor-

 fionne la deliberation à l'importance de la queftion qu'on agite, j'y confens. Cherchons la vérité paifiblement , tranquillement. Difcutons la propofition générale comme

s'il s'agiffoit d'un autre. Robeck fit l'apologie de la mort volontaire avant de fe la donner. Je ne veux pas faire un livre à fon exemple &: je ne fuis pas fort content du fien ; mais j'efpere imiter fon fang - froid dans cette difcuflion.

J'ai long-tems médité fur ce grave fujet. Vous devez le favoir , car vous connoiflez mon fort & je vis encore. Plus j'y réfléchis , plus je trouve que la queftion fe réduit à cette propofition fondamentale. Chercher fon bien & fuir fon mal en ce qui n'offenfe point autrui , c'efl: le droit de la nature. Quand notre vie efl un mal pour nous & n'eft un bien pour perfonne , il efl donc permis de s'en déli?

vrer. S'il y a dans le monde une maxime évidente & certaine , je penfe que c'eft celle - là , & fi l'on venoit à bout de la renverfer , il n'y a point d'aftion humaine dont on ne pût faire un crime.

Que difent là-deflus nos Sophiftes ?

Premièrement ils regardent la vie comme

414 La Nouvelle une chofe qui n'efl: pas à nous , parce qu'elle nous a etc donnée ; mais c'eft précifément parce qu'elle nous a été donnée qu'elle efl: à nous. Dieu ne leur a-t-il pas donné deux bras ? Cependant quand ils craignent la gangrené ils s'en font couper un , & tous les deux , s'il le faut. La parité efl exafte pour qui croit l'immortalité de l'ame ; car fi je facrifie mon bras à la confervation d'une chofe plus précieufe qui efl; mon corps , je facrifie mon corps à la confervation d'une chofe plus précieufe qui eft mon bien-être. Si tous les dons que le Ciel nous a faits font naturellement des biens pour nous , ils ne font que trop fujets à changer de nature, & il y ajouta la raifon pour nous apprendre à

les difcerner. Si cette réglé ne nous autorifoit pas à choifir les uns & rejetter les autres , quel feroit fon ufage parmi les hommes ?

Cette obje&ion fi peu folide , ils la retournent de mille maniérés. Ils regardent l'homme vivant fur la terre comme un foldat mis en faction. Dieu , difent - ils * t'a placé dans ce monde , pourquoi en fors -tu fans fon congé? Mais toi -même y

Héloïse. III. Part. 415 il t'a placé dans ta ville , pourquoi en fors - tu fans fon congé ? Le congé n'eflil pas dans le mal - être ? En quelque lieu qu'il me place, foit dans lin corps, foit fur la terre , c'efl pour y relier autant que j'y fuis bien , & pour en fortir des que j'y fuis mal. Voilà la voix de la nature & la voix de Dieu. Il faut attendre l'ordre , j'en conviens ; mais quand je * meurs naturellement , Dieu ne m'ordonne pas de quitter la vie , il me l'ôte : c'efl en me la rendant infupportable qu'il m'ordonne de la quitter. Dans le premier cas , je réfifle de toute ma force, dans le fécond j'ai le mérite d'obéir.

Concevez - vous qu'il y ait des gens afTez injufles pour taxer la mort volontaire de rébellion contre la Providence , comme fi l'on vouloit fe fouflraire à fes loix ? Ce n'efl point pour s'y fouflraire qu'on celle de vivre, c'efl pour les exécuter. Quoi ! Dieu n'a - 1 - il de pouvoir que fur mon corps? Efl-il quelque lieu dans l'univers , oîi quelque être exiflant ne foit pas fous fa main , & agira-t-il moins immédiatement fur moi, quand ma fubûance épurée fera plus une } & plus fem-

416 La Nouvelle blable à la Tienne ? Non , fa juftice &C fa bonté font mon efpoir, &c fi je croyois que la mort pût me fouftraire à fa puiffiince, je ne voudrols plus mourir.

C’eft un des fophifmes du Phédon, rempli d’ailleurs de vérités fublimes. Si ton efclave fe tuoit , dit Socrate à Cebès , ne le punirois - tu pas , s’il t’étoit poïiible , pour t’avoir injuftement privé de ton bien r Bon Socrate , que nous dites-vous } N’appartient- on plus à Dieu quand on eft mort ? Ce n’eft point cela du tout , mais il faloit dire ;• fi tu charges ton efclave d’un vêtement qui le gêne dans le fervice qu’il te doit, le puniras -tu d’avoir quitté cet habit pour mieux faire fon fervice ? La grande erreur eft de donner trop d’importance à la vie ; comme fi notre être en dépendoit, & qu’après la mort on ne fut plus rien. Notre vie n’eft rien aux yeux de Dieu ; elle n’eft rien aux yeux de la raifon, elle ne doit rien être aux nôtres , & quand nous iaiflons notre corps, nous ne fâifons que pofer un vêtement incommode. Eft - ce la peine d’en faire un fi grand bruit? Milord, ces déclamateurs ne font point de bonne foi. Abfurdes &

cruels

 cfttèls dans leurs raifonnemens , ils aggravent le prétendu crime , comme fi l'on s’ôtoit l’exiftence, & le puniffent, comme fi l’on exifloit toujours.

Quant aü Phédon qui leur a fourni le feul argument fpécieux qu’ils aient jamais employé ; cette queftion n’y efl traitée que très - légèrement & comme en paffant. Socrate condamné par un jugement inique à perdre la vie dans quelques heures , n’avoit pas befoin d’examiner bien attentivement s’il lui étoit permis d’en dif* pofer. En fuppofant qu’il ait tenu réellement le difcours que Platon lui fait tenir , croyez - moi , Milord , il les eût médités avec plus de foin dans l’occafiôn de les mettre en pratique; & la preuve qu’on ne peut tirer de cet immortel ouvrage ' aucune bonne obje&ion contre le droit de difpofer de fa propre vie , c’eft que

Caton le lut par deux fois tout entier , la jnuit même qu'il quitta la terre»

Ces mêmes Sophiftes demandent fi jamais la vie peut être Un mal ? En confidérarrt cette foule d'erreurs , de tourmens & de vices dont elle eft remplie * on feroit bien plus tenté de demande* Nouv. Héloïfe, Tom. II* D d

fi jamais elle fut un bien ? Le crime?

afiiége fans ceffe l'homme le plus vertueux, chaque inflant qu'il vit , il eft prêt à devenir la proie du méchant ou méchant lui-même. Combattre & fouffrir, voilà fon fort dans ce monde : mal faire & fouffrir, voilà celui du malhonnête homme.

Dans tout le relie ils different entre eux; ils n'ont rien en commun que les miferes de la vie. S'il vous faloit des autorités & des faits, je vous citerois des oracles , des réponfes de fages , des a&es de vertu récompenfés par la mort. La iffons tout cela , Milord , c'efl à vous que je parle , & je vous demande quelle eft ici-bas la principale occupation du fage, fi ce n'elt de fe concentrer, pour ainfi dire , au fond de fon ame , & de s'efforcer d'être mort durant fa vie ? Le feul moyen qu'ait trouvé la raifon pour nous fouftraire aux maux de l'humanité , n'eflil pas de nous détacher des objets terreltres & de tout ce qu'il y a de mortel en nous, de nous recueillir au-dedans de nous-mêmes, de nous élever aux fublimes contemplations ; & fi nos pallions & nos erreurs font nos infortunes , avec

Héloïse. lit. Part. 419 quelle ardeur devons-nous foupirer apres Un état qui nous délivre des unes & des autres } Que font ces hommes fenfuels qui multiplient fi indiferetement leurs douleuts par leurs voluptés ? Ils anéantirent pour ainfi dire leur exi-

flence à force de l'étendre fur la terre ; ils aggravent le poids de leurs chaînes par le nombre de leurs attachemens ; ils n'ont point de joui fiances qui ne leur préparent mille ameres privations : plus ils fentent & plus ils fouffrent : plus ils s'enfoncent dans la vie , & plus ils font malheureux.

Mais qu'en général ce foit , fi l'on veut. Un bien pour l'homme de ramper triftement fur la terre , j'y confens :

je ne prétends pas que tout le genre humain doive s'immoler d'un commun accord , ni faire un vafte tombeau du monde. Il efl , il efl des infortunés trop privilégiés pour fuivre la route commune , & pour qui le défefpoir & les ametes douleurs font le paffe-port de la rature. C'efl à ceux-là qu'il feroit aufli infenfé de croire que leur vie efl un bien, qu'il l'étoit au Sophifle Poflidonius tour-

mente de la goutte de nier qu'elle fut tin mal. Tant qu'il nous eft bon de vivre , nous le délirons fortement , & il n'y a que le fentiment des maux extrêmes qui paille vaincre en nous ce defir :

car nous avons tous reçu de la nature une très-grande horreur de la mort , & cette horreur déguife à nos yeux les miferes de la condition humaine. On fupporte long-tems une vie pénible & douloureufe avant de fe réfoudre à la quitter ; mais quand une fois l'ennui de vivre l'emporte fur l'horreur de mourir , alors la vie eft évidemment un grand mal , & l'on ne peut s'en délivrer trop tôt. Ainli , quoi qu'on ne puiffe exactement alïigner le point oh elle celte d'être vin bien , on fait très-certainement au moins

qu'elle elt un mal long-tems avant de nous le paroitre , & chez tout homme fenfé le droit d'y renoncer en précédé toujours de beaucoup la tentation.

Ce n'elt pas tout : après avoir nié que la vie puiffe être un mal , pour nous ôter le droit de nous en défaire ; ils difent enfuite qu'elle eft un mal y pour nous reprocher de ne la pouvoir,.

Héloïse. lit. Part. 411 endurer. Selon eux c'eft une lâcheté de fe fouftraire à fes douleurs & à les peines , &c il n'y a jamais que des poltrons qui fe donnent la mort, O Rome, conquérante du monde, quelle troupe de poltrons t'en donna l'empire ! Qu'Arrie , Eponine , Lucrèce foient dans le nombre , elles étoient femmes. Mais Brutus , mais Calîius , & toi qui partageois avec les Dieux les refpeôs dé la terre étonnée , grand & divin Caton , toi dont l'image augufte & facrée animoit les Romains d'un faint zele & fàifoit frémir les tyrans , tes fiers admirateurs ne penfoient pas qu'un jour dans le coin poudreux d'un college , de vils Rhéteurs prouveroient que tu ne fus qu'un lâche , pour avoir refufé au crime heureux l'hommàge de la vertu dans les fers. Force & grandeur des écrivains modernes , que vous êtes fublimes , & qu'ils font intrépides la plume à la main! Mais dites -moi, brave & vaillant héros qui vous fauvez fi courageufement d'un combat pour fupporter plus longtems la peine de vivre ; quand un tifon brillant vient à tomber fur cettç élp-

<i vite } Quoi ! vous avez la lâcheté de n'ofer foutenir l'ardeur du feu ! Rien -dites-vous , ne m'oblige à fupporter le îifon ; & moi , qui m'oblige à fuppor- -ter la vie ? La génération d'un homme à-

t-elle coûté plus à la Providence que icelle d'un fétu , & l'une & l'autre n'eflelle pas également fon ouvrage ?

Sans doute , il y a du courage à fouffrir avec confiance les maux qu'on ne -peut éviter ; mais il n'y a qu'un infenfé qui fouffre volontairement ceux dont il peut s'exempter fans mal faire , & c'eft fouvent un très.- grand mal d'endurer un mal fans néceflité* • Celui qui ne fait pas fe délivrer d'une vie douloureufe par une prompte mort rèffemble à celui qui aime mieux JaifTer envenimer une plaie que de la livrer au fer falutaire d'un chirurgien.

Viens refpeûabîe Parifot (i) , coupemoi cette jambe qui me fèroit périr. Je te verrai faire fans fourciller , & nie Iaif-

(l) Chirurgien de I.yon , homme d'honneur , bon citoyen , ami tendre & généreux , négligé . mais non ptjs oublié de tel qui fut honoré de fe» bienfaits.

Héloïse. III. Part. 413 -ferai traiter de lâche par le brave qui voit tomber la Tienne en pourriture faute d'ofer foutenir la même opération.

J'avoue qu'il eft des devoirs envers autrui , qui ne permettent pas à tout homme de difpofer de lui-même, mais en revanche combien en eft - il qui l'ordonnent ? Qu'un Magiftrat à qui tient le falut de la patrie , qu'un pere de famille qui doit la fubfiftance à fes enfans, qu'un débiteur infolvable qui ruineroit fes créanciers , fe dévouent à leur devoir quoi qu'il arrive ; que mille autres relations civiles & domefliques forcent un honnête homme infortuné de fupporter le malheur de vivre , pour éviter le malheur plus grand d'être injufte , eft - il permis * pour cela , dans des cas tous différens , de conserver aux dépens d'une foule de miférables une

vie qui n'eft utile qu'à celui qui n'ofe mourir? Tue -moi, mon enfant , dit le fauvage décrépit à fon fils qui le porte & fléchit fous le poids ; les ennemis font là ; va combattre avec tes freres , va fauver tes enfans , & n'expofe pas ton pere à tomber vif entre les mains de ceux dont il mangea les parens. Quand

 la faim , les maux , la mifere , ennemi# domeftiques pires que les fauvages , permettroient à un malheureux eftropié de confommer dans fou lit le pain d'une famille qui peut à peine en gagner pour elle ; celui qui ne tient à rien , celui que le Ciel réduit à vivre feul fur la terre , celui dont la malheureufe exiftence ne peut produire aucun bien , pourquoi n'auroit-il pas au moins le droit de quitter un féjour oîi fes plaintes font importunes & fes maux fans utilité ?

Pefez ces confidérations , Milord ; raffemblez toutes ces raifons , & vous trouverez qu'elles fe réduifent au plus limple des droits de la nature qu'un homme fenfé ne mit jamais en queftion. En effet, pourquoi feroit-il permis de fe guérir de la goutte & non de la vie ? L'une & l'autre ne nous vient - elle pas de la même main ? S'il eft pénible de mourir , qu'eftce à dire ? Les drogues font - elles plaifir à prendre ? Combien de gens préfèrent la mort à la médecine ? Preuve que la nature répugne à l'une & à l'autre. Qu'on me montre donc comment il eft plus permis de fe délivrer d'un mal paflager en

fàifant des remedes , que d'un mal incurable en s'ôtant la vie , & comment on eft moins coupable d'ufer de quinquina pour la fieyre que d'opium pour la pierre ? Si nous regardons à l'objet ,

l'un ÔC l'autre eft de nous délivrer du mal-être ; fi nous regardons au moyen , l'un & l'autre eft également naturel ; fi nous regardons à la répugnance , il y en a également des deux côtés ; fi nous regardons à la volonté du maître , quel mal veuton combattre qu'il ne nous ait pas envoyé ? A quelle douleur veut-on fe fouftraire qui ne nous vienne pas de fa main ?

Quelle eft la borne où finit fà puiflance r & où l'on peut légitimement réfifter ?

Ne nous eft - il donc permis de changer l'état d'aucune chofe , parce que tout ce qui eft , eft comme il l'a voulu ? Faut-il ne rien faire en ce monde de peur d'enfreindre fes loix, & quoi que nous faflions pouvons - nous jamais les enfreindre ?

Non , Milord , la vocation de l'homme eft plus grande & plus noble. Dieu ne l'a, point animé pour refter immobile dans un quiétifme éternel. Mais il lui a donné la liberté pour faire le bien , la confçience

choifir. Il l'a conffitué feul juge de fes propres allions. Il a écrit dans fon cœur , fais ce qui t'eft falutaire , & n'eft nuifible à perfonne. Si je fens qu'il m'eft bon de mourir , je réfifle à fon ordre en m'opiniâtrant à vivre ; car en me rendant la mort defirable , il me prefcrit de la chercher.

Bomfton , j'en appelle à votre fageffe & à votre candeur ; quelles maximes plus certaines la raifon peut -elle déduire de la Religion fur la mort volontaire ? Si les Chrétiens en ont établi d'oppofées , ils ne les ont tirées ni des principes de leur Religion , ni de fa réglé unique , qui eft l'Ecriture , mais feulement des phi-

lofophes payens. La&ance & Auguftin , qui les premiers avancèrent cette nouvelle doélrine dont Jefus-Chrift ni les Apôtres n'avoient pas dit un mot , ne s'appuyèrent que fur le raifonnement du Phédon que j'ai déjà combattu ; de forte que les fideles qui croyent fuivre en cela l'autorité de l'Evangile , ne fuivent que celle de Platon. En effet , où verra-t-on dans la Bible entière une loi contre le fuicide , ou même une lunple improbation ; &

ti'eft-il pas bien étrange que dans les exemples de gens qui fe font donnés la mort , on n'y trouve pas un feul mot de •blâme contre aucun de ces exemples ? Il y a plus ; celui de Samfon eft autorifé par un prodige qui le venge de fes ennemis. Ce miracle fe feroit-il fait pour juftifier un crime , & cet homme qui perdit fa .force pour s'être laiffé féduire par une femme l'eût -il recouvrée pour commettre un forfait authentique , comme fi Dieu lui -même eût voulu tromper les hommes ? *

Tu ne tueras point 9 dit le Décalogue.

-Que s'enfuit- il de -là î Si ce commandement doit être pris à la lettre > il ne faut tuer sai les malfaiteurs ni les ennemis ; & Moyfe qui fit tant mourir de gens enîendoit, fort mal fon propre précepte.

S'il y a quelques exceptions , la première eft certainement en faveur de la mort volontaire * parce qu elle eft exempte de violence & d'injuftice ; Vies deux feules confidérations qui puiffent rendre l'homicide criminel , &; que nature' y a mis d'ailleurs un fuffifant obfiacle.

; Mais ? difent - il$ encore 7 fouffrez pa-

4*8 La Nouvelle tiemment les maux que Dieu vous ern voye ; faites-vous un mérite de vos peines. Appliquer ainfi les maximes du Chriftianifme , que c'eft mal en faifir l'efprit ! L'homme eft fujet à mille maux , fa vie eft un tiffu de miferes , & il ne fembie naître que pour fouffrir. De ces maux , ceux qu'il peut éviter , la raifon veut qu'il les évite , & la Religion , qui n'eft jamais contraire à la raifon , l'approuve. Mais que leur fomme eft petite auprès de ceux qu'il eft forcé de fouffrir malgré lui ! C'eft de ceux-ci qu'un Dieu clément permet aux hommes de fe faire un mérite ; il accepte en hommage volontaire le tribut forcé qu'il nous impofe , & marque au profit de l'autre vie la réfignation dans celle - ci. La véritable pénitence de l'homme lui eft impofée par la nature ; s'il endure patiemment tout ce qu'il eft contraint d'endurer , il a fait à cet égard tout ce que Dieu lui demande , & fi quelqu'un montre affez d'orgueil pour vouloir faire davantage , c'eft un fou qu'il faut enfermer , ou un fourbe qu'il faut punir. Fuyons donc fans fcrup\ile tous les maux que nous pouvons

 fuir , il ne nous en reliera que trop à fouffrir encore. Délivrons -nous fans remords de la vie même , aufli-tôt qu'elle efl un mal pour nous , puifqu'il dépend de nous de Jte faire , & qu'en cela nous n'offenfons ni Dieu ni les hommes. S'il faut un facrifice à l'Etre fuprême , n'eflce rien que de mourir ? Offrons à Dieu la mort qu'il nous impofe par la voix de la raifon , & verfons paifiblement dans fon fein notre ame qu'il redemande.

Tels font les préceptes généraux que le bon fens diéle à tous les hommes , & que la Religion autorife (i). Revenons à

(a) L'étrange lettre pour la délibération dont il s'agit 1 Raifonne-t- on fi paifiblement fur une quefiion pareille, quand on

l’examine pour foi? La lettre eft-elle fabriquée, ou l’Auteur ne veut - il qu’être réfuté ? Ce qui peut teniï en doute , c’eft l'exemple de Robeck qu'il cite , & qui femble autorifer le fien. Robeck délibéra fi pomment qu’il eut la patience de faire un livre , un gros livre , bien long , bien pefant , bien froid , & quand il eût établi , félon lui , qu’il étoit permis de fe donner la mort , il fe la donna avec la même tranquillité. Défions* nous des préjugés de fiecle & de nation. Quand ce u’eft pas la mode de fe tuer , on n’imagine que des enragés qui fe tuent ; tous les aftes de courage font autant de chimères pour les âmes foibles ; chacun ne juge des autres que par foi. Cependant combien n’avons • nous pas d'exemples atteftés d’hommes fages en tout autre point , qui , fans remords , fans fureur , fans défefpoir , renoncent î la vie uniquement parce qu’elle leur eft à charge, A meurent (lus tranquillement qu’ils n'ont vécu ?

nous. Vous avez daigne m’ouvrir votre ' cœur ; je connois vos peines ; vous ne fbuffrez pas moins que moi ; vos maux font fans remede ainfi que les miens , & d’autant plus fans remede , que les loix de l’honneur font plus immuables que celles de la fortune. Vous les fupportez , je l’avoue , avec fermeté. La vertu vous foutient ; un pas de plus , elle vous dégage. Vous me preffez de foüffrir : Milord , j’ofe vous preffer de terminer vos fouffrances , & je vous laiffe à juger qui de nous eft le plus cher à l’autre.

Que tardons - nous à faire un pas qu’il faut toujours faire ? Attendrons-nous que la vieilleffe & les ans nous attachent baffement à la vie après nous en avoir ôté les charmes , & que nous traînions avec effort , ignominie & douleur un corps infirme &: caffé ? Nous fommes dans l’âge où la vigueur de l’ame la dégage

aifément de fes entraves , & où l'homme, fait encore mourir ; plus tard il fe laiffe en gémiffant arracher la vie. Profitons d'un tems où l'ennui de vivre nous rend la mort defirable ; craignons qu'elle ne vienne avec fes horreurs au moment où

 nous n'en voudrons plus. Je m'en fouviens , il fut un infiant oh je ne demandons qu'une heure au Ciel , & oh je ferois mort défefpéré fi je ne l'eufle obtenue.

Ah ! qu'on a de peine à brifer les nœuds qui lient nos cœurs à la terre , & qu'il eft fage de la quitter aufli - tôt qu'ils font rompus ! Je le fens , Milord , nous fontmes dignes tous deux d'une habitation plus pure ; la vertu nous la montre , Sc le fort nous invite à la chercher. Que l'amitié qui nous joint nous unifie encore à notre derniere heure. O quelle volupté pour deux vrais amis de finir leurs jours volontairement dans les bras l'un de l'autre , de confondre leurs derniers foupirs , d'exhaler à la fois les deux moitiés de leur ame ! Quelle douleur , quel regret peut empoifonner leurs derniers inftans ? Que quittent- ils en fortant du monde ? Us s'en vont enfemble ; ils ne quittent rien.

LETTRE XXIL

Réponse.

Jeune homme , un aveugle tranfpoft ' t'égare ; fois plus difcret ; ne confeille point en demandant confeil. J'ai connu «l'autres maux que les tiens. J'ai l'amâ ferme ; je fuis Angiois , je fais mourir ; car je fais vivre , fouffrir en homme. J'ai vu la mort de près , & la regarde avec trop d'indifférence pour l'aller chercher.

Parlons de toi.

Il eft vrai , tu m'étois néceffaire ; mort ame avoit befoin de la tienne ; tes foinsl pouvoient m'être utiles ; ta raifon pouvoit m'éclairer dans la plus importante affaire de ma vie ; fi je ne m'en fers point , à qui t'en prends-tu ? Où eft-elle ? Qu'eftelle devenue ? Que peux -tu faire ? A quoi es -tu bon dans l'état où te voilà ?

Quels fervices puis- je efpérer de toi ?

Une douleur infenfée te rend flupide & impitoyable. Tu n'es pas un homme , tu n'es rien ; & fi je ne regardois à ce que tu

peux

4 Héloïse. III. Part; 435 peux être , tel que tu es je rue vols rien clans le monde au-deflous de toi.

Je n'en veux pour preuve que ta lettre même. Autrefois je trouvois en toi du fens, de la vérité. Tesfentimens étoient droits , tu penfois jufte ; & je ne t'aimois pas feulement par goût , mais par choix , comme un moyen de plus pour moi de cultiver la fageffe. Qu'ai -je trouvé maintenant dans les raifonnemens de cette lettre dont tu parois li content ? Un mifé-

• rable &: perpétuel fophifme , qui dans l'é-

* garement de ta raifon marque celui de ton cœur , & que je ne daignerois pas même relever fi je n'avois pitié de ton délire.

Pour renverfer tout cela d'un mot , je ne veux te demander qu'une feule chofe.

Toi qui crois Dieu exiflant , l'ame immortelle , & la liberté de l'homme , tu ne penfes pas , fans doute , qu'un être intelligent reçoive un corps & foit placé fur la terre au hazard , feulement pour vivre , fouffrir & mourir ? Il y a bien peut-être , à la vie humaine

un but 5 une fin , un objet moral ? Je te prie de me répondre clairement fur ce point ; après quoi nous reprendrons pied à pied ta Nouv % Hcloïfc* Tom. II, E e

4J4 Là Nouvel!!

lettre , & tu rougiras de l'avoir écrite#'

Mais laiffons les maximes générales, dont on fait fouvent beaucoup de bruit fans jamais en fuivre aucune ; car il fe trouve toujours dans l'application quelque condition particulière , qui change tellement l'état des chofes , que chacun fe croit difpenfé d'obéir à la réglé qu'il prêt crit aux autres , ôc l'on fait bien que tout homme qui pofe des maximes générales , entend qu'elles obligent tout le monde , excepté lui. Encore un coup parlons de toi.

Il t'eft donc permis , félon toi , de ceffer de vivre ? La preuve en eft Singulière ; c'eft que tu as envie de mourir. Voilà certes un argument fort commode pour les fcélérats ; ils doivent t'être bien obligés des armes que tu leur fournis ; il n'y aura plus de forfaits qu'ils ne juftifient par la tentation de les commettre ; &c dès que la violence de la paflion l'emportera fur l'horreur du crime , dans le defir de mal faire ils en trouveront auffi le droit.

Il t'eft donc permis de ceffer de vivre } Je voudrois bien favoir fi tu as commencé } Quoi ! fus - tu placé fur la terre pour rfy rien faire i Le Ciel ne t'impofa-t-ii

Héloïse. III. Part." 435 point avec la vie une tâche pour la remplir ? Si tu as /ait ta journée avant le foir,' repofe - toi le relie du jour , tu le peux ; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponfe tiens - tu prête au Juge fuprême qui te demandera compte de ton tems ?

Parle , que lui diras-tu ? J'ai féduit une fille honnête. J'abandonne un ami dans fes chagrins. Malheureux! trouve -moi ce jufié qui fe vante d'avoir allez vécu ; que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'humanité.' Tu ne rougis pas d'épuifer des lieux communs cent fois rebattus , & tu dis , la vie efl un mal. Mais , regarde , cherche danÿ l'ordre des chofes , fi tu y trouves quelques biens qui ne foient point mêlés de maux. Efl -ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers , & peux-tu confondre ce qui efl mal par fa nature avec ce qui ne foufire le mal que par accident ?

Tu l'as dit toi -même , la vie paffive dé l'homme n'efl rien , & ne regarde qu'uni corps dont il fera bientôt délivré ; mais fa' vie aélive & morale qui doit influer fuur tout fon être , confifle dans l'exercice de

fa volonté. La vie eft un mal pour le méchant qui profpere , & un bien pour l'honnête homme infortuné ; car ce n'eft pas une modification paflagere , mais fon rapport avec fon objet qui la rend bonne ou mauvaife. Quelles font enfin ces douleurs fi cruelles qui te forcent de la quitter ?

Penfes-tu que je n'aye pas démêlé fous ta feinte impartialité dans le dénombrement des maux de cette vie la honte de parler des tiens? Crois -moi , n'abandonne pas à la fois toutes tes vertus. Garde au moins ton ancienne franchife , & dis ouvertement à ton ami ; j'ai perdu l'efpoir de corrompre une honnête femme , me voilà forcé d'être homme de bien ; j'aime mieux mourir.

Tu t'ennuyes de vivre , & tu dis : la vie eft un mal. Tôt ou tard tu feras confolé, & tu diras : la vie eft un bien. Tu diras plus vrai fans mieux raifonner : car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui , & puifque c'efl dans la mauvaife difpofition de ton ame qu'eft tout le mal * corrige tes affeôions déréglées , & ne brûle pas ta maifon poujt n'avoir pas la peine de la ranger.

Je foudre, me dis -tu ; dépend -il de moi de ne pas fouffrir? D'abord, c'eft changer l'état de la queftion ; car il ne s'agit pas de favoir fi tu foudres ; mais fi • c'eft un mal pour toi de vivre. Paffons.

Tu foudres, tu dois chercher à ne plus fouffrir. Voyons s'il eft befoin de mourir pour cela.

Confidere un moment le progrès naturel des maux de l'ame dire&ement oppofé au progrès des maux du corps, comme les deux fubftances font oppofées par leur nature. Ceux-ci s'invétèrent , s'empirent en vieilliffant & détruifent enfin cette machine mortelle. Les autres, au contraire , altérations externes Sc paffageres d'un être immortel fimple , s'effacent infenfiblement & le laifient dans fa forme originelle que rien ne fauroit changer. La \ trifteffe, l'ennui, les regrets, le défefpoir font des douleurs peu durables , qui ne s'enracinent jamais dans l'ame , &: l'expérience dément toujours ce # fentiment d'amertume qui nous fait regarder nos peines comme éternelles. Je dirai plus ; je ne puis croire que les vices qui nous corrompent nous foicnt plus inhérens que no$

£38 La Nouvelle chagrins ; non - feulement je penfe qu'ili périffent avec le corps qui les occafionne ; mais je ne doute pas

qu'une plus longue vie ne pût fuffire pour corriger les hommes, & que plufieurs fiecles de jcuneffe ne nous appriffent qu'il n'y a rien de meilleur que la vertu.

Quoi qu'il en foit ; puifque la plupart de nos maux phyfiques ne font qu'augmenter (ans celle, de violentes douleurs du corps quand elles font incurables peuvent autorifer un homme à difpofer de lui : car toutes fes facultés étant aliénées

par la douleur , & le mal étant fans remede , il n'a plus l'ufage ni de fa volonté ni de fa raifon ; il celle d'être homme avant de mourir , & ne fait en s'ôtant la vie qu'achever de quitter un corps qui l'embarraffe & où fon ame n'elt déjà plus.

Mais il n'en eft pas ainfi des douleurs êle l'ame , qui , pour vives qu'elles foient, portent toujours leur remede avec elles.

En effet, qu'eft-ce qui rend un mal quelconque intolérable? C'elt fa durée. Les opérations de la chirurgie font communément beaucoup plus cruelles que les fouffrances qu'elles guériffentj mais la dou-

Héloïse^ III. Part. 43^ leur du mal efl permanente , celle de l'cpération paflagere, & l'on préféré celleci. Qii'eft - il donc befoin d'opération pour des douleurs qu'éteint leur propre durée , qui feule les rendroit infupportables } Eft-il raifonnable d'appliquer d'aufli vlolens remedes aux maux qui s'effacent d'euxmêmes ? Pour qui fait cas de la confiance & n'eflime les ans que le peu qu'ils valent , de deux moyens de fe délivrer des mêmes fouffirances , lequel doit être préféré de la mort ou du tems ? Attends & tu feras guéri. Que demandes-tu davantage ?

Ah! c'eft ce qui redouble mes peines de fonger qu'elles finiront ? Vain fophifme de la douleur ! Bon mot faas raifon , fans jufleffe , & peut - être fans bonne foi. Quel abfurde motif de défefpoir que l'efi poir de terminer fa mifere (1) ! Même en fuppofant ce bizarre fentiment, qui n'aimeroit mieux aigrir un moment la douleur préfente par l'aflurance de la voir fi-

(1) Non, Milord, on ne termine pas ainfi fa mifere, ®n y met le comble ; on rompt les damiers nœuds qui nous attachoient au bonheur. En regrettant ce qui nous fut cher, on tient encore à l'objet de fa douleur par fa douleur mime , & cet état eft moins affreux que de ut tenir plus à rien.

nir , comme on fcarifie une plaie pour là faire cicatrifer? & quand la douleur auroit un charme qui nous feroit aimer à fouffrir , s'en priver en s'ôtant la vie , n'eft-ce pas faire à l'inftant même tout ce qu'on craint de l'avenir ?

Penfes-y bien , jeune homme ; que font dix , vingt , trente ans pour un être immortel ? La peine &C le plaifir paffent comme une ombre ; la vie s'écoule en un inftant, elle n'eft rien par elle-même , fon prix dépend de fon emploi. Le bien feul qu'on a fait demeure , 6c c'eft par lui qu'elle eft quelque chofe.

Ne dis donc plus que c'eft un mal pour toi de vivre , puifqu'il dépend de toi feul que ce foit un bien, &c que fi c'eft un mal d'avoir vécu , c'eft une raifon de plus pour vivre encore. Ne dis pas, non plus, qu'il t'eft permis de mourir; car autant vaudroit dire qu'il t'eft permis de n'être pas homme , qu'il t'eft permis de te ré-*volter contre l'Auteur de ton être , 6c de tromper ta defti-

nation. Mais en ajoutant que ta mort ne fait de mal à perfonne, fonges - tu que c'eft à ton ami que tu l'ofes dire i

Héloïse. III. Part. 441

Ta mort ne fait de mal à perfonne !

J'entends : mourir à nos dépens ne t'importé gueres , tu comptes pour rien nos regrets. Je ne te parle plus des droits de l'amitié que tu méprifes ; n'en eft - il point de plus chers encore (2) qui t'obligent à te conferver ? S'il eft une perfonne au monde qui t'ait aftez aimé pour ne vouloir pas te furvivre , & à qui ton bonheur manque pour être heureufe , penfes-tu ne lui rien devoir ? Tes funeftes projets exécutés ne troubleront-ils point la paix d'une ame rendue avec tant de peine à fa première innocence? Ne crains -tu point de rouvrir dans ce cœur trop tendre des bleffures mal refermées ? Ne crains - tu point que ta perte n'en entraîne une autre encore plus cruelle , en ôtant au monde & à la vertu leur plus digne ornement ? & fi elle te furvit , ne crains - tu point d'ex" citer dans fon fein le remords , plus pefant à fupporter que la vie ? Ingrat ami , amant fans délicatefle, feras -tu toujours occupé de toi - même ? Ne fongeras-tu

< 2) Des droits plus chers que ceux de l'amitié ! Et c'eft un fage qui le dit ! Mais ce prétendu lage étoit amwureux lui - même.
•

44* La Nouvelle

jamais qu'à tes peines ? N'es-tu point fenfible au bonheur de ce qui te fut cher ?

& ne faurois - tu vivre pour celle qui voulut mourir avec toi ?

Tu parles des devoirs du magiftrat & du pere de famille , & parce qu'ils ne te font pas impofés , tu te crois affranchi de tout. Et la fociété à qui tu dois ta confervation , tes talens , tes lumières ; la patrie à qui tu appartiens , les malheureux qui ont befoin de toi , ne leur dois - tu rien ? O l'exaci dénombrement que tu fais ! parmi les devoirs que tu comptes 9 tu n'oublies que ceux d'homme & de citoyen. Où eft ce vertueux patriote qui refùfe de vendre fon fang à un Prince étranger, parce qu'il ne doit le verfer que pour fon pays , &: qui veut maintenant le répandre en défefpéré contre l'expreffe défenfe des loix ? Les loix , les loix , jeune homme ! le fage les méprife-t-il? Socrate innocent , par refpeft pour elles ne voulut pas fortir de prifon. Tu ne balances point à les violer pour fortir injuftement de la vie, & tu demandes ; quel mal fais-je ?

Tu veux t'autorifer par des exemples# Tu m'ofes nommer des Romains ! Toi*

Héloïse. III. Part. 44f des Romains ! Il t'appartient bien d'ofer prononcer ces noms illufires ! Dis - moi »

Brutus mourut - il en amant defefpere , &C Caton déchira - 1 - il les entrailles pour fa maîtreffe ? Homme petit & foible , qu y a-t-il entre Caton & toi ? Montre-moi la mefure commune de cette ame fublime & de la tienne. Téméraire , ah ! tais-toi.

Je crains de profaner fon nom par fon apologie. A ce nom faint & augufte, tout ami de la vertu doit mettre le front dans la poufliere & honorer en filence la mémoire du plus grand des hommes. _ Que tes exemples font mal choifis , & que tu juges baffement des Romains , fi tu penfes qu'ils fe cruffent en droit de s'ôter la vie auffi - tôt qu'elle leur etoit à charge. Regarde les

beaux tems de la République, & cherche fi tu y verras un feul citoyen vertueux fe délivrer ainfi du poids de fes devoirs , meme apres les plus cruelles infortunes. Regulus retournant à Carthage , prévint -il par fa mort les tourmens qui l'attendoient ? Que n eut point donné Pofthumius pour que cette reffource lui fut permife aux fourches Çaudinçs ? Quel effort de courage le Sé-

nat même n'admira -t- il pas dans le Coifli fui Varron pour avoir pu furvivre à fa défaite ? Par quelle raifon tant de Généraux fe laifferent-ils volontairement livrer aux ennemis , eux à qui l'ignominie étoit li cruelle , & à qui il en coûtoit fi peu de mourir ? C'eft qu'ils dévoient à la patrie leur fa ng , leur vie & leurs derniers foupirs , & que la honte ni les revers ne les pouvoient détourner de ce devoir facré. Mais quand les loix furent anéanties > & que l'Etat fut en proie à des tyrans , les citoyens reprirent leur liberté naturelle & leurs droits fur eux-mêmes. Quand Rome ne fut plus , il Ait permis à des Romains de ceffer d'être ; ils avoient rempli leurs fondions fur la terre , ils n'avoient'plus de patrie , ils étoient en droit de difpofer d'eux , & de fe rendre à euxmêmes la liberté qu'ils ne pouvoient plus rendre à leur pays. Après avoir employé leur vie à fervir Rome expirante & à combattre pour les loix , ils moururent vertueux & grands comme ils avoient vécu , & leur mort fut encore un tribut à la gloire du nom Romain , afin qu'on ne vît dans aucun d'eux le fpe&acle indigne

 ide vrais citoyens fervant un ufurpateur.

Mais toi , qyi es - tu ? Qu'as-tu fait ?

Crois - tu t'excufer fur ton obfcurité ? Ta foiblefle t'exempte -t-elle de tes devoirs, & pour n'avoir ni nom ni rang dans ta patrie,

en es- tu moins fournis à fes loix £ Il te fied bien d'ofer parler de mourir , tandis que tu dois l'ufage de ta vie à tes femblables ! Apprends qu'une mort telle que tu la médites eft honteufe & furtive.

C'eft un vol fait au genre humain. Avant de le quitter , rends-lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne tiens à rien .... Je fuis inutile au monde . . . Philofophe d'un jour !

ignores - tu que tu ne faurois faire un pas fur la terre fans y trouver quelque devoir à remplir , & que tout homme eft utile à l'humanité par cela feul qu'il exifte ?

Ecoute - moi , jeune infenfé , tu m'es cher ; j'ai pitié de tes erreurs. S'il te refte au fond du cœur le moindre fentiment de vertu , viens , que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu feras tenté d'en fortir , dis en toi -même : « Que je fafle » encore une bonne aftion avant que de » mourir ». Puis va chercher quelque indigent à fecourir , quelque infortuné k

confoler , quelque opprimé à défendre.' Rapproche de moi les malheureux que : mon abord intimide ; ne crains d'abufer ni de ma bourfe ni de mon crédit : prends , épuife mes biens , fais-moi riche. Si cette confidération te retient aujourd'hui , elle te retiendra encore demain, après-

demain , toute ta vie. Si elle ne te retient

pas , meurs : tu n'es qu'un méchant.

LETTRE XXIII

de Milord Edouard A l'Amant de Julie.

J E ne pourrai , mon cher , vous embraf-' fer aujourd'hui , comme je l'avois efpéré ,* & l'on me retient encore pour deux jours à Rinfington. Le train de la Cour efl qu'on y travaille beaucoup fans rien faire , & que toutes les affaires s'y fuccedent fans s'achever. Celle qui m'arrête ici depuis huit jours ne demandoit pas deux heures ; mais comme la plus importante affaire des Miniftres eft d'avoir toujours l'air affairé^

ils perdent plus de tems à me remettre qu'ils n'en auroient mis à m'expédier. Mon impatience un peu trop vifible n'abrege pas ces délais. Vous favez que la Cour ne me convient gueres, elle m'eft encore plus infupportable depuis que nous vivons , enfemble , & j'aime cent fois mieux partager votre mélancolie que l'ennui des valets qui peuplent ce pays.'

Cependant en caufant avec ces cmpreffés fainéans , il m'eft venu une idée qui vous regarde , & fur laquelle je n'attends, que votre aveu pour difpofer de vous.

Je vois qu'en combattant vos peines vous fouffrez à la fois du mal & de la réfiftance. Si vous voulez vivre & guérir, c'eft moins parce que l'honneur & la raifon l'exigent , que pour complaire à vos amis. Mon cher , ce n'eft pas affez : il faut reprendre le goût de la vie pour en bien remplir les devoirs , & avec tant d'indifférence pour toute chofe , on ne réuflit jamais à rien. Nous avons beau faire l'un & l'autre ; la raifon feule ne vous rendra pas la raifon. Il faut qu'une multitude d'objets nouveaux & frappans yçus arrachent une partie de l'attention

44S La Nouvelle que votre cœur ne donne qu'a celui qui * l'occupe. Il faut pour vous rendre à vousmême que vous fortiez d'au - dedans de vous , & ce n'eft que dans l'agitation d'une vie attive que vous pouvez retrouver le repos.

Il fe préfente pour cette épreuve une occafion qui n'eft pas à dédaigner ; il eft queftion d'une entreprife grande , belle , & telle que bien des âges n'en voyent pas de femblables. Il dépend de vous d'en être témoin & d'y concourir. Vous verrez le plus grand fpeftacle qui puifle frapper les yeux des hommes ; votre goût pour l'obfervation trouvera de quoi fe contenter. Vos fondions feront honorables ; elles n'exigeront , avec les talens que vous poffédez , que du courage &C.

de la fanté. Vous y trouverez plus de péril que de gêne ; elles ne vous en conviendront que mieux ; enfin votre engagement ne fera pas fort long. Je ne puis vous en dire aujourd'hui davantage ; parce que ce projet fur le point d'éclore eft pourtant encore un fecret dont je ne fuis pas le maître. J'ajouterai feulement que fi vous négligez çette heureufe & rare

occafion ,

tt Ê L o r s È. IIÏ. Part. 44 $ bccafion ^ vous ne la retrouverez probablement jamais , & la regretterez , peutêtre , toute votre vie.

J'ai donné ordre à mon coureur , qui vous porte cette lettre , de vous chercher oh que vous foyez , & de ne point revenir fans votre réponfe ; car elle preffe, 8c je dois donner la mienne avant de partir d'ici.

lettre XXIV.

Réponse.

Faites , Milord ; ordonnez de moi^ vous ne ferez défavoué fur rien. En attendant que je mérite de vous fervir , au moins que je vous obéiffe.

lettre XXV.

de Milord Edouard a l'Amant de Julie.

JP U j s q u e vous approuvez l'idée qui m eft venue , je ne veux pas tarder un Nouv. Héloife. Tome II* Ff *

450 La Nouvelle moment à vous marquer que tout vienf d'être conclu , & à vous expliquer de quoi il s'agit , félon la permiffion que j'en ai reçue en répondant de vous.

Vous favez qu'on vient d'armer à Plimouth une efcadre de cinq vailTeaux de guerre , & qu'elle efl prête à mettre à la voile. Celui qui doit la commander efl M. George Anfon , habile & vaillant officier , mon ancien ami. Elle efl deflinée pour la mer du Sud , où elle doit fe rendre par le détroit de Le Maire , & en revenir par les Indes Orientales. Ainfi vous voyez qu'il n'efl pas queflion de moins que du tour du monde ; expédition qu'on eflime devoir durer environ' trois ans. J'aurois pu vous faire infcrire' comme volontaire ; mais pour vous donner plus de confldération dans l'équipage j'y ai fait ajouter un titre , & vous êtes couché fur l'état en qualité d'ingénieur des troupes de débarquement ; ce qui vous convient d'autant mieux que le génie étant votre première deflxnation , je fais que vous l'avez appris dès votre enfance.

le compte retourner demain à Lon-s

Héloïse. III. Part. 451 tires (1) , & vous préfenter à M. Anfon dans deux jours. En attendant , longez à votre équipage , & à vous pourvoir d'indrumens & de livres ; car l'embarquement ed prêt ,

& Ton n’attend plus que l’ordre du départ. Mon cher ami , j’efpere que Dieu vous ramènera fain de corps & de cœur de ce long voyage , 8c qu’à votre retour nous nous rejoindrons pour ne nous féparer jamais.

LETTRE XXVI

de l’ Amant de Julie

' A M D E. D’ORBL

Je pars, chère & charmante confine ^ pour faire le tour du globe ; je vais chercher dans un autre hémilphere la paix dont je n’ai pu jouir dans celui-ci. Infenlé que je fuis ! Je vais errer dans l’univers fans

(t) Je n’cntcnds pas trop bien ceci. Kinfington n'étant qu'à un quart de lieue de Londres , les Seigneurs qui vont à la Cour n’y couchent pas ; cependant voilà Milord EdQqard forcé d’y pafler je ne fais combien de jours.

JFf 2 *

45» La NouTEttË

trouver un lieu pour y repofer mon cœur £ je vais chercher un afyle au monde où je puiffe être loin de vous ! Mais il faut ref* pe&er les volontés d’un ami , d’un bienfaiteur , d’un pere. Sans efpérer de guérir , il faut au moins le vouloir , puifque Julie & la vertu l’ordonnent. Dans trois heures je vais être à la merci des flots; dans trois jours je ne verrai plus l’Europe ; dans trois mois je ferai dans des mers inconnues oii régnent d’éternels orages ;

dans trois ans peut - être .... qu'il feroit affreux de ne vous plus voir ! Hélas ! le plus grand péril eft au fond de mon cœur :

car quoi qu'il en foit de mon fort , je l'ai réfolu , je le jure , vous me verrez digne de paroître à vos yeux , ou vous ne me reverrez jamais.

Milord Edouard qui retourne à Rome vous remet ira cette lettre en paflant , 8c vous fera le détail de ce qui me regarde.

Vous connoiffez fon ame , Sc vous devinerez aifément ce qu'il ne vous dira pas; Vous connûtes la mienne ; jugez aufli de ce que je ne vous dis pas moi - même.

Ah Milord ! vos yeux les reverront !

.Votre amie a donc ainfl que yous 1*

bonheur d'être mere ? Elle devoit donc l'être ?... Ciel inexorable ! . . . ô ma mere ! pourquoi vous donna-t-il un fils dans fa colere ?...

Il faut finir , je lé fens. Adieu , charmantes coufines. Adieu, beautés incon> parables. Adieu , pures & céleftes âmes. Adieu , tendres & inféparables amies , femmes uniques fur la terre. Chacune de vous eft le feul objet digne du cœur de l'autre.

Faites mutuellement votre bonheur. Daignez vous rappeller quelquefois la mémoire d'un infortuné qui n'exifloit que pour partager entre vous tous les fentimens de fon ame , & qui ceffa de vivre au moment qu'il s'éloigna de vous. Si jamais . . . j'entends le lignai & les cris des matelots ; je vois fraîchir le vent & déployer les voiles. Il faut monter à bord , il faut partir. Mer vafte, mer im-

menfe, qui dois peut-être m'engloutirons ton fein , puiffé - je retrouver fur tes flots le calme qui fuit mon cœur agité !

Fin de la troijieme Partie, & du Tome fécond .

I-JEtTRE PREMIERE à Julie

Reproches que lui fait fon Amant en proie aux peines de l'abfence . page i .

Let. IL de Milord Edouard à Claire.

Il V informe du trouble de V Amant de Julie > & promet de ne point le quitter qu'il ne le yoye dans un état fur lequel il puijfe compter . 7

Fragmens joints à la Lettre précédente.

TJ Amant de Julie fe plaint que l'amour & l'amitié le féparent de tout ce qu'il aime .

Il foupçonne qu'on lui a confeillé de l'éloigner . 16

Let. III. de Milord Edouard à Julie.

Il lui propofe de paffer en Angleterre avec fon Amant pour l'épouser y & leur offre une Terre qu'il a dans le Duché d'Yorck . 18

table.

Let. IY. de Julie à Claire.

j Perplexités de Julie incertaine fi elle accepterai ou non y la proposition de Milord Edouard; elle demande confeil à fon amie. 16

Let. V. Réponfe.

Claire témoigne à Julie le plus inviolable attachement y & Vajfure qu'elle la fuivra partout fans lui confeiller néanmoins d'abandonner la mai fon paternelle. 30

Billet de Julie à Claire.

Julie remercie fa coufine du confeil quelle a cru entrevoir dans la lettre précédente. 40 Let. VI. de Julie à Milord Edouard.

Refus de la propofition qu'il lui a faite, ibid.

Let. VII. de Julie.

Elle releve le courage abattu de fon Amant , & lui peint vivement l'injufice de fes reproches. Sa crainte de contracler des nauds abhorrés y & peut-être inévitables. 46

Let. VIII. de Claire.

Elle reproche à l'Amant de Julie fon ton grondeur & fes mécontentemens , & lui avoue quelle a engagé fa coufine à l'éloigner & à refufer les offres de Milord Edouard. j Ç

Let. IX. de Milord Edouard à Julie.

L'Amant de Julie plus raifonnable. Départ dç

Ff 4

Milord Edouard pour Rome. Il doit à Jori

retour reprendre fon ami à Paris , l'emmener

en Angleterre , & dans quelles vues.

Let. X. à Claire.

Soupçons de l'Amant de Julie contre

Milord

Edouard. Suites. Eclair ciffement.

Son re-

pentir. Son inquiétude caufée par quelques

mots d'une lettre de Julie,

Lf.t. XI. de Julie..

Elle exhorte fon Amant à faire ufage de fies talcns dans la carrière qu'il va courir , à n'abandonner jamais la vertu £' à a oublier / jamais fon Amante ; elle ajoute quelle ne l'époufera point fans le confentement du Baron d'Etange , mais quelle ne fera point à un autre fans le fien, 70

Let. XII. à Julie.

Son Amant lui annonce fou départ « 83

Let. XIII. à Julie.

Arrivée de fon Amant à Paris. Il lui jure une confiance éternelle , & l'informe de la gêné-* rofité de Milord Edouard a fon égard. 8 J

• j.ET. XIV. à Julie,

Entrée de fon Amant dans le monde. Faujfes çmitiés y Idée du ton des cçnyerfations a lot

mode. Contrajle entre les difcours & les actions. yi

Let. XV. de Julie.

Critique de la lettre précédente. Prochain mariage de Claire. • 103

Let. XVI. à Julie.

Son Amant répond à la critique de fa derniere lettre. Oà , & comment il faut étudier un peuple. Le fentiment de fes peines, Confolation dans Vabfence. \\\

Let. XVII. à Julie. :

Son Amant tout-à-fait dans le torrent du mon - • de. Difficultés de l'étude du monde. Soupers priés. Vijltes. Speclacles. 113

Let. XVIII. de Julie.

Elle informe fon Amant du mariage de Claire q prend avec lui des mefures pour continuer leur correfpondance par une autre voie que celle de fa coujîne ; fait l'éloge des François ; fe plaint de ce qu il ne lui dit rien des Pari-

- fiennes q invite fon ami à faire ufage de fes

- talens à Paris q lui annonce l'arrivée de deux

époufeurs & la meilleure famé de Madame d'Etange. 147

Let. XIX. à Julie.

Motif de la franchije de fon Amant vis-à-\>is

des Parifens . P^r quelle raifon il préfète V Angleterre à la France pour y faire valoir fes taie ns. * l 6 (y

Let. XX, de Julie.

File envoyé fon portrait à fon Amant y & lui annonce le départ des deux époufeurs . 164

Let. XXI. à Julie.

Son Amant lui fait le portrait des Par if en nés. . * 66

Let. XXII. à Julie.

Tranfports de V Amant de Julie > à la vue du . portrait de fa Maître [fe . 1 9^

Let, XXIII. de l'Amant de Julie à Mde.

d'Orbe.

Uefcription critique de VOpéra de Paris . 2 OS Let. XXIV. de Julie.

File informe fon Amant de la maniéré dont elle s* y efl prife pour avoir le portrait quelle • lui a envoyé . . ' 11 9

Let. XXV. à Julie. ' •

Critique de fon portrait , Son Amant le fait réformer . 2.11 Let. XXVI. à Julie. . . • •

Son Amant conduit , fans le favoir , chef des (femmes du monde . Suites . z/e /o# crlr -

me. Ses regrets. .V U 9

Lit. XXVII. de Julie.

Elle reproche à fon Amant fes fociétés & fa mauvaife honte , comme les premières caufes de fa faute ; lui confeille de remplir fa fonction et obfervateur parmi le bourgeois , & même le bas peuple ; fe plaint de la différence entre les relations frivoles quil lui envoyé , & celles beaucoup meilleures qu'il adrejfe à Wad . d'Orbe. ij7

Lit. XXVIII. de Julie.

Les lettres de fon Amant furprifes par fa mere. ij y

TROISIEME PARTIE

Lettre Première de Mde. d'Orbe.

Elle annonce à l'Amant de Julie la maladie de Mde. d'Etange & Paccablement de fa fille , & l'engage à renoncer à Julie. 257

Let. IL de l'Amant de Julie à Mde. d'Etange.

Tromejfe de rompre tout commerce avec Ju lie. 2.6$

Let. III. de l'Amant de Julie à Mde. d'Orbe j en lui envoyant la Lettré précédente.

Il lui reproche V engagement quelle lui a fait , prendre de renoncer à Julie. 2 6 S

Let. IY. de Mde. d'Orbe à l'Amant de Julie.

JE Ue lui apprend V effet de fa lettre fur le cœur de Mde. et Etange. 27®

Let. V. de Julie à (cm Amant.

Mort de Mde, d* Etange. Défefpoir de Julie .

Son trouble en difant adieu pour jamais à fort Amant. *74

Let. VI. de l'Amant de Julie à Mde. d'Orbe.

U lui témoigne combien il reffent vivement les peines de Julie , & la recommande à fon amitié. Ses inquiétudes fur la véritable caufe de la mort de Mde. et Etange. 278

Let. VII. Réponfe.

Mde. d'Orbe félicite l'Amant de Julie du fa crifice qu'il a fait ; cherche à le confoler de la perte de fon Amante , & diffipe fes inqui études fur la caufe de la mort de Mde ♦

d'Etange. 285

Let. VIII. de Milord Edouard à l'Amant de Julie.

Il lui reproche de l'oublier ; le foupçonne de vouloir cejfer de vivre , & l'accufe d'ingratitude . 299

Let. IX. Réponfe.

L'Amant de Julie raffure Milord Edouard fur Jes craintes . 296

Billet de Julie.

Elle demande à fon Amant de lui rendre fa.

liberté.

Let. X. du Baron d'Etange , dans laquelle étoit le précédent Billet.

Reproches & menaces à l'Amant de fa fillç, 197

Let. XI. Réponfe.

L'Amant de Julie brave les menaces du Baron dé Etange , & lui reproche fa barbarie. 298

Billet inclus dans la précédente Lettre.

L'Amant de Julie lui rend le droit de difpofer de fa main. 501

Let. XII. de Julie.

Son défefpoir de fe voir fur le point J être feparie A jamais de fon Amant. Sa maladie, ibid,

Let. XIII. de Julie à Mde. d'Qrbe.

Elle lui reproche les foins quelle a pris pour ta rappeller a la vie. Prétendu rêve qui lui fait craindre que fon Amant ne foit plus, 30}

Let. XIV. Réponfe.

Explication du prétendu rêve de Julie. Arrivée fubite de fon Amant. Jl s'inocule volontairement en lui baifant la main. Son départ. Il tombe malade en chemin. Sa guérifon. Son retour à Paris avec Mik>rd Edouard. 308

Let. XV. de Julie.

Nouveaux témoignages de tendrejfe pour fort Amant. Elle ejl cependant réfolue à obéir à fon pere. $'i£

Let. XVI. Réponfe.

Tranfports £ amour & de fureur de F Amant de Julie. Maximes honteufes aujfi-tôt rétractées qu avancées. Il fuivra Milord Edouard ■/ en Angleterre , & ro jette de fe dérober tous les ans , & de fe rendre fecretement prés de fon Amante. 3 1 9

Let. XVII. de Mde. d'Orbe à l'Amant de Julie.

Elle lui apprend le mariage de Julie. 3 17

Let. XVIII. de Julie à Ton Ami.

Récapitulation de leurs amours. Vues de Julie dans fes rendez-vous. Sa grojfcjfe. Ses efpé rances évanouies. Comment fa mere fut informée de tout. Elle protefe à fon pere quelle népoufera jamais M. de JVolmar. Quels

moyens fon pere employé pour vaincre fa fermeté. Elle fe laijfe mener à VEglife. Changement total de fon coeur. Réfutation folide des fophifmes qui tendent à difculper (adultéré. Elle engage celui qui fut fon Amant à s'en tenir , comme elle fait , aux fentimens

dune amitié fidelle , & lui demande fort confentement pour avouer à fon époux fa conduite paffee. jzS

Let. XIX. Rcponfe.

Senti mens d'admiration & de fureur chc{ f Ami de Julie. Il s'informe d'elle fi elle ejl heu -

reufe 3 & la dijfuade de faire l'aveu quelle

médite. jSf

Let. XX. de Julie. *

Son bonheur avec M. de Wolmar , dont elle dépeint à fon Ami le caractère. Ce qui fuffit entre deux époux pour vivre heureux. Par quelle conjidération elle ne fera pas T aveu quelle méditoit. Elle rompt tout commerce avec fon Ami ; lui permet de lui donner de fes nouvelles par Mde. d'Orbe dans les oc cajîons int.rcf-fan.tes , & lui dit adieu pour toujours, 39;

Let. XXI. de l'Amant de Julie à Milord Edouard.

Ennuyé de la vie 3 il cherche à jujlifier le fuicide. 41 1

Let. XXII. Réponfe.

Milord Edouard réfute avec force les raiforts alléguées par l'Amant de Julie pour auto rifer le fuicide. 432.

Let. XXIII. de Milord Edouard à l'Amanf de Julie. »

Il propofe à fort, ami de chercher le repos de Vaine dans V agitation d'une vie aclive. Il lui parle et une oeçafiort, qui fé préfente pour cela; & y fans s expliquer davantage , lui demande fa réponfe . 44 6

Let. XXIV. Réponfe.

Réfignation de l'Amant de Julie aux volontés de Milord Edour.rd. . 449

Let. XXV. de Milord Edouard à l'Amant de Julie.

H a tout difpofé pour t embarquement de fin ami en qualité <t Ingénieur fur un Vaijfeau d'une Efiadre Angloife qui doit faire le tour du monde. ibid*

Let. XXVI. de l'Amant de Julie à Mde* d'Orbe.

Tendres adieux à Mde. dé Orbe & â Mdei de JVolmar. 4 y 1

Fin de la Table du Tome IL

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/bub_gb_Pf5kAAAAcAAJ. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.